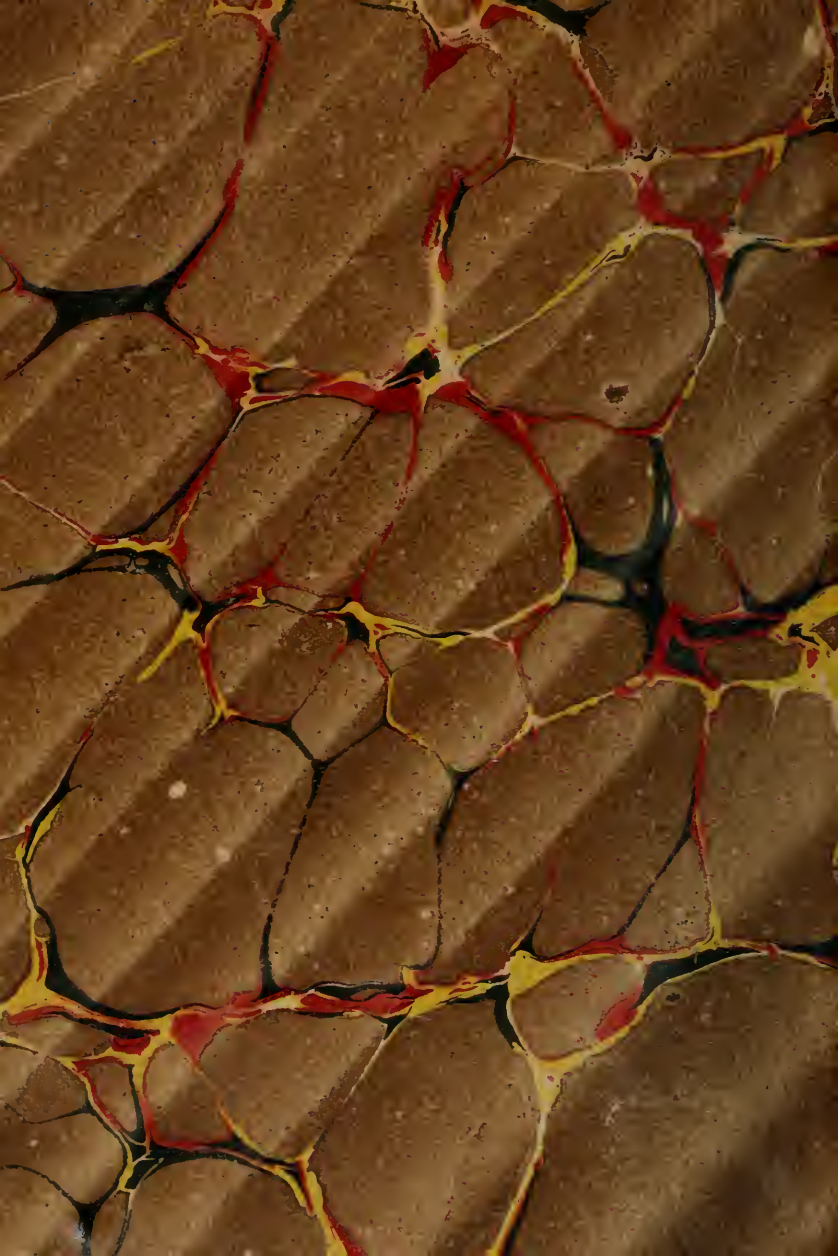


PQ
2318
.G75
1868
SMRS

[2 frontispice]

août 1844-47

LA

GRANDE VILLE

OU

PARIS IL Y A VINGT-CINQ ANS

reproduit le texte du tome I de "La grande ville" (1842) à l'exception des illustrations et de treize chapitres -

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES BAINS À DOMICILE p. 26

CH. PAUL DE KOCK

LA GRANDE VILLE

OU

PARIS IL Y A VINGT-CINQ ANS

TABLEAU COMIQUE, CRITIQUE ET PHILOSOPHIQUE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
FERD. SARTORIUS, ÉDITEUR
27, RUE DE SEINE, 27

1868

Tous droits réservés.

QUELQUES MOTS

AVANT D'ENTRER EN MATIÈRE

On a fait beaucoup d'ouvrages sur Paris; sans doute on en fera beaucoup encore! Il y a tant de choses à dire sur cette ville immense, devenue le centre des arts, des sciences, des modes, des plaisirs, et on pourrait presque dire de la civilisation.

Nous avons fait paraître cette espèce de tableau, en 1842. Nous le laissons aujourd'hui tel que nous l'avons écrit, il y a 25 ans, et nous n'y faisons aucun changement; persuadé que beaucoup de lecteurs pour lesquels on fait à chaque instant des Paris modernes, ne seront pas fâchés d'en connaître aussi un ancien. Du reste, pour ce qui est des mœurs, des ridicules et des sottises de la société, ils seront

surpris de voir qu'il n'y a que fort peu de changement chez les Parisiens.

Sans doute aussi, tout en cherchant à dépeindre la grande ville et ce qu'elle renferme de curieux, d'amusant ou de remarquable, nous avons oublié bien des choses... mais si nous devons encourir un reproche, nous préférons que l'on se plaigne de la brièveté de nos descriptions plutôt que de leur longueur.

Quant à de l'esprit, du comique, de l'observation ou de la finesse, à quoi bon en promettre ? Le lecteur pourrait vous répondre comme Alceste : « *Nous verrons bien !* »

Le défaut de la plupart des auteurs, c'est de parler d'eux, quand il ne faut que décrire ou relater des faits; c'est de venir toujours se poser entre le lecteur et le sujet qu'on traite, comme pour lui dire :

« A propos, n'oubliez pas que c'est moi qui écris cela, que c'est moi qui viens de vous faire cette réflexion spirituelle et cette plaisanterie si fine qui doit vous faire sourire. »

Beaucoup de gens de talent tombent continuellement dans cette faute, dont le moindre inconvénient est d'ôter à votre lecteur toute l'illusion, tout l'intérêt que pourrait produire votre ouvrage.

Mercier, dans son *Tableau de Paris*, a des chapitres sur *Versailles*, *Saint-Cloud*, *Meudon*, etc., etc. Nous trouvons que la grande ville offre assez de choses à voir, à observer, sans qu'il soit besoin de sortir de son enceinte. D'ailleurs, *Versailles* n'est plus *Paris*, la ville finit à la barrière; nous n'irons donc pas *extra muros*.

Promenons-nous donc au hasard dans Paris; nous n'aurons pas besoin de chercher des sujets, ils se présenteront d'eux-mêmes à nous : nous visiterons tous les quartiers, nous entrerons dans beaucoup de maisons, non pas par le toit, comme le *Diable boiteux*, mais par la porte, c'est moins original, mais c'est plus naturel.

LA
GRANDE VILLE
OU
PARIS IL Y A VINGT-CINQ ANS

LE BUREAU DES NOURRICES

Vous avez un nouveau-né; votre femme ne peut pas, ou ne veut pas nourrir son poupon; vous n'avez pas songé à demander une bonne nourrice à vos amis et connaissances, ou vous n'attendiez pas l'enfant sitôt; enfin, vous vous trouvez pris au dépourvu. Vous avez recours aux bureaux de nourrices. Il y en a plusieurs à Paris: l'un, passage de l'Industrie; l'autre, cour des Petites-Écuries (faubourg Saint-Denis). Le principal est celui de la rue Sainte-Apolline; c'est aussi un de ceux où l'on

trouve une plus grande variété de nourrices. Vous courez donc rue Sainte-Apolline, une vieille maison, une grande cour, et presque toute la journée des nourrices en disponibilité qui flânent devant la porte, en mangeant des pommes, de la galette ou du fromage; la nourrice prend beaucoup de nourriture.

Vous entrez au bureau ; vous faites votre demande à une dame, la meneuse, qui peut passer pour le premier commis. Vous ne manquez pas de dire : « Donnez-moi quelque chose de bon... de sûr... que je puisse prendre de confiance. » On vous a fait un petit signe, qui signifie: « Vous pouvez être tranquille, » et on ajoute : « Tenez-vous au pays? »

— Non... pourvu que ce ne soit pas une Lorraine... il y a un vilain proverbe sur les Lorraines... Ah! je ne me soucierais pas d'une Normande; elle donnerait du cidre à mon enfant... c'est trop rafraîchissant. Je ne veux pas non plus d'une Picarde, elles ont mauvaise tête, elles se disputent pour un rien, et cela échauffe leur lait. On dit que les Bourguignonnes font trop les gentilles avec les hommes... cela n'est pas rassurant... Je ne désire pas une Bretonne... Je craindrais de prendre une Champenoise... Du reste, le pays m'est indifférent. »

Pendant que vous dites tout cela, un homme, jeune encore, laid, mal bâti, gros, petit, et d'une tournure commune, entre dans le bureau, tout essoufflé, tout en nage, mais ayant l'air radieux ; il s'écrie :

— Ça y est, cette fois !... Ma femme vient d'accoucher de quelque chose d'un peu soigné!... Ah!... le bel enfant! je ne sais pas à qui il ressemble, par exemple... mais

nous trouverons ça plus tard. Je veux une nourrice très-forte : mon enfant est énorme... si j'avais pu lui donner une vache, je l'aurais fait... mais mes moyens ne me le permettent pas. Donnez-moi, s'il vous plaît, une grosse nourrice... avec toutes ses dépendances. »

Et notre homme accompagne cette phrase d'un geste significatif, en arrondissant ses bras devant sa poitrine, et il pousse un nouvel éclat de rire ; puis tout d'un coup il s'arrête, se frappe le front, le ventre, les cuisses, et s'écrie :

— Ah ! sapristi, suis-je bête!... Ah! je ne m'en suis pas informé... Ah! en voilà une bonne ! J'ai oublié de demander quel était le sexe de mon enfant... je ne sais pas si c'est un garçon ou une fille, s'il est mâle ou femelle... La garde m'a montré le poupon, en me disant : « Monsieur Troufaguet, voilà le résultat de votre amour conjugal... » Moi, j'ai admiré, embrassé mon résultat... je l'ai trouvé magnifique, mon résultat... et on m'a dit : « Courez chercher une nourrice... » Et je suis parti comme un pétard, sans penser à m'informer du plus intéressant... Je vas revenir.

On veut retenir M. Troufaguet ; on lui dit qu'il peut toujours choisir une nourrice pour son enfant ; qu'il n'est pas nécessaire pour cela de savoir si c'est un garçon ou une fille, vu que l'un ou l'autre ont également besoin de teter.

M. Troufaguet n'entend pas cela ; il repousse tout le monde et sort en disant : « Prendre une nourrice sans savoir ce que je lui donne... Pas si bête!... Vous comprenez bien que si c'est un garçon je lui choisirai une

nourrice plus mâle... plus solide... une gaillarde... je vas revenir. »

A peine M. Troufaguet s'est-il éloigné, que vous voyez arriver un grand homme, fort bien couvert, fort mince, ayant des cheveux roux et coupés très-ras : à son parler et à sa tournure, vous avez reconnu un de nos voisins d'outre-mer.

L'Anglais s'avance avec gravité près de la dame du bureau et lui dit :

— Médème le bureau, je volais tout de suite un bonne nourrice pour manger mon enfant, que mon épouse il povait pas.

On devine que l'Anglais demande une nourrice pour faire manger son enfant ; avec les étrangers, il faut traduire leur pensée. La dame du bureau donne ses ordres pour que l'on fasse venir une collection de nourrices.

L'Anglais reprend :

— Médème le bureau, je volais aussi dire à vous... il fallait que le nourrice mange mon enfant toujours sur les lieux.

— J'entends; milord veut une nourrice sur place.

— Oh ! no ! no !... pas de place... toujours le nourrice suivait nous... Nous voulons emporter le nourrice partout, dans le voiture ou le campagne, c'est égal.

— C'est ce que je vous dis, milord, vous désirez une nourrice sur place.

— Mais no... j'avais assez de place... je prendrai pas celle de le nourrice.

On a beaucoup de peine à faire comprendre à l'Anglais

qu'on entend parfaitement ce qu'il désire. Pendant qu'on y travaille, arrive un monsieur d'une cinquantaine d'années, mis avec une certaine prétention, le chapeau un peu de côté, le regard fripon, et cherchant à se donner encore l'air séducteur.

Il se pose sur-le-champ au milieu de la salle, en disant :

— C'est encore moi !... c'est toujours moi... En ai-je fait de ces coquins d'enfants !... Je suis une bonne pratique... Il est vrai que je me connais parfaitement en nourrices : dès que l'on a un enfant dans ma famille, ou parmi mes connaissances, on me le fait savoir, et l'on me charge de venir ici. Aujourd'hui, je viens pour ma cousine... femme délicieuse ! avec laquelle je suis... très-intime ; elle vient de mettre au monde une petite fille... qni ressemble comme deux gouttes d'eau à quelqu'un de ma connaissance.

En disant ces mots, le séducteur suranné sourit d'un air malicieux et jette sur lui-même un regard de complaisance ; puis il reprend :

— Voyons, madame, faites-moi voir beaucoup de nourrices... de toutes les tailles, de toutes les grosseurs... je vous préviens que je serai très-difficile... parce que la fille de ma cousine m'intéresse... personnellement.

Mais déjà une foule de paysannes remplit la salle. Il y en a pour tous les goûts ; cependant, celui qui en voudrait une absolument jolie aurait quelque peine à la rencontrer. Il paraît qu'en général la beauté ne se fait pas nourrice.

Vous ne savez à laquelle entendre lorsque vous êtes au

milieu de ces campagnardes qui, pour être choisies par vous, tâchent de prendre un petit air agréable qui ne va pas toujours à leur physionomie. Vous hasardez quelques questions :

— De quel pays êtes-vous ?

— De Morvilliers, monsieur, à cinq lieues et demie de Beauvais... un joli petit endroit, monsieur... tout le monde s'y porte bien, monsieur... les enfants y viennent comme des champignons...

— Que fait votre mari ?

— Il est vigneron, monsieur... nous avons aussi des vignes à nous !... Oh ! nous ne sommes pas malheureux... si je prends un nourrisson, c'est que nous aimons beaucoup les enfants chez nous... et comme j'en avons que sept...

— Ah ! vous avez sept enfants...

— Tiens, pardi, j'espère bien ne pas être au bout ; ma mère en a eu quinze.

— Et combien voulez-vous pour nourrir mon enfant ?

— Dix-huit francs par mois, non compris le sucre, le café et le savon... Après ça, vous êtes le maître d'ajouter d'autres petites douceurs... vous entendez bien que tout ce que vous m'enverrez, vous pouvez être sûr que c'est vot' enfant qui l'aura... et puis d'ailleurs il y a le médecin du pays qui est chargé de venir voir nos nourrissons.

Pendant que vous causez avec une nourrice, les autres jettent sur elle des regards jaloux, craignant déjà qu'elle ne leur soit préférée ; de votre côté vous les passez toutes en revue. Quoique la santé et la propreté soient

ce que l'on doive chercher d'abord chez la personne à laquelle on confie son enfant, nous ne pouvons nous empêcher de nous laisser séduire par les yeux, et la plus gentille aura presque toujours la préférence.

Cependant l'Anglais examine toutes les nourrices qui sont devant lui, mais il ne semble pas satisfait ; de temps en temps il secoue la tête en murmurant.

— C'était pas encore ça que je volais par le nourrissement de mon grosse petite miss !

Le ci-devant jeune homme agit d'une autre manière. Sans s'amuser à examiner la figure d'une nourrice, il va lui tâter le sein ; il demande à le voir, puis il passe à une autre avec laquelle il en fait autant.

La dame du bureau, impatientée de ce manége, dit enfin d'un ton sévère :

— Monsieur, vous avez une singulière façon de chercher une nourrice... Ordinairement on se contente de regarder et on ne tâte pas toutes ces dames comme vous le faites.

— Eh bien, madame, on a tort ! répond le monsieur en faisant le joli cœur. Croyez-vous que j'aie envie de prendre chat en poche pour l'enfant de ma cousine... qui m'est si cher ! Tâter est le plus important, madame, d'autant plus que la petite promet d'être fort jolie, et je n'ai pas envie de lui donner une nourrice qui la rende camarde ?

— Camarde ! Et depuis quand, monsieur, une nourrice peut-elle rendre camard l'enfant qu'on lui confie ?

— Il me paraît, madame, que vous n'avez pas lu *Rabelais*, car vous ne m'adresseriez pas cette question !

— *Rabelais*... non, monsieur, je ne l'ai pas lu en effet, et que dit-il, ce *Rabelais*, concernant les nourrices?

— Il dit, madame, que lorsqu'une nourrice a les seins trop durs, l'enfant, qui a presque toujours le visage collé dessus, finit nécessairement par avoir le nez retroussé ou épaté, tandis que, lorsque les objets prêtent, le nez s'y enfonce facilement et sans prendre une mauvaise forme. Or donc, madame, je ne prendrai aucune de ces dames, parce qu'elles les ont trop durs.

— Vous êtes le premier que j'entende se plaindre de cela, monsieur. Au reste, je vous préviens que je ne vous laisserai pas chercher une nourrice de cette manière; j'ai remarqué que vous ne faisiez pas autre chose et que vous n'arrêtiez jamais personne. A l'avenir, monsieur, on vous reconnaîtra.

Le ci-devant jeune homme se pince les lèvres, fait une demi-pirouette et sort en disant :

— Ma foi, je vais conseiller à ma belle cousine de nourrir elle-même... et je réponds que sa petite ne sera pas camarde.

A peine ce monsieur est-il parti, que l'Anglais pousse un cri de joie en disant :

— Oh! voilà bien ce qu'il fallait à moa ! O *beautiful* nourrice ! quel beau laitage elle devait donner !... c'était bien le couleur que je volais offrir à mon gros petite *dear miss*.

En disant ces mots, ce monsieur s'élance à la rencontre d'une nourrice qui vient d'entrer dans la salle et qui a les cheveux parfaitement rouges. C'était là ce qu'il cher-

chait depuis longtemps ; il s'en empare, l'arrête aussitôt et l'emmène en triomphe avec lui.

M. Troufaguet ne tarde pas à revenir aussi au bureau, en s'écriant :

— Mon résultat est un garçon... j'en ai la douce certitude ; vite une forte nourrice. Je veux que mon petit résultat pousse dru comme une asperge, et lorsqu'il sera de la garde nationale il pourra prétendre aux grenadiers.

On présente à M. Troufaguet une paysanne de cinq pieds trois pouces et grosse en proportion de sa taille ; il l'arrête sur-le-champ sans prendre aucun renseignement, et s'informer même du pays qu'elle habite ; le principal pour lui est que son fils ait une nourrice qui ressemble à un colosse.

Il l'emmène en la prenant sous le bras, enchanté de voir qu'elle a la tête de plus que lui, et s'écriant à chaque instant : « Avec une nourrice de cette taille, mon fils sera nécessairement dans les grenadiers. »

Et vous, qui cherchiez aussi une nourrice pour le nouveau-né que le ciel vous envoie, vous hésitez longtemps... vous prenez des informations, vous avez si peur d'être trompé et de confier votre enfant à ces mercenaires qui ne voient dans l'état de nourrice qu'un commerce, et dans l'enfant qu'on leur confie qu'une marchandise sur laquelle elles doivent gagner.

Mais les apparences sont si trompeuses !... et quelquefois l'objet de votre tendresse, de vos espérances, n'a-t-il pas péri par le manque de soins, la négligence ou la sottise d'une nourrice que vous aurez payée bien cher et en qui vous aurez eu toute confiance. Souvent la meilleure

est celle que rien ne recommande ! En cela, comme en toute chose, il faut donc se fier à la Providence et la prier de veiller sur ces petites créatures qui n'ont pas demandé à naître et qui ne peuvent encore avoir mérité de mourir.

BAINS A DOMICILE

Encore une invention moderne, quoiqu'on prétende qu'elle soit renouvelée des Grecs; mais les Grecs étaient plus somptueux, plus sybarites que nous : ils avaient des maisons avec des portiques, des salles vastes et bien aérées, des cours avec des bassins et des fontaines; ils possédaient nécessairement des salles de bains et n'avaient pas besoin qu'on apportât une baignoire toute pleine à leur domicile.

A Paris, où l'on n'a point de place pour s'étendre, où on loge cent vingt personnes, et quelquefois beaucoup plus, dans une seule maison; où ce que l'on appelle une chambre n'est souvent qu'un petit emplacement de douze pieds... et pas carrés, dans lequel vous êtes obligé

d'ouvrir votre fenêtre quand vous voulez mettre votre habit; où la même pièce sert quelquefois d'antichambre, de salle à manger, de salon et de cuisine; où l'on a un seul palier pour quatre locataires; où il n'est pas rare de voir l'un y allumer du feu dans un fourneau, un autre y battre son habit, et une troisième personne y décrotter ses souliers... tout cela parce qu'on n'a point de place dans son appartement; vous pensez bien que les salles de bain sont rares, surtout dans la classe bourgeoise, dans la petite propriété, qui a bien trouvé le moyen de faire un lit dans un divan, mais qui n'a pas encore songé à en faire un dans une baignoire... Cela viendra peut-être... nous inventons tous les jours.

Or donc, pour ceux qui n'ont point de baignoire chez eux, il fallait recourir aux établissements de bains, lorsqu'on éprouvait le besoin ou le désir de se plonger dans l'eau ; ces établissements ne sont point rares à Paris; on en trouve à peu près dans chaque quartier ; mais il y a des quartiers si grands, des rues si longues ; il fait si mauvais temps quelquefois, et lorsque vous n'êtes pas bien portant, quand c'est pour votre santé que vous prenez des bains, vous n'êtes pas toujours disposé à sortir pour aller les chercher.

Maintenant tous ces ennuis ne vous atteindront pas; on vous apporte un bain à domicile; que vous demeuriez au quatrième, au cinquième, sur les toits même, on vous y apportera également votre bain; rien n arrête les entrepreneurs; et d'ailleurs le bain à domicile est essentiellement philanthropique. Vous n'avez qu'à vous rendre à l'établissement, donner votre adresse, dire l heure à la-

quelle vous désiriez vous baigner, répéter en partant : « Servez chaud ! » et vous serez servi.

A la vérité, comme les meilleures choses ont toujours leurs côtés imparfaits, le bain à domicile a bien aussi quelques petits désagréments. Par exemple, vous attendez votre bain à neuf heures : quelquefois à onze heures il n'est pas encore venu... cela vous contrarie d'autant plus que vous avez déjà faim, et il ne faut pas songer à manger avant d'être dans l'eau.

Enfin on carillonne à votre porte : c'est votre bain qui arrive ; vous êtes dans le ravissement, et vous dites à votre domestique : « Faites apporter la baignoire ici, dans ma chambre à coucher... Les porteurs dérangeront un peu la console... Ces gens-là sont très-adroits. »

Le bruit des gros souliers ferrés vous annonce les porteurs ; leurs pieds laissent des marques sur le parquet ; mais vous ne pouvez pas exiger que des hommes de peine soient chaussés avec des bottes vernies.

Patatras!... ce bruit part du salon qui précède votre chambre à coucher.

« Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cela? » dites-vous en faisant un saut dans votre lit.

Une grosse voix enrouée vous répond :

— C'est rien !... c'est rien!... quéques petites tasses !... Bah ! ça se recolle... et ça n'y paraît plus... On recolle ben des assiettes ! et c'est ben plus grand que ça.

Votre bonne, qui entre dans votre chambre, vous dit d'un air piteux :

—Ah! mon Dieu, madame!... Ce sont les porteurs qui ont cogné la baignoire contre le guéridon sur lequel est

votre cabaret ; la secousse a fait tomber deux tasses qui se sont cassées... »

En ce moment les porteurs entrent dans votre chambre à coucher : l'un d'eux écrase d'abord la patte de votre chat qui se sauve en miaulant.

— C'est rien ! c'est rien ! dit le porteur. J'ai une fois aplati un chat contre une porte, qu'on ne distinguait plus sa tête de sa queue... il a encore vécu six semaines comme ça ! Les chats ont la vie dure.

Et les porteurs se dirigent avec la baignoire vers l'encoignure d'une fenêtre.

En repoussant une causeuse un peu vigoureusement et sans avoir regardé derrière, les porteurs la cognent contre une fort jolie étagère, que vous vous plaisez à orner de ces jolis petits objets à la mode qui coûtent fort cher à Paris.

Une statuette de *Dantan*, représentant une de ses charges les plus spirituelles, est renversée par le choc et se brise sur le tapis.

— C'est rien ! c'est rien ! disent les porteurs. Des petits bonshommes en plâtre... On en trouve tout le long des boulevards... tenez, tout à l'heure, dans la rue, il y avait un homme qui en portait tout plein sur sa tête... et de plus grands que ça !... et avec de la couleur dessus ! c'est plus beau !

Les hommes vont chercher l'eau ; vous ne manquez pas de leur dire :

— Tâchez de ne point renverser d'eau dans l'appartement ; faites attention, je vous prie... allez doucement.

— Soyez tranquille, madame, gnia pas de danger.

Les porteurs n'ont pas fait trois fois avec leurs seaux le chemin du carré à votre chambre à coucher, que vous avez dans votre appartement une traînée d'eau bien limpide, un joli ruisseau dans lequel vous pourriez encore prendre le plaisir de la pêche.

— Mon Dieu !... Mais voyez donc, que d'eau par terre !...

— C'est rien ! c'est rien ! disent les porteurs. Dam ! on ne peut pas empêcher les seaux de goutter... Mais ça s'essuie avec un torchon... et puis, c'est pas sale, au contraire, ça fait du bien, ça lave l'appartement.

Vous regardez votre bonne en soupirant, et celle-ci vous dit pour vous consoler :

— Ah ! madame, si vous pouviez voir dans le salon !... c'est bien pis... on irait en bateau !

Enfin, votre baignoire est pleine et vous vous dites :

— Oublions tous ces accidents... au moins je vais avoir le plaisir de me baigner chez moi... dans ma chambre... bien à mon aise...

Vous quittez votre lit et vous entrez dans la baignoire. Mais à peine êtes-vous dans l'eau, que vous appelez votre bonne en vous écriant : « Je cuis, je brûle... ce bain est trop chaud !... De l'eau froide... vite de l'eau froide ! »

Votre bonne court dans l'appartement. Pendant qu'elle va de côté et d'autre, ne pouvant rester assise dans votre baignoire, vous vous tenez debout. Mais vos jambes brûlent et votre corps gèle.

Enfin votre domestique reparaît, apportant une carafe à moitié pleine, qu'elle vide dans votre baignoire, où

cela fait absolument autant d'effet qu'un grain de sel dans une marmite.

Vous vous décidez à sortir entièrement du bain, parce que vous auriez parfaitement le temps de vous enrhumer avant qu'on l'eût mis au degré de chaleur qui vous convient.

Vous vous essuyez à demi et vous vous refourrez dans votre lit, où vous tâchez de vous sécher, en disant :

— Ce n'est pas avec une demi-carafe d'eau que mon bain deviendra prenable... il faut d'abord ôter de l'eau. Prenez un seau... une grande terrine... eh ! mon Dieu ! faites du gachis à terre ! cela m'est bien égal... un peu plus, un peu moins !... maintenant j'ai pris mon parti !

La domestique exécute vos ordres, elle apporte des vases de toutes les dimensions ; je ne vous nommerai pas tous ceux qu'elle croit devoir prendre, dans son zèle à vouloir ôter de l'eau chaude ; votre appartement est devenu un bassin dans lequel on pourrait exécuter les jeux hydrauliques les plus variés.

Vous quittez de nouveau votre lit ; vous marchez dans un lac pour arriver à votre baignoire ; vous y êtes, vous entrez dans votre bain, et vous n'avez pas du tout l'air satisfait.

— Est-ce que madame a encore trop chaud ? demande la domestique.

— Trop chaud !... non certainement ! au contraire, c'est qu'il me semble que j'ai froid... vous avez ôté trop d'eau chaude. — Je n'ai pas envie de m'enrhumer... il faut absolument réchauffer mon bain... vous voyez que je grelotte. Faites chauffer de l'eau, apportez-m'en...

qu'elle soit bouillante... Vous avez du feu dans votre cuisine, j'espère...

— Ah ! mon Dieu, non, madame... il s'est éteint pendant que je vidais votre baignoire.

— Alors mettez un chaudron... une bouillotte dans cette cheminée... Hâtez-vous, je vous en prie !

Et la bonne, pour ranimer le feu, se met d'abord à le souffler, et recommence ses évolutions dans l'appartement, en y promenant des chaudières et des bouillottes, tout en murmurant :

— Quoique ça, madame... vous étiez si contente de prendre un bain dans votre domicile... Dites donc, madame, pour rafraîchir ou réchauffer l'eau, il me semble que ce n'est pas si commode que quand on lâche un robinet ?...

Vous ne répondez rien, vous êtes extrêmement vexée, et vous voudriez pouvoir laver la tête à votre domestique comme vous vous lavez le corps, c'est-à-dire d'une façon désagréable.

Après avoir soufflé son feu pendant cinq minutes, la bonne revient de la cuisine avec une marmite pleine d'eau bouillante ; elle court à la baignoire en vous criant :

— Attendez, madame... en voilà de la chaude... ça va joliment vous faire plaisir !

Et avant que vous ayez eu le temps de vous mettre de côté et de lui dire de prendre garde, la bonne a renversé toute la marmite d'eau bouillante derrière vos épaules.

La douleur vous a fait jeter un cri.

— C'est pas encore assez chaud ? dit votre domestique.

— Eh si ! mon Dieu, au contraire, c'est trop chaud... c'est-à-dire que vous m'avez brûlé le dos...

— Je fais cependant tout ce que madame me dit... Je vas en remettre sur le feu...

— Non, c'est inutile... j'en ai bien assez... donnez-moi mon linge pour m'essuyer... Je vais sortir de ce bain...

Vous sortez de votre bain, vous vous essuyez avec du linge froid, et vous vous remettez dans votre lit en jurant, comme le corbeau de la fable, qu'on ne vous y prendra plus.

Tous ces petits désagréments n'empêchent pas les bains à domicile d'être souvent utiles et commodes, et d'obtenir un grand succès à Paris. Tous les porteurs ne sont point maladroits comme ceux que nous venons de voir ; et avant de vous mettre dans votre bain, vous devez avoir la précaution de vous assurer s'il est bien au degré de chaleur que vous désirez.

Après avoir montré les inconvénients d'une chose, il est juste d'en faire voir aussi les agréments.

Ainsi, en faisant venir un bain chez vous, rien ne vous empêche de transformer en salle de bain la pièce de votre appartement où il vous est le plus commode de vous tenir.

Les dames se baignent quelquefois dans leur boudoir, et tout en faisant verser dans leur bain des essences, des parfums, des cosmétiques qui adoucissent la peau, elles lisent un roman de leur auteur favori.

Il faut avoir grand soin de ne lire qu'un ouvrage qui plaise, sans quoi on pourrait s'endormir dans le bain,

comme ce monsieur qui semble goûter la plus douce béatitude ; mais c'est fort dangereux.

L'homme de lettres fait placer la baignoire dans son cabinet, tout près de son bureau ; il écrit ou il lit, tout en se baignant, et l'eau, en rafraîchissant ses idées, rend son style plus coulant et plus doux.

A Paris, où tout prête à rire, où l'on tire parti du sujet le plus grave comme du plus léger pour s'amuser, se moquer ou tourner quelqu'un en ridicule, les bains à domicile ne pouvaient manquer d'être exploités, et voici ce qui arriva dans la grande ville :

Une jeune grisette, gentille, espiègle, mais vindicative, venait de louer une jolie chambre dans une assez belle maison de la rue Saint-Jacques.

Le propriétaire de cette maison était un vieux monsieur tatillon, méfiant, méticuleux, et tant soit peu ridicule (il y a dans Paris des propriétaires comme cela). Celui-ci ne manquait jamais d'aller prendre des informations sur les personnes qui avaient loué chez lui.

Notre propriétaire ne manque donc point à ses habitudes. Il se rend à l'adresse laissée par la grisette. Pas de portier dans la maison ; il s'informe, chez une fruitière, de mademoiselle Anastasie.

Les réponses de la fruitière sont rassurantes : mademoiselle Anastasie est une brodeuse, qui a du talent ; elle aime à rire, à chanter ; elle reçoit bien par-ci par-là un jeune étudiant, ou un avocat stagiaire, mais ces messieurs se retirent régulièrement avant minuit, et mademoiselle Anastasie paye toujours comptant le demi-quar-

teron de beurre ou la part de fromage de Brie dont elle fait emplette.

Le propriétaire est assez satisfait; cependant pour être plus tranquille et connaître le mobilier de la jeune fille, il juge plus sage de monter chez elle.

— Au quatrième, au-dessus de deux entre-sol, lui dit la fruitière. Une patte de biche au cordon de la sonnette... L'escalier est propre comme vous et moi.

Notre homme monte jusqu'au cinquième; l'escalier était assez propre, et le propriétaire se disait :

— Pour une petite maison qui semble habitée par des ouvriers, celle-ci n'est point trop mal tenue...

En gravissant le dernier étage, le propriétaire n'est plus aussi satisfait : il commence à trouver de l'eau de distance en distance, bientôt il y en a sur toutes les marches. Parvenu au palier du dernier étage, il faut traverser presque un torrent pour arriver à la porte de mademoiselle Anastasie, car c'est de là que semble partir le fleuve qui déborde ensuite sur l'escalier.

Cette porte n'était fermée qu'à demi. La grisette, qui a entendu monter, paraît en petit jupon et en camisole à taille sur le seuil de son appartement : elle fait un salut gracieux au propriétaire, mais celui-ci, qui a déjà pris sa résolution, y répond par une fort vilaine grimace.

— Donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur, dit Anastasie, vous allez vous reposer un instant.

— Ce n'est pas la peine, mademoiselle, répond le vieux monsieur d'un ton fort sec, car je n'ai que deux mots à vous dire... Je vous rapporte votre denier à Dieu; vous ne devez pas espérer loger dans ma maison.

— Eh pourquoi donc cela, monsieur? s'écrie la jeune fille; j'espère bien que les informations que vous avez prises ne peuvent pas m'être défavorables... mes mœurs sont irréprochables... je ne vais au spectacle que chez *Bobino;* je ne danse qu'au *Prado;* je ne dîne que chez *Flicotot*... et quant à mon mobilier, entrez, monsieur, et vous verrez qu'il y a de quoi payer dix termes comme votre chambre.

— Mademoiselle, les renseignements que j'ai obtenus sur vous ne sont nullement capables de vous nuire... je vois bien d'ici que vous êtes suffisamment meublée... mais je vous répète que vous ne pouvez pas loger dans ma maison.

— Mais alors, pourquoi cela, monsieur? je veux, je demande, j'exige une explication... Rendre un denier à Dieu est un affront, monsieur, et je n'endure point patiemment la moindre insulte.

— Puisque vous tenez absolument à savoir pour quelle raison je vous rends le vôtre, eh bien, je vais vous le dire, mademoiselle : c'est que votre carré est une mare d'eau, que l'on ne sait où poser le pied; que toute cette eau vient de chez vous... et je n'ai pas envie que vous fassiez de pareils gâchis dans ma maison. L'eau s'infiltre dans les carreaux, mademoiselle, et puis dans les plafonds... et ensuite cela détériore, pourrit une maison, et à chaque instant ce sont des réparations à faire, et tout cela parce qu'on a des locataires qui font de petites rivières chez eux... Merci... j'aimerais mieux perdre deux termes.

— Mon Dieu, monsieur! pour un peu d'eau à terre, voilà bien des paroles... j'ai fait venir un bain chez

moi... J'adore me baigner, je vivrais dans l'eau... j'y lis, j'y mange, j'y dors... je ne sais pas ce que je n'y ferais point!... Il n'est pas défendu de se baigner chez soi. Par exemple, les porteurs, en vidant mon bain, ont répandu un peu d'eau sur le carré, mais vous voyez bien que ce n'est pas ma faute.

— J'en suis fâché, mademoiselle, mais puisque vous aimez tant l'eau, j'aurais peur que vous ne prissiez trop souvent des bains dans votre chambre; je ne puis pas avoir le plaisir de vous louer.

— Ah ça, monsieur, mais vous ne prenez donc jamais de bains chez vous... vos locataires s'en privent donc aussi?

— Non, mademoiselle; mais quand on fait venir un bain chez moi, ou dans ma maison, on prend des précautions... beaucoup de précautions... On n'inonde pas l'escalier. Voilà votre denier à Dieu.

— C'est donc bien décidé, monsieur?

— Comme je m'appelle Triffouillard, mademoiselle. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et le propriétaire redescend l'escalier, tandis que la jeune fille se penche sur la rampe, en lui criant:

— Monsieur Triffouillard, vous êtes une vieille pomme cuite, mais vous aurez de mes nouvelles!

Mademoiselle Anastasie n'était pas fille à ne point tenir parole; elle se promène dans sa chambre en cherchant son moyen de vengeance; ne trouvant rien en se promenant, elle s'assied, se frotte le front, se gratte le nez, l'oreille, et bientôt elle fait un bond sur sa chaise; sa figure s'épanouit, et elle s'écrie:

— C'est cela... c'est bien cela... je tiens mon affaire! Oh! ce sera ravissant, mirobolant!... (Mirobolant est un nouveau mot employé à Paris, dans le style excentrique, et qui veut dire plus que magnifique.)

La jeune fille sort, va dans une rue voisine, s'adresse au premier commissionnaire qu'elle aperçoit, lui dit de la suivre, et se dirige vers le plus prochain établissement de bains à domicile. Elle s'arrête à quelques pas de la porte, donne à son commissionnaire l'adresse bien exacte de M. Triffouillard, propriétaire, rue Saint-Jacques, et lui dit :

— Va commander, pour ce monsieur, un bain pour demain sept heures du matin.

Le commissionnaire entre dans l'établissement, et revient bientôt dire à la jeune fille que le bain est commandé.

Anastasie se remet en course, et arrive devant un autre établissement de bains à domicile. Elle y envoie de nouveau son commissionnaire, en lui disant :

— Va commander pour M. Triffouillard un bain pour demain à sept heures du matin, et donne bien l'adresse.

Le commissionnaire se met à rire et s'empresse d'aller faire ce qu'on lui dit.

Mademoiselle Anastasie se remet encore en route avec son commissionnaire; elle l'envoie faire la même commande dans six établissements de bains à domicile, après quoi elle lui donne deux francs, le renvoie, et s'en retourne chez elle, aussi contente que si son amant lui avait promis de la mener dîner chez le traiteur.

Le lendemain, à sept heures du matin, on carillonne

à la porte de M. Triffouillard, qui n'a point l'habitude de se lever de si bonne heure. Sa vieille gouvernante revient bientôt lui dire :

— C'est le bain que vous avez commandé, que l'on vous apporte... si vous m'aviez prévenue que vous preniez un bain ici ce matin, je me serais levée depuis longtemps, et j'aurais tout disposé!... Mais vous ne me dites jamais rien.

M. Triffouillard se frotte les yeux, en s'écriant :

— Je n'ai pas demandé de bain... ces gens-là se trompent... Qu'on me laisse dormir.

La gouvernante revient bientôt en disant :

— Monsieur, ils ont bien votre nom, votre adresse... c'est bien pour vous qu'ils viennent... ils ne veulent pas s'en aller.

— Allons, dit M. Triffouillard avec humeur, puisque ce bain est là, je vais le prendre, quoique ce soit assurément un quiproquo; faites-le apporter ici... avec les précautions d'usage.

On apporte le bain. Pendant qu'on place la baignoire dans la chambre à coucher, on carillonne de nouveau à la porte. La gouvernante va voir, et revient tout effarée, en disant :

— Pardi! il paraît que monsieur avait bien peur de manquer de bain; c'en est un autre qu'on lui apporte.

— Par exemple, c'est trop fort! s'écrie le vieux propriétaire, en sautant hors de son lit. Deux bains, quand je n'ai rien commandé du tout... Qu'on le renvoie; à coup sûr je ne prendrai pas celui-là!

Avant que M. Triffouillard ait fini de parler, sa sonnette

est encore agitée avec violence ; la gouvernante court, et revient bientôt dire, presque en pleurant :

— Monsieur !... monsieur !... c'est un troisième bain qu'on vous apporte !... Tous ces gens-là encombrent le carré.

— Trois bains ! s'écrie M. Triffouillard, en arrachant avec colère le bonnet de coton qui couvrait sa tête : ceci devient une très-mauvaise plaisanterie... et que diable voulez-vous que je fasse de trois bains ! renvoyez-les.

— Ça vous est bien facile à dire, monsieur ; mais ces porteurs ne veulent pas entendre raison ; chacun d'eux veut que vous preniez son bain...

— Qu'ils aillent au diable et qu'on me laisse tranquille... Mais qu'est-ce que j'entends encore... il y a du bruit dans la cour.

La gouvernante va voir ; elle revient bientôt d'un air désespéré, et se laisse aller sur une chaise en s'écriant :

— Monsieur !... monsieur ! Encore trois bains qui vous arrivent en même temps... La cour est remplie de charrettes, de tonneaux... Les voisins jacassent déjà, en demandant si c'est que le feu est dans notre maison, et cet imbécile de portier s'écrie à chaque instant :

« Monsieur a donc sur la peau *queuque* chose qui ne « veut pas s'en aller, qu'il veut prendre ce matin six « bains coup sur coup ! »

M. Triffouillard est furieux, exaspéré ; il veut que l'on chasse tous les porteurs de bains ; mais ceux-ci commencent à remplir leurs seaux et se mettent à monter les escaliers les uns après les autres ; c'est à qui arrivera le premier chez le propriétaire, et dans cette lutte d'un

nouveau genre, on doit penser si la maison est arrosée.

M. Triffouillard se décide à payer les six bains qu'il n'a pas commandés, et tout en examinant avec douleur les torrents d'eau qui inondent son escalier et sa cour, il se rappelle sa visite de la veille chez mademoiselle Anastasie; il devine alors que c'est la grisette qui lui a joué ce tour, et se dit :

« J'aurais aussi bien fait de ne point lui rendre son denier à Dieu! »

Nous ne terminerons pas cet article sans citer le mot plus que naïf de ce provincial, qui, ayant affaire chez un célèbre avocat, se rend un matin à sa demeure. Il monte à l'étage qu'on lui indique, voit une clef sur une porte, ouvre, et ne trouvant aucun domestique, pénètre dans l'appartement.

Il faut dire que sur le même carré logeait une fort jolie femme, qui venait de prendre un bain. Elle sortait de sa baignoire... dans le plus simple appareil!... lorsque la porte de son boudoir s'ouvre, notre provincial paraît, regarde, admire, et s'écrie :

Est-ce à monsieur X... que j'ai l'honneur de parler?

BOUQUETIÈRES EN BOUTIQUE

Jadis les bouquetières se promenaient par la ville avec un éventaire devant elles ; leurs bouquets étaient amoncelés dessus; elles en tenaient quelques-uns à la main, et allaient ainsi offrir leur marchandise aux passants.

Quand la bouquetière était jolie, on se laissait tenter par ses yeux autant que par ses fleurs ; tout s'enchaîne dans la vie, et une chose fait souvent passer l'autre.

Plus tard les bouquetières, mieux fournies, étalaient aux coins des rues et des boulevards ; nous en avons encore comme cela. Mais ce que nous avons

de plus, ce sont des boutiques fort jolies, fort élégantes, où l'on vend des fleurs naturelles.

Nous avions déjà, il est vrai, au Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, l'établissement de la célèbre *mademoiselle Prévot*, qui forme aujourd'hui une espèce de boutique; nous disons espèce, parce que l'espace est si petit que trois personnes peuvent à peine y acheter en même temps; mais cet établissement est connu trop avantageusement, il a une trop belle clientèle pour avoir besoin de se mettre en frais.

Les nouvelles boutiques de bouquets sont fort bien parées le jour et très-brillantes le soir; la lumière du gaz donne aux fleurs un éclat presque magique. Rappelez-vous que rien n'est si joli qu'un jardin, qu'un parterre illuminé, et vous aurez une idée de ce que c'est qu'une boutique de fleurs naturelles éclairée par le gaz.

On remarque principalement les nouvelles boutiques de fleurs de la rue Neuve-Vivienne, du passage des Panoramas, de la rue Saint-Honoré. Je n'ai pas besoin de vous dire que les bouquetières en boutiques n'ont rien de commun avec ces marchandes de bouquets qui se promènent dans les rues avec un éventaire. Ces dernières sont ordinairement coiffées avec un bonnet rond ou un simple fichu de couleur, et leur *langage* ressemble à leur *plumage;* mais la bouquetière en magasin est une demoiselle de comptoir, aussi bien coiffée qu'une modiste, aussi bien mise qu'une lingère, et s'exprimant avec autant de goût qu'une parfumeuse.

Ce changement dans le personnel de la marchande

était indispensable pour ces nouveaux établissements ; s'il se fait à Paris une grande consommation de bouquets, ce sont les petites-maîtresses, les artistes, les lions, les dandys qui en absorbent la plus grande partie.

Vous ne verrez point d'ouvriers, de grisettes, d'hommes du peuple entrer chez les bouquetières en boutique ; ceux-là s'adresseront à la marchande en plein vent, quand ils auront par hasard une galanterie ou une fête à souhaiter. Car ce qu'ils veulent alors, ce n'est point un élégant *cactus* ou une simple rose moussue ; il leur faut un bouquet bien gros, bien serré, qui tienne beaucoup de place et que l'on voie de loin.

Chez la bouquetière en boutique vous rencontrerez des jeunes gens fort élégants, des membres du Club, des gants jaunes enfin, puis de ces Jockey-dames toutes mignonnes, toutes parfumées, toutes vaporeuses, dont le teint est pâli par le fréquent usage des fleurs.

Mais, en général, les hommes achètent plus de bouquets que les dames, et la chose est toute simple : les dames savent bien que ces messieurs n'achèteront des fleurs que pour les leur donner.

Nous ne connaissons pas le langage des fleurs, comme dans l'Orient ; mais sans savoir faire un *selam*, nous savons fort bien ce que signifie l'envoi d'un bouquet.

C'est presque toujours par là qu'un homme fait connaître à une femme qu'il est épris de ses charmes. Lorsqu'on n'est pas encore bien avancé dans les bonnes grâces d'une dame, et que l'on craint d'être imprudent,

on envoie un bouquet sous le voile de l'anonyme. Les dames ne refusent presque jamais ces sortes de présents; elles prétendent qu'un bouquet est *sans conséquence*... et il est très-rare que la conséquence ne vienne pas à la suite du bouquet.

C'est avec des bouquets que l'on témoigne à une actrice, à une danseuse, tout le plaisir que fait éprouver son talent. Souvent les fleurs volent de toutes les parties de la salle, pour venir tomber aux pieds de celle que l'on encense... Une pluie de fleurs est bien douce à recevoir; les artistes adorent ces orages.

Mais à Paris, où l'on tire parti de tout, il s'est formé aussi des entreprises de jeteurs de bouquets.

Ainsi une actrice veut obtenir un triomphe comme une de ses camarades, qu'elle croit bien au-dessous d'elle pour le talent. Si elle n'a pas un protecteur, un bienfaiteur assez riche pour lui décerner les honneurs des bouquets, elle se décide à en faire elle-même les frais. C'est une petite dépense que l'on peut bien se permettre une fois par hasard.

L'actrice envoie sa mère chez l'entrepreneur de bouquets; une actrice doit toujours avoir une mère... Quand elle n'en a pas, elle en loue une, c'est-à-dire qu'elle donne ce titre à une vieille femme qui se chargera d'en remplir l'emploi, moyennant le logement, la nourriture à discrétion, et tous les petits bénéfices qu'elle pourra se procurer.

La mère de l'actrice va donc chez l'entrepreneur de bouquets, et lui dit :

— Ma fille est superbe dans le dernier rôle qu'elle vient

de créer. Elle efface tout ce qu'on a vu de plus beau au théâtre... C'est ravissant, c'est étourdissant... mais le public est si jobard! quand on ne lui crie pas aux oreilles que l'on a du talent, quand on ne se fait pas *mousser*, enfin, il est quelquefois des années sans s'apercevoir que l'on joue bien... Il serait même assez bête pour vous siffler si on le laissait faire! Mademoiselle X... qui joue comme une seringue, vient d'être assommée de bouquets! On sait bien d'où cela vient!... un petit avoué qui mange son étude pour elle!... Enfin c'est égal, ma fille ne peut pas rester en arrière. Je veux lui faire la galanterie d'une pluie de fleurs... ce soir, après son troisième acte... qu'est-ce que cela me coûtera?

— En voulez-vous beaucoup?

— Dam! je veux que ce soit bien nourri... que cela parte de tous les points de la salle... des avant-scènes surtout... c'est bon genre, et ça fait enrager les autres.

— Alors il vous faut bien trente bouquets?

— Va pour trente bouquets! ma fille en mériterait bien trois mille, mais trente ce sera assez. Combien cela coûtera-t-il?

— Cinquante francs.

— Fichtre! voilà une pluie un peu chère : c'est à plus de trente sous le bouquet.

— Les fleurs sont chères. D'ailleurs est-ce qu'il ne faut pas payer le monde que j'emploie... mais les bouquets seront beaux.

— Pas de trognons de choux dedans, surtout, comme on a fait pour notre seconde amoureuse, qui en a reçu un

dans l'œil, qu'elle a manqué d'être borgne. C'était une galanterie d'un titi des troisièmes.

— Soyez tranquille, les bouquets seront beaux et bien garnis.

— A la bonne heure... Va donc pour cinquante francs. Je ferai des économies sur autre chose... je retrancherai un sou de mou à notre chat. Ce polisson-là nous ruine avec son mou. Trente bouquets, c'est entendu, et que ce soit bien jeté. D'ailleurs votre monde doit en avoir l'habitude.

— Vous serez contente.

— Je l'espère! Si je n'étais pas contente pour cinquante francs! Justes dieux! j'aurais pu acheter deux pâtés de foie gras avec ça. Enfin, si ça pousse ma fille, ces cinquante francs-là feront des petits.

L'entrepreneur de pluie de fleurs se fait payer d'avance; c'est une précaution qui n'est jamais inutile. La mère de l'actrice s'en retourne annoncer à sa fille qu'elle aura le soir un triomphe magnifique, et on attend avec impatience ce moment.

Il arrive enfin : la pièce est jouée ; l'actrice a été fort mauvaise, mais cela est fort indifférent à l'entrepreneur de pluie ; il fait lancer la sienne par ses gens; les bouquets partent de divers points de la salle, mais surtout du paradis, et viennent tomber aux pieds ou sur le nez de l'actrice ; celle-ci s'incline d'un air confus ; le public rit, la toile tombe, et les autres actrices sont vexées.

Malheureusement, la mère de celle qui vient d'obtenir ce triomphe, en détruit bientôt tout l'effet : elle

arrive sur le théâtre avec un énorme cabas, comme pour ramasser les bouquets que l'on vient de jeter à sa fille, mais en effet dans le but de les compter, et pour s'assurer si elle en a bien eu pour ses cinquante francs.

Après avoir ramassé tout ce qui était sur le théâtre, cette dame va fureter dans tous les coins, dans les coulisses... et jusque dans le trou du souffleur; elle frappe du pied avec colère; enfin ne pouvant plus se contenir, elle s'écrie :

— Je suis volée!... le gredin!... j'avais commandé trente bouquets, je n'en trouve que vingt-quatre... Il m'en manque six!... mais ça ne ne se passera pas comme ça!

On doit juger si cette sortie fait rire les autres actrices, et si l'on plaisante alors sur la pluie de fleurs que la camarade vient de recevoir!...

Mais celles qui font le plus de plaisanteries sur cette aventure ne se gêneront pas pour se faire ainsi arroser de fleurs, seulement elles recommanderont à leur mère de ne pas aller faire le compte des bouquets après leur triomphe.

Les pluies de fleurs, au théâtre, ne sont pas toujours de commande; celles qui s'exécutent spontanément, et par le vrai public, forment un coup d'œil ravissant. Alors vous voyez toutes les dames détacher le bouquet qui pare leur ceinture, et le lancer avec enthousiasme sur la scène.

C'est vous dire que pour aller dans nos premiers théâtres, il faut à nos dames un bouquet, il leur en faut

un aussi pour aller en soirée, au concert, et il est indispensable pour le bal.

Les dames font, à Paris, une énorme consommation de bouquets, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que ces dames en achètent fort peu, et que leurs maris n'en achètent jamais.

CHANTIER DE BOIS A BRULER

Vous qui vous chauffez agréablement les pieds devant un bon feu, étendus mollement dans un grand fauteuil à la Voltaire ; bon bourgeois, commis, hommes d'affaires, employés, rentiers ; vous tous enfin qui, sans avoir une assez grande fortune pour charger votre intendant ou vos domestiques des détails intérieurs de votre maison, possédez... ce qui vaut mieux encore, une épouse rangée, économe, qui s'occupe par elle-même de tous ces détails de ménage dont vos affaires, votre place, votre besogne journalière, ne vous permettent point de vous occuper vous-même, vous ne vous doutez pas de toutes les tribulations qu'il a fallu supporter en achetant ce bois que vous éprouvez tant de plaisir à tisonner.

Il y a des chantiers de bois à brûler dans presque tous les faubourgs de Paris ; il y en a aussi dans l'intérieur de la ville.

Il n'y a pas longtemps encore que l'île Louviers ne renfermait à peu près que des bûches ; les chantiers de cette île étaient les plus achalandés de la capitale ; une grande partie des habitants de Paris faisaient le voyage de l'île Louviers, croyant y avoir du bois meilleur et à un prix moins élevé que dans les autres chantiers de Paris.

Mais l'île Louviers subit la loi du temps : elle change de locataire, de physionomie, d'aspect. On comble la petite rivière du Mail, afin de réunir l'île Louviers au continent ; on y bâtit force maisons ; c'est un nouveau quartier qui s'élève là où étaient tous ces chantiers fameux !... Je n'ai pas besoin de vous dire que les bûches ont déménagé... Il en viendra d'autres peut-être... C'est ce que nous ne savons pas.

Mais entrons dans un chantier de belle apparence... le premier venu... Nous n'aurons que l'embarras du choix.

Voilà une petite dame assez mignonne qui veut faire sa provision de bois, et qui croit qu'il n'y a rien de si simple, après avoir choisi, et être convenu de prix, que de se faire mesurer les trois ou quatre voies de bois qu'elle vient acheter. Un moment : l'action va commencer.

La mesure de la voie est placée ; le cordeur s'avance ; la dame ne manque pas de lui dire :

— Cordez-moi bien, je vous donnerai pour boire.

On lui répond : « Soyez tranquille, ma petite dame, je vas vous soigner. »

Voilà notre homme qui se met à la besogne. Il prend les bûches, les met dans la voie avec une telle vivacité, que la pratique n'y voit que du feu. Cependant le cordeur qui doit soigner cette dame glisse dans son bois des tortillards, qui font ce qu'on appelle des chambres à louer.

La petite dame, qui aperçoit beaucoup de creux dans sa voie, veut s'approcher de son cordeur pour se plaindre. . Mais patatras !... un bruit effrayant retentit à ses oreilles... Ce sont des bûches que l'on fait rouler du haut en bas d'une énorme pile... La petite dame est toute troublée par le bruit, ces bûches ont l'air de vouloir rouler sur elle... il y a des hommes qui semblent faire exprès de les envoyer de son côté. Pendant qu'elle se range et s'éloigne de la pile et des bûches qui roulent, le cordeur continue lestement sa besogne, et il glisse dans la voie qu'il mesure les bûches les plus informes.

La dame, s'apercevant de la manière dont elle est soignée par le cordeur, veut de nouveau s'approcher pour se plaindre, et commence à dire : « Retirez-moi cette bûche-là, je n'en veux pas. »

Mais voilà maintenant le charretier qui s'approche avec sa voiture ; il la fait avancer du côté de cette dame... Elle n'a que le temps de se ranger pour ne pas être écrasée ; elle s'esquive, elle cherche, par un autre côté, à se rapprocher de son bois et de son cordeur, mai la maudite charrette ne reste pas un moment tranquille :

le charretier prend à tâche de faire avancer, reculer, retourner son cheval, de façon qu'étant à chaque instant occupée du soin de sa sûreté, il n'est guère possible à la personne qui achète d'avoir l'œil sur le cordeur.

Cette misérable tactique se renouvelle trop souvent pour qu'on ne la connaisse pas. On avait autrefois placé dans les chantiers de bois à brûler des *jurés-piqueurs*. Leur fonction était de s'assurer que justice était rendue à l'acheteur, et de faire cesser les abus que nous venons de signaler. Mais les *jurés-piqueurs* ont disparu... Probablement ils ne signalaient rien.

Maintenant que vous connaissez la marche, quand vous irez au chantier, armez-vous de courage, bravez les bûches qui roulent, les charrettes qui remuent, les chevaux qui piétinent, et si l'on vous corde mal, refusez votre bois.

Dans tous les magasins vous avez le droit de laisser la marchandise, si vous trouvez qu'on ne vous pèse pas bien. Pourquoi ne ferait-on pas pour du bois ce qu'on fait pour du sucre... du café ou du riz? Le bois a voulu se mettre au niveau de ces marchandises, puisque maintenant il se fait aussi *peser*. Dans beaucoup de chantiers on vend du bois au poids; cette nouvelle invention fera tomber le cordage.

LES TROTTOIRS

Les temps du trottoir sont enfin arrivés ; les rues de Paris finiront sans doute par en avoir toutes ; en attendant, beaucoup en sont déjà pourvues. Dans les rues neuves et larges, les trottoirs sont larges et beaux ; dans les rues étroites, les trottoirs sont bien obligés de l'être aussi, car enfin il faut laisser au moins de la place pour deux voitures, qui à chaque instant peuvent se croiser.

Dans quelques rues, le trottoir n'apparaît encore que de distance en distance... On fait dix pas dessus, puis on se retrouve sur le pavé, puis on aperçoit encore un petit bout de trottoir, et ainsi de suite : cela donne toujours l'espérance que cette amélioration finira par s'établir tout à fait et partout.

On a blâmé les trottoirs, parce que souvent ils sont trop étroits ; mais l'excuse est dans la rue elle-même ; et, ainsi que nous venons de le dire plus haut, il faut bien laisser de la place pour les voitures.

Ce que l'on peut souvent blâmer en eux, c'est qu'ils ne sont pas assez élevés de terre ; et cela est si vrai, que plus d'une fois nous avons vu la roue d'une voiture, dont le cocher voulait sans doute dépasser un confrère, sortir de la voie qui lui est tracée, et rouler quelques secondes sur le trottoir. Alors les malheureux piétons, qui se croient à l'abri de tout danger parce qu'ils sont sur le trottoir, y sont beaucoup plus exposés que partout ailleurs, par la raison qu'ils y marchent de confiance et sans se méfier des voitures.

A Paris, les trottoirs occasionnent souvent des scènes fort amusantes pour l'observateur qui n'est pas pressé. Mais celui qui est pressé quitte le trottoir et n'a pas le temps d'observer.

Chacun veut avoir le côté des maisons. Quand deux personnes se croisent, vous remarquerez d'abord un moment d'hésitation ; c'est à qui ne cédera pas. Il faut cependant que l'une des deux se résigne à s'écarter un instant de son côté favori, sans quoi il n'y a pas de raison pour que l'on ne reste des heures entières à la même place, vis-à-vis l'un de l'autre.

Quelquefois, après avoir voulu tenir bon, les deux personnes se décident en même temps à céder le passage. Alors vous savez ce qui en advient : vous vous choquez le nez l'un sur l'autre ; pour échapper à ce vis-à-vis, qui vous bouche le passage, vous vous hâtez de vous jeter de

l'autre côté; malheureusement le vis-à-vis, qui éprouve la même contrariété que vous, en fait tout autant, et vous vous recognez le visage tous les deux. Cela dure quelquefois fort longtemps, et il n'y aurait pas de raison pour que cela se terminât, si l'une des deux personnes ne se tenait tranquille, en disant à l'autre : « Allons, passez donc, et que cela finisse. »

Il y a des gens qui, sur un trottoir assez étroit, s'amusent à causer avec quelqu'un qu'ils viennent de rencontrer, de façon que l'on ne peut plus passer ni à droite, ni à gauche, et qu'il faut descendre sur le pavé, au risque de se faire éclabousser ou écraser par les voitures, parce qu'il plaira à ces gens-là de causer en plein trottoir.

Quand vous vous trouvez derrière de telles personnes, vous avez parfaitement le droit de leur marcher sur les talons et de leur donner des coups de coude dans le dos, jusqu'à ce qu'ils aient rendu le passage libre.

Vous voyez encore des hommes qui ont la malheureuse habitude de porter leur canne ou leur parapluie sous leur bras, et de les tenir verticalement. Quand vous allez pour avancer, vous rencontrez alors le bout de la canne ou du parapluie disposé à vous crever un œil, ou tout au moins à crotter votre habit. Ce désagrément est encore pis sur les trottoirs qu'en pleine rue, où l'on a plus de place pour passer. Rabattez alors ce bout de canne ou de parapluie, ou plutôt jetez-vous en travers, de manière que la tête ira cogner le menton de celui qui le porte.

Quand il pleut, le passage du trottoir est très-difficile dans les rues de Paris. Une forêt de parapluies se heur-

tent, se choquent, se rencontrent, s'accrochent quelquefois... l'un élève le sien, mais en baissant le vôtre vous rencontrez le chapeau d'une dame. Les plus heureux sont alors ceux qui n'ont pas de parapluie. Ils se faufilent, à couvert par ceux qui en ont.

Il y a encore des êtres privilégiés, pour qui le trottoir a toujours de la place, et auxquels hommes et femmes, élégants et petites-maîtresses s'empressent de céder même le côté des maisons.

Ce sont les charbonniers et les maçons.

UNE SOIRÉE DANS LA PETITE PROPRIÉTÉ

Une vérité qui blessera sans doute beaucoup de personnes, car il y en a peu qui aiment la vérité, c'est qu'ici-bas nous sommes tous des singes... oui, des singes... cela vous fait faire la grimace, ce n'est pas cela qui réfutera ce que j'avance.

Ce que l'on fait à la cour donne le ton parmi les grands personnages, la noblesse, les hauts emplois. Ceux-ci sont imités ou singés (c'est absolument la même chose) par les banquiers, les notaires, les capitalistes, ce que l'on appelle la grande propriété. Puis vient la bourgeoisie, la petite propriété qui veut singer la grande, et qui à son tour est singée par les artisans aisés, qui sont singés par les ouvriers, lesquels le sont encore par

le bas peuple ; vous voyez bien que c'est à n'en plus finir, et comme a dit la Fontaine :

> Tout petit prince a des ambassadeurs,
> Tout marquis veut avoir des pages.

On donne des soirées dans le grand monde, dans la haute propriété ; la petite en donne à son tour ; c'est très-naturel : les artisans en donnent aussi ; il y a des portières qui ont aussi des *raout* dans leur loge. Tout se perfectionne.

Dans la grande ville, on est plus libre que partout ailleurs de faire ce qui plaît, de satisfaire ses penchants, sa vanité ; au milieu de tant de monde, où chacun ne songe qu'à soi, on redoute bien moins les cancans que dans une petite ville.

Assistons à une soirée de la petite propriété. Elle se donne rue Quincampoix, chez un ancien employé des postes, qui a sa retraite, embellie par une femme qui n'a jamais été jolie, mais qui en veillissant est devenue grognon, maussade et malade imaginaire. Ajoutons à cela une jeune fille de seize ans que l'on vient de retirer de sa pension où elle obtenait tous les premiers prix, et qui n'est pas capable de raccommoder un accroc à sa robe ; puis une autre petite fille de huit ans, qui promet de marcher sur les traces de sa sœur, et que l'on trouve pleine d'esprit, parce qu'elle dit tout ce qui lui passe par la tête : voici pour la famille.

Un revenu de trois mille francs sur lequel il est diffi-

cile de faire des économies ; un logement au troisième étage composé de quatre pièces ; des meubles qui datent de 1812 ; une vieille bonne raisonneuse, mais à laquelle on tient, peut-être parce qu'elle boit le vin en cachette et remet de l'eau dans les bouteilles ; voilà pour l'intérieur.

M. Ducroquet, c'est le nom du chef de cette famille, chérit ses enfants, c'est le devoir d'un bon père ; mais il a un faible pour sa fille aînée Ophélia, et depuis qu'on l'a retirée de son pensionnat où elle était élevée avec des filles de marquis, de duc et pair et d'agents de change, mademoiselle Ophélia bâille toute la journée au nez de ses parents, en disant qu'elle s'ennuie et qu'elle regrette sa pension.

Touchante naïveté ! et bien faite pour charmer le cœur de ces bons parents, qui se saignent pour donner ce qu'ils appellent une éducation brillante à leurs enfants.

En voyant bâiller sa fille aînée, M. Ducroquet s'est dit : « Il est certain que notre intérieur est assez maussade... ma femme se plaint sans cesse, elle se croit continuellement malade... je m'ennuie beaucoup aussi, moi, Ophélia a parfaitement raison de bâiller. Une fille qui a remporté tous les premiers prix à son pensionnat... et qui revient chargée de couronnes... aurait besoin de voir du monde pour y faire briller ses talents, c'est très-juste, car à quoi sert d'avoir des talents si vous vivez comme un ours?... les ours n'apprennent ni le dessin ni la musique, parce qu'ils ne vont pas en soirée. »

Le résultat de ces réflexions fut la résolution bien arrêtée de donner pendant l'hiver plusieurs soirées. Made-

moiselle Ophélia applaudit au projet de monsieur son père. La petite sœur sauta de joie en disant que ce serait bien *farce;* la maman soupira en assurant que cela lui donnerait mal à la tête; la vieille bonne bougonna, en prétendant que l'on salirait l'appartement et que le lendemain elle en aurait pour la journée à nettoyer.

Mais M. Ducroquet avait rapporté de son administration des postes une grande exactitude dans ses projets et ses actions. On donna des soirées.

Or, quand ce grand jour, ou plutôt ce grand soir arrive, dès le matin, M. Ducroquet fait le budget de la dépense. On donnera de l'eau sucrée, ou de l'eau pure à la volonté des personnes qui auront soif, et puis on fera circuler une grosse brioche que l'on aura soin de couper en petits morceaux. On allumera les deux lampes, la petite propriété ne peut pas encore aborder la Carcel; enfin il y aura des flambeaux avec de la bougie de l'Étoile pour les tables à jeux et le piano; mais on aura grand soin de ne les allumer que lorsqu'ils seront indispensables, et on ne manquera pas de les souffler aussitôt qu'ils ne seront plus en activité de service.

La vieille bonne secoue la tête en murmurant, ce qui signifie qu'elle a entendu et qu'elle obéira si cela lui convient; madame Ducroquet ne s'occupe de rien, elle se fait de la tisane; elle boit de la mauve, parce qu'elle croit qu'elle va avoir une affection de poitrine, ou une affection nerveuse. M. Ducroquet s'en alarme fort peu; il assure que son épouse n'a jamais eu que ces affections-là.

Mademoiselle Ophélia s'occupe dès le matin du genre

de coiffure qu'elle adoptera ; après le dîner, elle ne s'est pas encore décidée ; elle est de fort mauvaise humeur, parce qu'on n'a pas voulu qu'elle fît venir un coiffeur ; le revenu de M. Ducroquet ne lui permet pas de donner un coiffeur à sa fille ; c'est ce qu'il lui fait entendre en ajoutant :

— Mais lorsqu'on a autant de talents que toi... lorsqu'on a remporté tous les prix... enfin quand on a reçu une si belle éducation, on doit savoir se coiffer soi-même.

— Par exemple !.. cette bêtise !... reprend mademoiselle Ophélia en haussant les épaules, est-ce que nous avons des perruquiers pour professeurs ?

Le papa pourrait trouver la réponse impertinente, il préfère la trouver fort spirituelle : c'est d'un bien bon père.

L'heure de la réunion est arrivée, et mademoiselle Ophélia n'a pas encore achevé sa toilette. Cependant tout est disposé dans le salon. Mademoiselle Héloïse (c'est la petite fille) court d'une chambre à l'autre, en s'écriant :

— Oh ! que c'est joli chez nous... on ne dirait plus que c'est chez nous !...

Les lampes sont allumées, le piano ouvert, car il y a un piano ; c'est maintenant un meuble indispensable même chez les personnes qui n'en touchent pas et qui n'aiment point la musique.

On a préparé deux tables de jeu. L'une pour la bouillotte, qui est revenue à la mode, mais que maintenant on joue à quatre au lieu de la jouer à cinq comme autrefois.

Une autre table sera pour le boston, ou l'impériale, ou le piquet, selon qu'il y aura des amateurs; quant à l'écarté, il est à peu près banni de toutes les soirées; on a trouvé que cela allait trop vite; et que, dans les réunions les plus honnêtes, on pouvait y tricher.

M. Ducroquet examine les jeux de cartes, il y en a qui n'ont servi que quatre fois, ceux-là lui paraissent encore très-propres, il les laisse sur la table, en les enveloppant dans du papier sur lequel il replace quelquefois une bande, afin que l'on soit libre de supposer que ce sont des jeux neufs. Personne ne se fera illusion.

La société n'arrive que vers les huit heures et demi; c'est trop tard pour des personnes qui veulent se retirer à onze heures. Mais on se figure que c'est bon genre, et c'est à qui n'arrivera pas le premier. Celui qui se présente dans un salon où il n'y a encore personne que les maîtres de la maison, est désolé d'être venu sitôt et jure tout bas que cela ne lui arrivera plus. Cependant, si tout le monde en disait autant, la réunion ne se réunirait jamais. Un ancien commerçant et sa femme inaugurent la soirée. M. Ducroquet va au-devant d'eux, en s'écriant :

— Ah! que vous êtes aimables de venir de bonne heure! .. Quand je dis: de bonne heure, il est déjà tard... C'est égal, vous arrivez, au moins... et votre santé, madame Boulignot... toujours bonne?...

— Excellente, monsieur, je vous remercie.

— Oh! ma femme se porte comme la porte Saint-Denis! s'écrie M. Boulignot, en se frottant les mains et regardant autour de lui d'un air malin.

— Je n'en dirai pas autant de ma santé, murmure madame Ducroquet.

— Vous souffrez, madame ?

— Eh ! mon Dieu, oui ! j'ai une douleur sourde... dans l'estomac... et puis parfois ça me tient dans le dos... Avez-vous éprouvé cela ?

— Ma femme n'a jamais de douleurs sourdes, dit M. Boulignot ; quand, par hasard, elle se fait la plus légère égratignure, elle crie comme un aveugle qui a perdu son rotin.

Madame Boulignot donne une petite tape sur le bras de son mari, en disant : « Taisez-vous donc, mauvais cœur ! » d'un air qui signifie : « Ah ! cher ami, que tu es aimable ! »

— Mais où donc est mademoiselle Ophélia ?... Je ne l'aperçois pas, reprend Boulignot en examinant tous les petits coins du salon, comme s'il cherchait la demoiselle de la maison sous les meubles.

— Elle va venir... je crois que sa toilette... n'est pas encore achevée, dit la maman.

En ce moment, la petite Héloïse entre dans le salon en cabriolant, et s'écrie :

— Ma sœur n'a pas assez d'épingles noires ; elle dit que notre maison est une baraque auprès de son pensionnat !...

M. Ducroquet fait taire sa petite fille et lui glisse une pièce de dix sous dans la main, afin qu'elle envoie sa bonne acheter des épingles noires pour Ophélia. Héloïse va trouver sa bonne et lui transmet la commission ; la bonne entre en fureur, parce qu'on l'envoie

acheter des épingles noires, lorsqu'elle a déjà tant à faire, lorsqu'il faut qu'elle prépare des verres et coupe la brioche; elle sort en envoyant tout le monde au diable.

La petite Héloïse laisse crier sa bonne; mais lorsqu'elle est partie, elle coupe elle-même de la brioche et en met une grosse part dans sa poche.

Cependant la société arrive; c'est un employé aux Messageries, avec son épouse et son chien, une levrette qui monte sur tous les meubles et met ses pattes sur tous les pantalons. C'est un vieux garçon qui affecte de parler très-haut et de tousser très-fort, pour faire voir qu'il a une excellente poitrine. C'est un monsieur qui a un gilet piqué, du linge assez sale, un habit qui n'est pas brossé et une figure qui a l'air de n'être jamais débarbouillée. Celui-là est soi-disant un artiste; il salue d'un air à moitié endormi, puis il va s'asseoir sur un fauteuil, où bientôt il a l'air de dormir tout à fait.

C'est une petite grosse femme qui a passé la quarantaine et que l'on appelle mademoiselle, et qui fait la folichonne, l'enfant, la mignarde en parlant. Elle se croit toujours une jeune personne, parce qu'elle est toujours demoiselle; c'est un moyen d'être jeune toute sa vie.

Puis c'est une grande dame, mince, longue, jaune, avec ses deux filles, qui n'ont que quinze et seize ans, et sont à peu près de sa taille; et son fils, qui n'a que treize ans, et dépasse déjà ses deux sœurs. Cette famille réunie donne l'idée d'une botte d'asperges.

Puis ce sont des jeunes gens à moustaches et sans moustaches ; des fashionables du quartier ; quelques dames gentilles; enfin, quelques hommes entre deux âges ; de ces personnages sans conséquence, qui, dans une réunion, servent à remplir les vides, à boucher les trous.

Mademoiselle Ophélia est venue au salon, mais d'un air de mauvaise humeur, parce qu'elle n'est pas parvenue à se coiffer à son goût. Sa mère lui reproche d'avoir été si longtemps à s'habiller, et elle lui répond avec aigreur :

— Ah ! c'est commode avec cela ! On manque de tout ici.

Les dames s'asseyent en demi-cercle devant la cheminée, vieille habitude qui jette sur-le-champ du froid et de l'ennui dans un salon et que l'on a, avec juste raison, bannie de ceux où l'on sait vraiment amuser la société.

Pendant un assez long espace de temps les dames causent entre elles à demi-voix; les hommes causent entre eux tout bas. On n'entend qu'un léger murmure sourd : on se croirait dans le salon d'un malade. C'est extrêmement gai.

Madame Ducroquet s'est assise près d'une vieille dame, à laquelle elle conte tous les maux qu'elle ressent, toutes les douleurs qu'elle a éprouvées, et tous les remèdes qu'elle a faits et qu'elle compte faire. La vieille dame, que cette conversation ne doit pas amuser du tout, écoute cela en rêvant à ce qu'elle mangera le lendemain pour son dîner.

M. Ducroquet fait le tour du cercle en dehors, faisant de son mieux pour dire un petit mot aimable à chaque dame. Cela se borne souvent à des phrases comme :

— Et vous allez toujours bien? Il a fait très-chaud ce matin ; mais le temps s'adoucit. — Et tout le monde se porte comme vous dans votre famille? — Vous êtes bien aimable d'être venue. — Et... qu'est-ce que vous nous direz de neuf? — Vous avez un bonnet qui vous va comme un ange... Je ne vous reconnaissais pas quand vous êtes entrée.

Quand il a épuisé ce catalogue de jolies choses, le maître de la maison regarde son monde d'un air qui veut dire :

— Il faut pourtant que j'amuse tous ces gens-là... C'est très-fatigant... On ne peut pas toujours avoir de l'esprit... Occupons-les.

Il propose de faire un peu de musique. Tout le monde applaudit, chacun paraît enchanté ; mais quand il s'agit d'aller au piano, personne ne veut en approcher.

M. Ducroquet s'adresse à chaque personne qu'il sait être musicienne.

— Madame, vous allez nous chanter quelque chose?

— Non pas ce soir, cela me serait impossible.

— Vous, mademoiselle?

— Oh! monsieur, vous n'entendez donc pas comme je suis enrhumée!

— Alors, madame votre sœur?...

— Moi, je chanterais volontiers; mais je ne sais rien du tout...

— Mais, mademoiselle Ophélia, disent quelques jeunes gens, est-ce que nous ne l'entendrons pas?

— Moi! je ne chante jamais! répond Ophélia.

— Mais vous touchez du piano, mademoiselle; si vous vouliez nous jouer un morceau?

— Oh! oui, dit madame Ducroquet. Ophélia, joue-nous donc ce grand morceau... que tu étudies depuis longtemps... et qui t'oblige à casser des cordes de ton piano... dans certains passages...

— Pour le jouer, il faudrait que je l'eusse parfaitement dans les doigts... Mais certainement je ne le jouerai pas.

Le petit air insolent avec lequel la jeune personne vient de répondre à sa mère frappe désagréablement la plupart des personnes qui composent la société, et un monsieur fait observer à un de ses voisins que, dans la plupart de ces pensionnats où l'on donne aux demoiselles une brillante éducation, on oublie toujours de leur enseigner le plus nécessaire, c'est-à-dire la politesse et le respect envers leurs parents. Quant à la tendresse, à l'amour filial, cela ne s'enseigne pas, et cela devrait toujours se trouver dans le cœur des enfants : malheureusement il n'en est pas ainsi.

Toutes ces jeunes personnes qui ont remporté des prix, qui savent soi-disant plusieurs langues étrangères, qui savent la musique, le dessin, l'histoire, qui savent une foule de choses enfin, ne se doutent pas combien un ton maussade, impertinent avec leur père ou leur mère fane vite les couronnes qu'elles ont reçues; elles croient montrer de l'esprit, elles font preuve du con-

traire; elles se figurent, en faisant les raisonneuses, avoir l'air de petites femmes... et elles ont l'air de petites sottes. Elles ne savent pas combien on repose avec plaisir ses yeux sur les jeunes filles qui se font gloire de chérir et de respecter leur mère!

Mademoiselle Ophélia persistant à ne point jouer de piano, M. Boulignot dit tout bas que probablement elle n'a pas encore cassé assez de cordes pour savoir jouer son morceau.

Et M. Ducroquet, voyant que personne n'est disposé pour faire de la musique, se décide à faire commencer le jeu. Il forme une bouillotte; la fiche est à un sou et la cave de dix. Le vieux garçon, auquel on a fait prendre une carte, trouve que c'est jouer un peu cher, mais enfin il consent à risquer une cave.

M. Ducroquet essaye ensuite de former une autre table; mais l'un est pour le whist, l'autre pour le boston; on se décide à ne rien faire. La demoiselle de quarante ans, à qui le maître de la maison offre de jouer, répond qu'elle aime mieux causer. En effet, elle ne cesse point de bavarder dans l'oreille d'une dame assise à côté d'elle; puis elle se lève, emmène une autre personne chuchoter dans un coin, et bientôt on entend des éclats de rire qui ne semblent poussés que pour faire de l'effet.

La demoiselle surannée ignore apparemment que dans une réunion il n'est pas honnête d'aller chuchoter dans les petits coins, et d'affecter près d'une personne d'avoir à dire à quelqu'un des choses qu'on ne veut pas qu'elle entende. Mais quand on n'a pas pu parvenir à se marier, il y a tant de choses que l'on ignore.

Sur les dix heures du soir, la bonne entre dans le salon avec un plateau et des verres d'eau... qui ne sont pas sucrés du tout.

Un moment après, elle paraît avec une assiette sur laquelle la brioche est coupée en morceaux tellement petits, qu'il en faudrait deux pour faire une bouchée raisonnable. Elle passe très-vite avec son assiette et sans s'arrêter devant personne, de façon que pour saisir au passage un échantillon de brioche, il faut le viser d'avance, absolument comme on vise l'anneau lorsque l'on joue une partie de bagues.

M. Ducroquet est obligé de rappeler sa bonne, qui va s'en retourner avec son assiette presque intacte, et de lui dire :

— Eh bien !... qu'est-ce que vous faites donc, Marianne? Attendez donc... venez donc ici... ces dames veulent de la brioche...

— Dame, murmure la bonne, vous m'avez dit de faire circuler... c'est ce que je fais...

— Et puis, dit tout bas M. Boulignot, c'est un procédé assez ingénieux pour présenter plusieurs fois de la brioche dans la soirée.

Sur les dix heures du soir, une dame que l'on avait priée de chanter, et qui avait refusé sous prétexte d'un grand mal de gorge, va nonchalamment se placer devant le piano, joue quelques préludes, fredonne quelques passages, et commence enfin un air en disant à Ophélia :

— Savez-vous cette romance d'Amédée de Beauplan?...

Et, sans attendre qu'on lui réponde, elle chante la romance tout entière ; à peine a-t-elle fini qu'elle s'écrie :

— Et celle-ci de *Berat?*... vous allez voir comme c'est joli.

La romance de *Bérat* est exécutée. Alors cette dame se souvient d'une chansonnette ravissante de *Loïsa Pujet*, qui n'a pas moins de quatre couplets; elle n'en oublie pas un. Ensuite vient une autre romance; il n'y a plus de raison pour que cette dame s'arrête depuis que l'on ne la prie plus de chanter.

Et M. Boulignot, qui est le loustic de la société, dit en souriant à un jeune homme :

— Comme c'est heureux que cette dame ait oublié qu'elle a mal à la gorge!

Une altercation à la bouillotte met fin à la musique. Le vieux garçon réclame à la grande dame mince une fiche pour un brelan que celle-ci dit lui avoir payé. Chacun prétend être sûr de son fait. Le vieux garçon cède, tout en murmurant :

— Je cède parce que je suis un homme... D'ailleurs ce n'est pas pour le sou... assurément... mais je suis sûr que madame ne m'a pas payé mon brelan...

Sur les onze heures le jeu se termine. Déjà plusieurs personnes sont parties, et depuis longtemps la petite Héloïse est endormie sur une chaise. On se souhaite le bonsoir, on prend ses chapeaux, pelisses, manteaux, paletots, et on laisse la famille Ducroquet se livrer au repos qu'elle a si bien gagné, après s'être donné tant de mal pour recevoir dignement la société.

Mais tout le long de l'escalier on entend le vieux gar-

çon dire à la grande dame mince, avec laquelle il a joué à la bouillotte :

— Je vous assure que vous ne m'avez pas payé mon brelan; ce n'est pas pour un sou... tout le monde sait bien que je ne suis pas à cela près d'un sou... mais c'est une fiche que j'ai reçue de moins.

LES FLOUEURS

C'est encore un nouveau mot, mais il est adopté : maintenant les jeunes gens de la haute société, les petits maîtres, les lions, disent :

« Je suis floué! » comme ils auraient dit autrefois: « Je suis pris pour dupe ! » et dans le style plus familier : « Je suis enfoncé! »

Le floueur d'aujourd'hui est l'aigrefin d'autrefois; ce n'est pas tout à fait l'escroc, mais cela y ressemble beaucoup.

Le danger qu'il y a surtout dans la société des floueurs, c'est que, très-souvent, ces messieurs sont amusants; ils procèdent à leur petite entreprise d'une manière tout aimable : ils sont fort gais en compagnie; ils plaisantent

fort drôlement la personne qu'ils veulent duper, et quelquefois ils la plaisantent encore lorsquelle s'est aperçue qu'elle était leur victime ; il n'y a pas moyen de se fâcher avec ces messieurs ; aussi n'est-il pas rare que vous vous laissiez flouer plusieurs fois par la même personne.

Quelquefois, vous voyez arriver chez vous un monsieur que vous ne connaissez pas, que vous n'avez jamais aperçu ; mais il se présente avec un ton d'assurance, d'aisance qui vous impose ; il est bien vêtu, il vous aborde en souriant ; il vous salue comme on ferait à un intime ami, il désire avoir avec vous un entretien particulier. Vous êtes en train de déjeuner ou de travailler, mais ce monsieur est si pressant, si persistant, que vous n'osez refuser : à la manière dont ce monsieur s'annonce, vous pensez que ce doit être un grand personnage, qui vient, dans votre intérêt, vous donner un avis important ; enfin, comme tout en vous saluant, l'inconnu vous pousse presque dans votre cabinet, vous y entrez avec lui, vous lui présentez une chaise sur laquelle il s'étend avec abandon, et vous attendez avec impatience qu'il s'explique.

Alors on vous débite une histoire bien romanesque, bien lamentable, on y mêle de la politique... mais, tout en touchant cette corde, on vous regarde du coin de l'œil pour tâcher de deviner votre opinion ; si l'on s'aperçoit que vous ne mordez pas à celle que l'on vient d'émettre, on en change très-habilement, et l'on en caresse une autre.

Ensuite on tire de sa poche un volumineux paquet de

papiers que l'on a dû montrer souvent, car ils sont fort sales et très-vieux; on défait le paquet d'un air grave, on fouille au milieu d'un tas de paperasses, on y touche avec précaution et comme si c'étaient des reliques. Enfin on prend une lettre tout ouverte, et on vous la présente en vous disant : — Lisez!

Vous essayez de lire cette missive qui est écrite ordinairement dans une langue qui ressemble à tout, excepté à du français; vous voyez cependant qu'il s'agit d'un illustre infortuné, qui a été obligé de s'expatrier pour une foule de raisons qu'il serait trop long de vous apprendre, et pour lequel on a fait des souscriptions dans toutes les villes où il a bien voulu séjourner.

Et pendant que vous lisez, le monsieur a encore parmi ses papiers une espèce de grande pancarte bien jaune, bien enfumée, couverte de taches d'encre et d'une foule d'autres taches de toutes les couleurs ; il vous la présente en vous disant :

« Voici la liste des personnes qui ont souscrit pour « moi ; veuillez examiner ; elle est revêtue des noms les « plus honorables dans les sciences, les arts et le com- « merce. »

Vous jetez un coup d'œil sur des signatures illisibles; vous ne connaissez aucun de ces noms qui sont là ; si, par hasard, vous en trouvez un de connu, il n'est pas probable que vous puissiez vous assurer si c'est bien véritablement la signature de la personne. Vous commencez à vous apercevoir que ce monsieur, qui s'est présenté chez vous avec tant d'assurance et des façons si dégagées, vient tout bonnement vous demander l'aumône ; et

tandis que vous repliez la lettre, en cherchant ce que vous allez lui répondre, il vous dit :

— Mon cher monsieur, vous êtes connu dans Paris pour votre belle âme, votre générosité... Votre nom est dans toutes les bouches. Aussi, lorsque je me suis présenté dans cette ville, chacun m'a dit : — Mais allez voir M***. Vous avez besoin d'argent pour retourner dans votre patrie, il vous en prêtera... Sa bourse est toujours ouverte pour ceux qui réclament ses services... Demandez-lui sans crainte trois, quatre, cinq cents francs... vous les aurez sur-le-champ !

Pendant qu'on vous débite cela tout d'une haleine, votre figure s'est allongée, et vous répondez alors :

— Monsieur, si ma bourse était toujours ouverte pour ceux qui demandent de l'argent, certainement elle ne tarderait pas à être vide... car on me demanderait sans cesse ; il y a des gens qui trouvent beaucoup plus commode de vivre des secours des autres que de leur travail ou de leur industrie.

— Vous avez raison ! Oh ! je suis parfaitement de votre avis : mais je suis incapable d'abuser de votre penchant à obliger. Je vous prierai seulement de me prêter deux cents francs, que je vous renverrai dès que je serai de retour dans ma terre de Cracovinsky... et je vous engage à mettre votre nom sur cette liste qui passera à la postérité ; car je compte faire élever, dans ma terre de Cracovinsky, une colonne de marbre de Paros, sur laquelle je ferai graver tous les noms qui sont sur cette liste... avec quelques vers que j'ajouterai, et dans lesquels je célébrerai le mérite de mes bienfai-

teurs... en alexandrins... douze pieds, pas un de moins!

Quoique tout cela soit bien séduisant, vous murmurez :

— Je voudrais vous obliger, monsieur, mais il m'est impossible...

— C'est juste!... je suis peut-être indiscret... on n'a pas toujours deux cents francs de disponible... Je sais cela par moi-même. Remettez-moi seulement cent francs pour mon voyage... J'en ferai assez... Je ne prendrai pas la poste... Je ne voyageais jamais autrement jadis!... Mais comme dit... je ne sais plus quel auteur... dans... je ne sais plus quel ouvrage, il faut être philosophe... quand on ne peut pas faire autrement.

Vous présentez à ce monsieur ses vieux papiers, en répondant :

— Monsieur, j'ai aussi des charges, de la famille... et je ne puis...

— Ah! parbleu! c'est vrai... je n'y avais pas songé... Eh! qui est-ce qui n'a pas ses charges, monsieur!... Je soutiens trois ménages, moi... quand je suis dans ma terre à Cracovinsky... Allons, n'en parlons plus... Prêtez-moi cinquante francs... cela ne me formalisera pas... Je suis au-dessus de tout cela!... Si vous n'en avez que vingt-cinq, je les prendrai également... Eh! mon Dieu, je n'ai point une fierté déplacée. Tous les hommes sont égaux. Je dis cela tous les jours à mon tailleur, qui prétend que je suis trop grand!...

Vous n'osez pas renvoyer sans lui rien donner ce monsieur, qui a de si bonnes manières et s'exprime si facilement : vous tirez de votre poche une pièce de vingt

francs, et vous la lui présentez d'un air presque honteux, en balbutiant :

— Je suis fâché de ne point pouvoir vous offrir davantage, mais je... en ce moment...

On ne vous laisse pas achever; déjà ce monsieur s'est emparé de la pièce de vingt francs, et l'a fait passer, avec une extrême dextérité, de votre main dans sa poche. Puis il se lève précipitamment, en vous disant :

— C'est bien... c'est très-bien... je vous renverrai cela... Mais vous êtes en affaire, et je vous ai dérangé... Adieu... je vous salue mille fois... restez... ne me reconduisez pas.

Et ce monsieur qui semble alors très-pressé de partir, comme s'il craignait que par réflexion vous ne lui reprissiez l'argent que vous lui avez donné, s'élance vers la porte, traverse rapidement votre appartement, et disparaît sans même se retourner pour vous saluer.

Vous comprenez que vous êtes floué de vingt francs.

Une autre fois, on se présentera chez vous avec un immense portefeuille sous le bras; on réclamera aussi la faveur de vous parler en particulier ; remarquez bien que les *floueurs* tiennent essentiellement à ne s'expliquer qu'*en particulier ;* ils redoutent la présence d'une femme, d'une mère, d'une sœur, d'une fille, parce qu'ils savent qu'en général les femmes étant plus difficiles à tromper que les hommes, leur présence peut empêcher la réussite du piége qu'ils viennent vous tendre.

L'homme au portefeuille se dit homme de lettres (et il fait des cuirs en parlant); il a composé un ouvrage pour le progrès des bonnes mœurs, pour l'anéantissement des

vices qui affligent surtout les classes populaires (et ce monsieur infecte l'eau-de-vie et le vin); il ne se présente pas chez vous pour réclamer le moindre secours; sa position est fort heureuse, il a même l'espérance d'entrer à l'Académie; mais comme son ouvrage est sous presse et paraîtra volume par volume, il vient vous inviter à souscrire, en vous faisant remarquer que, pour la qualité, la quantité de matières que renferme son livre, c'est un cadeau qu'il fait à l'humanité; il ne désire seulement que se trouver remboursé des frais d'impression.

Et on vous montre une liste de souscripteurs... Tous ces gens-là ont des listes plus ou moins longues. Vous vous laissez aller, vous mettez votre nom, en vous disant :

— Ce n'est que douze francs pour quatre volumes... et, au total, j'aurai toujours les volumes.

Mais pas du tout, quand vous avez signé, le monsieur vous présente une quittance de douze francs toute préparée et sur laquelle il se hâte de mettre votre nom, en vous disant que ses nombreux souscripteurs ont pris l'habitude de le payer d'avance.

Vous ne vous attendiez pas à cela, mais vous payez. Le monsieur vous salue, en vous annonçant que vous recevrez le premier volume à la fin de la semaine.

Il est inutile de vous dire que vous n'entendez plus parler de ce monsieur et de ses volumes.

Vous êtes floué de douze francs.

Une autre fois, on viendra vous proposer de prendre tous vos vieux habits, et de vous en donner de neufs à la

place, et puis de vous donner encore de l'argent en retour.

Vous ouvrez vos oreilles autant que des oreilles peuvent s'ouvrir ; il vous semble extrêmement agréable d'avoir des vêtements neufs à la place de vos vieux, que justement vous pensiez à remplacer. Vous apportez habits, redingotes, manteaux, pantalons ! On ne trouve jamais qu'il y en ait de trop ; on vous dit :

— Apportez ! apportez toujours !

On vous prend mesure, on vous promet que vous serez satisfait ; on emporte toute votre défroque, qui valait bien encore cent francs pour un marchand d'habits, et au bout de deux jours on vous envoie pour pantalon un caleçon qui vous va à moitié des jambes, et qui vaut bien dix francs.

Ou bien, on vous apporte des échantillons de vin de Champagne, en vous disant :

— Goûtez, monsieur ! C'est une occasion qu'il faut saisir... cela vient de la cave du prince un tel... Il avait la meilleure cave de Paris... mais ses héritiers aiment mieux l'argent !

Vous débouchez au hasard une ou deux bouteilles de champagne ; le bouchon vous part dans le nez... C'est superbe ; vous achetez cinquante, cent bouteilles à quarante sous ! c'est pour rien !

Au bout de quelque temps, votre vin ne part plus, ne mousse plus ; par exemple il pique toujours, mais il pique tellement que vous ne pouvez plus le boire.

Ce sont là de petites floueries ; on en fait en grand, et celles-là ont bien meilleur genre.

On annonce dans les journaux une entreprise qui doit présenter un bénéfice de deux à trois millions en moins de deux années.

Tantôt c'est une argile de nouvelle espèce, que l'on vient de reconnaître comme propre à fabriquer sur-le-champ de la porcelaine du Japon.

C'est une carrière fort étendue, qui renferme du marbre, le plus beau marbre que l'on ait encore vu, des blocs immenses, qui ne demandent qu'à voir le jour et à être transformés en palais, en statues, en colonnes, en chefs-d'œuvre.

C'est une mine, dans laquelle on trouvera peut-être de l'or, pour le moins de l'argent, et une fort grande quantité de cuivre.

C'est un immense terrain dans lequel on vient de s'apercevoir qu'il vient des truffes; il n'y a qu'à fouiller et en prendre; quand il n'y en a plus, il y en a encore. Tous les cochons du pays s'y donnent rendez-vous.

Puis suivent les détails de tous les avantages réservés aux actionnaires; il y en a tant, on vous offre une si grande quantité de bénéfices, que véritablement il faudrait ne point posséder un sou dans sa poche pour se refuser à de tels avantages ; en un an, six mois, vous avez quadruplé vos capitaux, vous avez toutes les garanties possibles, garantie morale, garantie matérielle, garantie spirituelle!... C'est vraiment comme si l'on vous disait :

—Donnez-moi cinq francs, je vais vous en rendre vingt.

Vous pourriez répondre :

— Je ne vous donnerai rien du tout, et vous ne me

donnerez que quinze francs... ce serait plus simple. Mais cela ne peut pas se faire comme cela; l'opération manquerait.

Les actions sont de mille francs; mais on a bien voulu en fractionner, on en a émis quelques-unes à cent francs, pour la commodité du public. Hâtez-vous, par exemple, car il n'en reste plus que fort peu à placer!... Vous n'avez plus que dix jours pour obtenir des actions... Cependant, si vous ne vous présentez qu'après l'époque indiquée, on vous en donnera encore, mais par faveur. Véritablement, on fait tout ce que l'on peut pour vous être agréable en vous enrichissant, et si vous n'étiez pas content, vous seriez bien difficile.

Vous prenez des actions.

Il y a un proverbe qui dit: Semez de la graine de niais, et il poussera des actionnaires!...

Au bout de quelque temps, lorsque vous vous attendez à toucher un dividende, vous recevez une circulaire qui vous invite à passer à la caisse de la société, pour y verser de nouveaux fonds, indispensables au succès de l'entreprise.

Quelques mois après, nouvel appel de fonds... toujours pour assurer le succès de l'entreprise.

C'est absolument comme ces bateleurs du boulevard, qui reçoivent dans leur chapeau l'argent des curieux, et crient continuellement :

« Encore quelque chose, messieurs!... encore quelques petits sous pour faire le tour... Allons, messieurs, du courage... le tour va se faire, mais il manque encore quelques sous. »

Le tour que l'on joue aux actionnaires est fait depuis longtemps, et souvent ils ne s'en doutent pas encore.

Cependant quelques-uns, voulant enfin connaître cette superbe découverte, dans laquelle ils ont placé des fonds, prennent la poste un beau matin, pour aller sur les lieux mêmes visiter le terrain, la carrière ou la mine...

Ils auraient dû commencer par là ! mais on ne pense pas à tout, surtout lorsqu'on est actionnaire.

Il se trouve alors que l'argile propre à la porcelaine du Japon ne peut pas même servir à de la poterie.

La carrière de marbre s'est convertie en une fondrière, de laquelle on ne peut pas tirer le plus petit moellon.

La mine d'or, d'argent ou de cuivre, n'est plus même une mine de charbon ; les mineurs ont perdu le fameux filon qui leur avait promis une fortune ; ils ne peuvent plus parvenir à le retrouver.

Quant au terrain où venaient des truffes, vous y trouvez une fort grande quantité de pommes de terre. Vous vous promenez en vain, accompagné de cet animal, fidèle compagnon de saint Antoine, en lui faisant signe de chercher dans la terre. Votre animal cherche en effet, il trouve une foule de choses, excepté des truffes. Et vous vous apercevez que vous êtes floué du montant de vos actions.

Défiez-vous donc de ces gens qui vous proposent de vous enrichir, comme si c'était la chose du monde la plus simple, la plus facile. Engagez-les à s'enrichir d'abord eux-mêmes, ce qu'ils n'ont jamais pu faire, tout en faisant soi-disant la fortune des autres.

Mais dans une ville immense comme Paris, vous ne

devez pas être étonné de rencontrer, à chaque instant, des floueurs : elle renferme tant de gens qui vivent au jour le jour; qui se lèvent sans savoir où ils coucheront, où ils dîneront, et dans quels souliers ils marcheront.

Ces gens-là cherchent, inventent sans cesse de nouvelles ruses, pour faire passer l'argent de votre poche dans la leur; n'osant point encore vous le voler ouvertement, ils se creusent l'imagination pour vivre à vos dépens, et emploient souvent à cela de l'esprit, de l'adresse, de l'invention qui, bien dirigés, et avec la volonté de rester honnête et de travailler, auraient pu faire des hommes distingués dans les sciences, le commerce et les arts.

Il y a encore les floueurs de société. Les uns ont, à l'écarté, le talent de toujours retourner le roi; les autres sont de la première force au billard ; ils cachent leur talent, perdent quelques parties d'un écu, et vous gagnent ensuite cinq ou six cents francs, sans que vous ayez trouvé le moyen de faire un carambolage.

Il y a des floueurs dans toutes les classes, dans toutes les hiérarchies de la société; c'est donc à vous d'être sans cesse sur vos gardes.

On a prétendu qu'il y avait aussi des *floueuses;* mais ce mot-là n'est pas encore admis, et nous refusons d'y croire.

LA PETITE POSTE

Qui aurait jamais cru que le métier de facteur de la petite poste de Paris deviendrait un état dans lequel on roulerait voiture ?

Autrefois, pour obtenir une place de facteur, il fallait être fort, vigoureux, s'annoncer enfin comme un homme bien constitué, et surtout un bon marcheur ; car la besogne d'un facteur n'était pas autre chose ; il fallait marcher... toujours marcher ; c'était un véritable métier de *juif errant !*

Dans les campagnes encore, l'homme, chargé de porter les lettres d'une commune à une autre, a conservé le nom de *piéton*.

Maintenant, postulez sans crainte l'état de facteur,

hommes délicats, faibles, valétudinaires, boiteux même; vous irez en voiture; au lieu de vous fatiguer, cela vous fera du bien, et, tout en faisant votre besogne, vous sentirez renaître votre santé.

N'allez pas croire que nous blâmions l'invention nouvelle !... Bien au contraire; tout ce qui tend à améliorer la position des hommes, à les rendre plus heureux, à les soulager dans leur travail, nous semble un véritable bienfait dont on doit rendre grâce à l'inventeur.

Dans notre amour pour l'humanité, nous voudrions voir les ramoneurs en carrosse, les allumeurs en cabriolet, les balayeurs en omnibus, les paveurs à cheval et les chiffonniers sur des ânes ; cela viendra peut-être, la voiture de la petite poste est bien venue.

L'administration des postes est établie rue Jean-Jacques-Rousseau ; c'est de là que partent, à différentes heures de la journée, les voitures qui sont chargées de distribuer les facteurs dans les quartiers où ils ont affaire ; car on distribue maintenant les facteurs comme les lettres. La voiture se compose de deux banquettes ; elle est longue, et ceux qui sont dedans sont assis en vis-à-vis. De cette façon, le facteur peut descendre fort lestement, quand il est arrivé au quartier qu'il dessert. Alors il faut qu'il marche un peu, qu'il fasse encore usage de ses jambes ; mais il ne doit pas être fatigué, puisqu'il descend de voiture.

C'est toujours le facteur qui vous apporte un almanach pour le nouvel an ; il en a pour la grande et la petite propriété, ou plutôt pour le premier et le dernier étage d'une maison.

L'époque des étrennes est pour le facteur l'époque de la moisson.

Cependant il y a de ces gens, que rien ne peut toucher, qui sont également insensibles à l'almanach de ville et à celui de cabinet; bien que l'un ou l'autre soit orné d'images avec une foule d'allégories.

Une vieille dame, riche, refusait constamment le facteur lorsqu'il venait lui demander ses étrennes; et, un jour, comme celui-ci les lui demandait encore, la vieille dame lui répondit :

— Pourquoi voulez vous que je vous donne des étrennes, je ne reçois jamais de lettres?

Le facteur n'insista pas et se retira. Mais, dans le courant de l'année, la vieille dame reçut une très-grande quantité de lettres; c'était des circulaires de marchands, de ces imprimés que l'on vous envoie pour vous engager à vous fournir dans tel ou tel magasin; missives fort peu intéressantes, et que la plupart du temps on ne se donne pas la peine de lire. La vieille dame trouva fort singulière cette abondance de lettres; mais, à la fin de l'année, elle donna les étrennes au facteur.

Il y a peu d'hommes dont l'arrivée soit aussi souvent attendue, désirée, souhaitée avec impatience que celle du facteur.

Quand on attend une lettre de son amant, un rendez-vous de sa maîtresse, des nouvelles d'un enfant chéri, d'une mère tendrement aimée, d'un mari qui voyage, et auquel on est fidèle, d'un vieux parent riche et fort malade dont l'héritage nous revient, d'un ami sincère;

d'une compagne d'enfance, d'un vieux père infirme, d'un nouveau-né. Ah! combien on soupire après l'arrivée du facteur!

Ce doit être, à Paris, le personnage après lequel on soupire le plus ; et, cependant, il n'a pas la réputation d'un homme à bonnes fortunes.

L'HOMME DE LETTRES MARRON

Mais quel est donc ce monsieur, nonchalamment assis dans un café, sur une banquette du fond, le dos appuyé contre une glace, et se retournant souvent pour sourire à son individu? Devant lui est un verre d'eau sucrée dont il avale, de temps à autre, quelques gorgées; plusieurs journaux sont sur la table qu'il occupe; il en tient un qu'il lit en s'interrompant, à chaque instant, pour faire entendre très-haut des exclamations comme celles-ci :

« Ah ! mon Dieu ! — Quel galimatias. — Ah ! mauvais, mauvais ! — Pitoyable ! — C'est absurde !... — Des éloges de la pièce... Ah ! oui, parlons-en ! elle est jolie,

la pièce !... une rapsodie infâme !... Si je l'avais faite, j'irais me jeter à l'eau !... »

A l'importance que se donne ce monsieur, si vous n'avez pas encore l'expérience des hommes et du monde, vous croirez peut-être que c'est un grand personnage, une de nos célébrités artistiques ou littéraires !

Détrompez-vous : les célébrités ne se posent point ainsi, ou du moins c'est fort rare ; ensuite, les hommes de talent sont ordinairement plus indulgents que les autres, et vous ne les entendrez presque jamais déchirer leurs confrères, déprécier leurs rivaux et tourner en ridicule les jeunes gens qui commencent.

Ce monsieur qui fait tant de bruit, d'embarras, de froufrou ! est l'auteur du tiers d'un vaudeville, joué, avec assez de désagrément, sur l'un de nos plus petits théâtres. Depuis ce temps il a pris le titre d'auteur dramatique : à force d'intrigues, de courses, de courbettes, il est parvenu à faire imprimer son nom sur le prospectus d'un petit journal, comme devant concourir à la rédaction ; alors, le voilà devenu homme de lettres ; mais, parmi la véritable littérature, on appelle ces messieurs des hommes de lettres *marrons*.

Est-ce que cela ne vous rappelle pas ce Gascon qui allait manger son pain sec dans le jardin du Palais-Royal, et qui, le soir, se promenait avec un cure-dents à la bouche, et disait, d'un air satisfait, à ceux de ses amis qu'il rencontrait : — Ma foi, je me promène pour faire ma digestion, car je viens de dîner au Palais-Royal !

Mais les hommes se sont toujours laissé prendre aux

apparences. Il y aura toujours de ces esprits simples ou de bonne foi qui seront dupes de ces jongleurs littéraires ; comme il y a encore des personnes qui achètent les baumes des charlatans et la pommade pour faire pousser les cheveux.

Un jeune homme de talent, mais qui n'est pas encore connu, aura fait une pièce ; il cherche un collaborateur, un homme qui ait quelque influence, pour lui offrir de revoir, de retoucher son ouvrage. On lui a dit que ce monsieur qui fait tant d'embarras était hommes de lettres ; il s'est adressé à lui, lui a présenté humblement son ouvrage, que celui-ci a daigné prendre, avec un air protecteur, en disant :

— C'est bien, je lirai cela... revenez me voir dans huit ou quinze jours... je tâcherai d'avoir lu.

Le jeune homme est retourné dix fois chez son Mécène, qu'il n'a jamais rencontré chez lui ; enfin, il vient de l'apercevoir au café, et il court à lui :

— Ah ! monsieur, je suis charmé de vous rencontrer...

— Hé ! bonjour, mon cher, bonjour !...

— Je me suis présenté plusieurs fois chez vous sans pouvoir vous trouver.

— Que diable voulez-vous ! Est-ce qu'on est chez soi !... On a tant d'aventures... de bonnes fortunes... il est bien rare que je rentre coucher ! J'ai un appartement de douze cents francs ; c'est une grande folie, car je n'y suis jamais.

— Monsieur, avez-vous eu la complaisance de lire ma pièce ?

Ici, le monsieur au verre d'eau sucrée prend un air

encore plus important, pince ses lèvres, gonfle ses joues, secoue la tête et cligne des yeux, en répondant :

— Oui, mon cher, je l'ai lue.

— Hé bien !... qu'en pensez-vous ?

L'homme de lettres se caresse le menton et laisse échapper plusieurs : *Hum ! hum !* assez inquiétants pour le jeune homme, qui reprend :

— Enfin, monsieur... votre opinion?

— Mon cher... d'abord... voyez-vous... il n'y a pas assez d'amour dans votre pièce... ça manque, il faudrait tâcher d'en mettre...

— Pas assez d'amour!... mais, monsieur, il n'y a que de cela.

— Ah!... alors... il faudrait en ôter... parce que, vous comprenez, toujours la même situation... c'est monotone... Cependant nous arrangerons cela... Oh ! j'ai fait des choses plus difficiles.

Le jeune homme, qui comprend enfin à qui il a affaire, dit d'un ton plus sec :

— Monsieur, avez-vous mon manuscrit sur vous?

— Oui, tenez... le voilà... je m'amusais à en lire quelques fragments... Il y a deux pages de perdues... mais c'est un petit malheur... on met à la place tout ce qui vient à la tête...

Le jeune homme reprend son pauvre manuscrit, le remet dans sa poche et salue en disant :

— Je vous demande pardon de vous avoir importuné, monsieur, mais je crois que je ne suis pas digne de travailler avec vous.

— Ah ! c'est comme ça ! s'écrie l'homme de lettres.

Eh bien, avise-toi de faire quelque chose, toi! et je te pulvérise avec mon journal... quand j'y travaillerai.

Il y a des hommes de lettres marrons qui travaillent ou, du moins, qui s'imaginent travailler, ce qui pour eux est absolument la même chose. Quand ils sont parvenus, par leur jactance, leurs gasconnades, leur aplomb, à trouver un nouvel auteur qui, dans l'espoir d'avoir un collaborateur habitué à travailler pour la scène, leur confie son manuscrit, ils vont s'enfermer chez eux et là, après avoir lu, relu, médité la pièce à laquelle ils doivent apposer le cachet de leur génie, se creusent la tête pour chercher de nouvelles situations, quelque péripétie bien inattendue, quelques effets bien sûrs, enfin pour y faire des changements avantageux.

Malheureusement, ou plutôt heureusement, pour être véritablement auteur, il faut avoir reçu du ciel l'influence secrète, et lorsque vous n'êtes pas né avec le talent qui doit produire des pièces de théâtre, vous avez beau vous frotter le front et vous gratter l'oreille, vous ne trouverez rien ni dans l'un ni dans l'autre.

Boileau a dit:

> Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent!

Mais la plupart de ces hommes de lettres de contrebande n'ont pas lu *Boileau*. On ne veut pas se reconnaître, se juger et se rendre à l'évidence.

Après avoir gardé pendant un mois, quelquefois plus, le manuscrit qu'on lui a confié, notre marron écrit enfin à son collaborateur:

« Mon cher maître... » Maître est le mot adopté depuis quelque temps, à Paris, par les auteurs dramatiques et les hommes de lettres lorsqu'ils s'écrivent entre eux. Autrefois, les avocats seulement et les gens du palais employaient ce terme. Mais il est très-bien reçu maintenant dans la littérature; il flatte celui qui le reçoit, et coûte d'autant moins à celui qui le donne, qu'à la première occasion, il est bien certain qu'on le lui rendra.

Du reste, vous comprenez parfaitement que ce mot ne signifie plus rien. Il en est de lui comme de toutes les faveurs que l'on prodigue à tort et à travers; elles perdent de leur valeur, à mesure qu'elles se multiplient.

L'homme de lettres marron écrit donc à l'aspirant dramatique :

« Mon cher maître, j'ai terminé notre pièce... j'ai eu du mal, il a fallu beaucoup changer, beaucoup refaire... trouver bien des situations, couper tout ce qui était dangereux; enfin je crois être parvenu à conduire l'ouvrage à bonne fin. Venez me voir demain matin; nous lirons notre pièce ensemble, et puis nous irons trouver un directeur; et j'espère que cela ira tout seul. »

En recevant ce billet, l'auteur du manuscrit est d'abord agréablement flatté de se voir appelé : *mon cher maître*, d'autant plus que, n'ayant rien fait encore, il ne s'attendait pas à être déjà traité de maître. A la rigueur, il y a des personnes qui prendraient cela pour une épigramme; mais il faut toujours voir les choses du bon côté, et le jeune néophyte est enchanté. Il fait une espèce de toilette, se met à peu près en noir; le noir est la couleur favorite de ceux qui aspirent à se faire un nom dans les

lettres, et ceux dont le nom est fait ne s'inquiètent guère de la couleur de leur habit. Sa toilette terminée, le jeune homme se hâte de se rendre chez son illustre collègue.

Après les compliments d'usage, mais beaucoup plus prolongés cette fois, parce que le nouvel auteur ne veut pas être en reste avec son collaborateur, on arrive au point important, à la lecture de la pièce. Le jeune homme est bien impatient de connaître tous les changements avantageux qu'elle a subis.

L'homme de lettres marron prend le manurcrit, s'étend dans une bergère, et va commencer la lecture de l'ouvrage, après avoir toussé plusieurs fois, pour que sa voix ait toute sa plénitude... mais au moment de lire, il s'arrête en disant:

— D'abord, mon cher ami, je dois vous dire que j'ai changé le titre de notre drame.

— Ah! vous le trouviez donc mauvais?

— Pas mauvais précisément, mais lorsqu'on peut en trouver un plus heureux, il faut le saisir... Savez-vous, mon cher ami, qu'un bon titre est déjà la moitié... les trois quarts d'un succès?...

— Je ne doute pas que ce ne soit avantageux, surtout quand la pièce tient ce que le titre promet...

— Il n'est pas question de tenir... on tient si on peut! le principal, c'est de promettre. Mais un titre original est une bonne fortune... ainsi, je connais des hommes de lettres... des auteurs de beaucoup de talent et qui ne font pas autre chose que de chercher des titres de pièces; quand ils en ont un, ils vont le porter à un autre auteur qui a l'habitude d'écrire, qui fait ce qu'on appelle le gros

de l'ouvrage. Un troisième revoit le scénario, et trouve de fortes situations ; un quatrième jette de l'esprit dans tout cela... Si on a besoin de gaieté, on cherche un cinquième collaborateur ; mais ordinairement cela n'a pas besoin d'être amusant, et voilà une pièce faite et un auteur qui touche son quart parce qu'il a trouvé un titre.

— C'est beaucoup de se mettre quatre pour une pièce !

— On en fait à cinq, à six... je ne serais pas étonné que l'on formât une société par actions pour la confection d'une pièce de théâtre.

— Mais venons à notre affaire. Ma pièce s'appelait : *la Bergère de la Forêt;* je croyais ce titre assez joli.

— Il pouvait aller ; mais celui que j'ai trouvé est bien plus original ! bien plus piquant ! j'appelle notre pièce : *la Forêt de la Bergère.* Hein ? Qu'est-ce que vous dites de cela !...

— C'est le titre retourné.

— Oui, retourné ! Mais quelle différence !... Quel changement énorme dans ce renversement de mots... *la Forêt de la Bergère !...* Cela promet une foule de choses que tout le monde sera curieux de voir.

— Effectivement, cela promet tant que... enfin... Veuillez lire, je vous écoute.

Le jeune auteur n'est pas enchanté du changement de titre de sa pièce. L'homme de lettres marron reprend le manuscrit et commence :

— Personnages : *le comte Arnold de Montournal...* Vous aviez mis simplement : *le comte de Montournal;* j'ai

ajouté *Arnold*, c'est bien mieux... cela donne plus de noblesse à ce personnage... Je poursuis : *le baron d'Apremont*... Vous aviez mis : *d'Apreville*... J'ai trouvé qu'un nom finissant par *ville*, c'était bien doux pour un traître, au lieu que *mont!* c'est ronflant, c'est plein... cela résonne bien à l'oreille... Je suis très-content d'avoir trouvé *Apremont*... cela m'est venu un soir tout en jouant au whist... Je poursuis : *Adèle d'Orgeville*... Vous aviez mis : *Adèle d'Orgemont;* j'ai trouvé que ce *mont* était bien dur pour une femme... et surtout une amoureuse... les amoureuses au théâtre sont rarement dures... *d'Orgeville*, c'est plus coulant, plus doux. Je poursuis : *Bernard*, intendant du château. Vous aviez mis : *Dubois*... Dubois est beaucoup plus commun... on trouve Dubois dans toutes les anciennes comédies... c'est un nom usé; au lieu que Bernard n'a été que très-peu employé. Je poursuis : *Allain*, jardinier... c'est le nom que vous aviez mis... je n'y ai rien changé... Allain n'est pas mal... Nous laisserons Allain. Je poursuis : *Fanchonnette*, bergère... Ah! vous devez remarquer ici un grand changement : ce n'était que *Fanchette*, aujourd'hui c'est *Fanchonnette!*... c'était bien important, pour notre principal personnage... une syllabe de plus, c'est essentiel... Voilà tous nos personnages... Ah ! vous aviez mis aussi deux domestiques du château ; j'en ai mis quatre... ma foi, je me suis dit : quatre domestiques feront nécessairement plus d'effet que deux et cela ajoutera à la mise en scène.

L'auteur a fait une légère grimace en écoutant les changements faits aux noms de ses personnages. Le

marron s'essuie le front et entame enfin la lecture de la pièce.

Les trois premières scènes sont absolument telles que le premier auteur les avait écrites ; mais, arrivé à la quatrième, celui qui lit s'arrête, en disant :

— Ici, j'ai fait un changement. Vous aviez mis : *Le baron sort par la droite;* moi, j'ai mis : *Le baron sort par la gauche!* cela fera beaucoup mieux, parce que, à droite, nous avons un arbre, et, en partant très-précipitamment, le baron aurait pu se cogner contre l'arbre!... au lieu qu'en sortant par la gauche, il n'aura pas cela à craindre. Je poursuis : Remarquez bien la tirade de Fanchonnette ; vous finissiez par : *Ah ! qu'il est cruel d'aimer sans espérance de retour !* Voici ce que j'y ai substitué : *Oh ! sans espoir de retour, aimer est une chose bien tourmentante!*... C'est la même idée... mais la pensée se rend mieux.

Ah ! plus loin, vous faisiez dire à Allain, notre personnage comique :

— *Les femmes sont comme les noisettes ; pour en avoir une bonne, il faut en prendre plusieurs.*

D'abord, mon cher collègue, la censure aurait coupé cela. Comparer les femmes à des noisettes ! c'était trop risquer !... Moi, j'ai mis ceci à la place :

— *Il y a de bonnes femmes, mais il y a aussi de bonnes noisettes !*... Hein?... c'est gentil, et je défie que la censure morde là-dedans.

— Mais il me semble que cela ne rend plus mon idée?

— Cela en fait deux... C'est bien mieux. Je continue.

Le jeune auteur se tait, se soumet et écoute. Vers la

fin de l'acte, il s'aperçoit que toute une scène est coupée, et s'écrie :

— Qu'est donc devenue la scène où ma bergère recevait une déclaration d'amour?... Vous l'avez donc passée?...

— Non, mon cher ami, mais je l'ai coupée.

— Coupée! et pourquoi?... C'est le nœud de la pièce.

— Justement ; en coupant le nœud, l'action se dénoue bien plus facilement. D'ailleurs, les déclarations d'amour, c'est fort commun; il y en a dans toutes les pièces de théâtre.

— Mais enfin, qu'avez-vous mis à la place?

— Oh ! soyez tranquille ! quand la bergère sort pour aller dans la forêt, je la fais suivre par le comte, qui dit alors, à part, mais de façon pourtant à être entendu du public :

— *Fanchonnette va dans la forêt ; je vais l'y rejoindre, et je lui dirai deux mots.*

Hein?... j'espère que cet *à parte* dit tout... et en même temps ne dit rien, ce qui a le grand avantage de laisser l'intérêt en suspens.

Le pauvre débutant continue de garder le silence. Il ne s'attendait pas à tout ce qu'il entend. Le marron achève la lecture du drame ; les changements qu'il a faits dans la dernière partie de l'ouvrage sont de la même force que les précédents. Ainsi, dans un endroit, il a mis : *Je vous hais à la mort !* au lieu de : *Je vous déteste.* — *Périssons tous les deux,* à la place de : *Mourons ensemble.* Enfin, il a biffé plusieurs : *Ah !* pour y substituer des : *Oh !* et des : *Grand Dieu !* pour des : *Juste ciel !*

Voilà cette besogne qui lui a coûté un mois de travail et dont il est si fier. Lorsqu'il a fini de lire, il s'attend à des éloges, à des remercîments de la part de son jeune collègue; mais celui-ci garde un morne silence : il est stupéfait. Cependant, il prend son parti, en se disant : Enfin, pourvu qu'il nous fasse jouer... c'est le point principal ; et il a dit que cela irait tout seul !

L'homme de lettres marron se fait fort d'avoir bientôt une lecture. Il est lié avec tous les directeurs, avec tous les acteurs en renom, avec toutes les sommités littéraires.

Trois mois s'écoulent pendant lesquels le jeune auteur a été, toutes les semaines, chez son collègue, en lui disant :

— Eh bien ! notre lecture?

— Ce sera pour ces jours-ci... la semaine prochaine... ça ne peut pas manquer... Ils m'ont dit : Nous sommes accablés de lecture... mais nous vous ferons passer avant les autres. Un peu de patience ; je vous écrirai.

Le pauvre débutant s'en retourne, en se disant :

— Voilà bien longtemps que nous devons passer avant les autres !... Les autres devraient cependant nous pousser.

Enfin la lecture est obtenue. Le grand jour est venu ; le jeune homme va trouver son marron pour lequel il sent renaître toute sa confiance, parce que celui-ci en a prodigieusement en lui-même, et ne cesse de répéter :

— C'est une affaire arrangée... c'est reçu d'avance... cela ira tout seul. C'est moi qui lirai.

Le jeune homme, qui n'a pas été satisfait de la ma-

nière dont son collaborateur lui a lu leur ouvrage, dit timidement :

— Mais si vous aviez voulu... j'aurais pu lire... J'ai assez de chaleur !...

— Vous !... oh ! ce serait du joli... vous qui n'avez pas l'habitude de lire devant des directeurs ! gardez-vous-en bien. Ce n'est pas de la chaleur qu'il faut pour lire une pièce, c'est du calme, du sang-froid ; en un mot, il faut ménager ses moyens. Fiez-vous à moi.

On se rend chez le directeur. Le marron présente son jeune collègue comme un débutant dans la carrière dont il veut bien encourager les essais. Le débutant se borne à saluer gauchement ; il se sent tellement ému, son cœur bat avec tant de force, qu'il n'a pas la force de parler. Enfin la lecture commence : le marron lit la pièce parfaitement mal ; il ménage tellement ses moyens, qu'il n'en montre nulle part ; mais le jeune auteur espère avoir mal entendu, mal jugé son collègue.

La lecture terminée, le résultat va tout seul en effet : la pièce est refusée à l'unanimité.

Le jeune auteur est consterné ; il fait de tristes réflexions sur son association dramatique. Quant à l'homme de lettres marron, il est furieux ; il se répand en invectives contre le directeur et son théâtre ; il s'écrie :

— Refuser une pièce comme celle-là !... où j'avais semé l'esprit à pleines mains ! Ce sont des ânes ! Ce théâtre-là ne peut pas aller ; il n'ira jamais bien. Je sais parfaitement que nous serons reçus et joués ailleurs ; mais enfin c'est toujours désagréable de s'être donné la peine de lire pour rien.

— Vous croyez que nous serons reçus ailleurs? dit le jeune homme en soupirant.

— Parbleu! est-ce que vous en doutez?

Et, dans l'espace de deux années, le marron a obtenu six lectures. La pièce a été refusée partout, et le jeune homme se décide à prendre son parti, à ne plus songer à son ouvrage, qu'il abandonne au marron, lequel, au bout de plusieurs mois, change le titre de la pièce, et parvient enfin à la faire jouer, comme étant de lui seul, à un des plus modestes théâtres de la grande ville.

Il y a ensuite des hommes de lettres marrons qui travaillent véritablement, qui travaillent même beaucoup, et qui, quoique ne faisant jamais rien de bien, ont la funeste habitude de trouver mauvais tout ce qu'aura fait leur collègue, et croient devoir tout changer dans une pièce qu'on leur apporte.

Quand vous avez affaire à ces marrons-là, si vous leur portez pour sujet de pièce *Héro et Léandre*, ils en feront *les Aventures de Télémaque;* si vous avez composé un ouvrage sur *la Bataille de Fontenoy*, dans leurs mains cela deviendra *la Fondation de Rome*. Vous aurez beau lire la pièce, depuis le commencement jusqu'à la fin, vous n'y trouverez plus une seule de vos idées, de vos phrases, ni de vos pensées; et malheureusement tout ce que l'on vous donne à la place ne vaut pas ce que vous aviez fait.

Enfin, dans la quatrième catégorie d'hommes de lettres marrons, vous trouverez celui qui fait les courses. Celui-là est sans cesse en mouvement; dans la même journée, il va dans quatre, cinq, six théâtres; le soir, il

est dans tous ; il assiste aux répétitions, aux représentations, aux discussions ; vous le trouvez toujours dans le cabinet du directeur, dans la loge du premier sujet, puis dans les coulisses, puis dans la salle ; si vous alliez vous promener sous le théâtre, certainement vous l'y trouveriez encore. Cet homme-là est partout.

Et partout il crie à l'injustice ; il demande des lectures, il demande des tours, il va de l'un à l'autre, il s'agite sans cesse ; dès qu'un directeur passe, il court à lui, lui prend le bras, l'entraîne dans un petit coin, où il tâche de le garder le plus longtemps possible, affectant de parler à voix basse et de se donner un air mystérieux, pour que l'on croie qu'il a une grande affaire dramatique en train.

Parmi les nombreux hommes de lettres marrons qui doivent nécessairement pulluler dans la grande ville, où le théâtre est devenu presque un commerce, c'est à celui qui fait les courses que nous conseillons aux débutants littéraires de donner la préférence ; avec celui-là, ils auront du moins quelques chances d'être joués.

Nous nous sommes étendus sur ce chapitre, parce que Paris est la grande fabrique de toutes les pièces de théâtre qui sont ensuite jouées dans les autres villes de France, et parce que maintenant, dans la grande ville, tout le monde veut et croit pouvoir être auteur.

NOTRE-DAME DE LORETTE

Dans le sein de la Chaussée-d'Antin, au bout de la rue Laffitte, une charmante petite église, tendue en étoffe bleue, des vitraux gothiques, des peintures de bon goût, des tableaux de nos premiers peintres, des tapis sur les dalles, des chaises qui semblent frottées et vernies, une chapelle simple mais bien décorée ; enfin, tout autour de vous, un air de bonne compagnie, de confortable, d'aisance, qui fait éprouver à l'âme un secret contentement.

On a dit que les dévotes de Sainte-Lorette étaient plus élégantes, plus jolies que partout ailleurs... Ceci n'est point un mal.

On a dit qu'elles étaient coquettes... Si c'est un péché, elles vont sans doute à l'église pour le confesser.

On a dit que les jeunes fashionables du quartier allaient à cette église, parce qu'ils savaient y trouver de jolies femmes.

Mais en admirant la créature, n'adore-t-on pas aussi le Créateur ?

On a dit une foule de choses !... car, à Paris, dès qu'un monument apparaît, sortant de la ligne ordinaire, soit par son architecture, soit par sa dimension, soit par la manière dont il est décoré, il faut bien que l'on parle.

Mais n'est-il pas naturel d'embellir, d'orner, de faire un séjour délicieux de la maison du Seigneur ? Et qui donc sera bien logé, si ce n'est celui qui distribue ici-bas les chaumières et les châteaux, les cabanes et les palais?

LA RUE SAINT-DENIS

Paris a maintenant dans son enceinte près de onze cents rues. Nous n'avons pas l'intention de vous faire l'histoire de toutes ces rues-là; cela nous mènerait trop loin. D'ailleurs, dans cette immense quantité de rues, il en est beaucoup qui n'ont rien de curieux, de remarquable, et qui, par conséquent, ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Mais la rue Saint-Denis est digne de fixer notre attention.

C'est une des plus anciennes, des plus longues, des plus riches et des plus populeuses de la grande ville.

Cette rue commence place du Châtelet et finit aux boulevards. La porte Saint-Denis est le point de démarcation entre la rue et le faubourg. On prétend qu'elle a

pris son nom de la petite ville de Saint-Denis, à laquelle elle conduit. La partie voisine de la rivière s'appelait, au treizième siècle, *la grand' rue des Saints-Innocents*. Plus tard on avait nommé toute la rue *la grand' rue de Paris*; puis ensuite on la nomma *la grande chaussée de M. Saint-Denis*. Aujourd'hui, son nom est infiniment moins prolongé. Si nous avions conservé à nos rues toutes les dénominations qu'elles portaient autrefois, les étrangers, et même les Parisiens, ne s'y reconnaîtraient pas.

Revenons à la rue Saint-Denis. On y voit force boutiques, force magasins très-bien fournis et parfaitement achalandés. La rue Saint-Denis est la plus marchande de Paris ; on y trouve de tout, mais elle est surtout renommée pour les rubans, les plumes, la passementerie. Dans cette rue, les boutiques sont moins élégantes, moins dorées que dans maint autre quartier de la capitale; il en est plusieurs encore qui, depuis un demi-siècle, n'ont rien changé à leur intérieur et à leur devanture. Ces maisons-là sont les meilleures, les plus solides de Paris. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*, dit un vieux proverbe, et dans la rue Saint-Denis, vous aurez souvent occasion d'en reconnaître la justesse. Un simple billet souscrit par un marchand de la rue Saint-Denis, vaut mieux qu'une lettre de change acceptée par certains banquiers de la capitale, quoique ceux-ci aient hôtel, voitures, laquais et loge aux Bouffes... toutes choses que l'on ne se donne pas encore dans la rue Saint-Denis.

Considérée sous le point de vue moral, cette rue a encore un aspect tout particulier ; en voyant l'activité qui

semble naturelle à ses habitants, ce grand nombre de gens qui vont et viennent, ces voitures, ces charrettes, ces camions qui se croisent, se suivent, se succèdent presque sans interruption depuis le matin jusqu'à la chute du jour, le commerce continuel qui se fait dans ces boutiques, il semble qu'une personne qui demeure rue Saint-Denis ne saurait être paresseuse. Le bruit qu'on y entend sans cesse doit y servir de réveille-matin. Enfin on ne se promène pas dans la rue Saint-Denis, mais on y passe pour aller à ses affaires, ou parce qu'on y a besoin.

Sur le soir, lorsque vient l'heure où les ouvrières externes quittent leur magasin de fleurs, de rubans ou de passementerie, on voit rôder dans la rue Saint-Denis des jeunes gens dont la toilette est assez négligée, quelques hommes entre deux âges, et même quelques particuliers sur le retour.

Les jeunes gens ont des cigares à la bouche, il en est qui se permettent la pipe; les hommes entre deux âges ont souvent un lorgnon à la main et un bouquet caché sous leur habit; les vieux ont les poches bourrées de bonbons et de gâteaux. Les moyens de séduction varient toujours suivant l'âge du séducteur.

Tous ces messieurs guettent les grisettes qui vont sortir de leur magasin.

Les jeunes gens se promènent en fumant, en regardant dans les boutiques, en disant entre eux des plaisanteries, en riant souvent au nez des boutiquiers.

Les hommes entre deux âges sont plus discrets : ils passent vivement, lancent furtivement un regard dans le magasin où travaille leur *dulcinée*, puis vont s'arrêter,

se poster à cent pas au moins de la boutique, afin de ne point éveiller de soupçons, et de ne pas compromettre la jeune personne dont ils cultivent la connaissance.

Mais ces demoiselles sortent de leur magasin. La jeune fleuriste n'attend pas que son amant vienne à elle, c'est elle qui le cherche des yeux et court à lui. Elle passe son bras sous celui d'un jeune homme qui lui envoie dans le nez une bouffée de son cigare. C'est une nouvelle manière de se souhaiter le bonsoir. La fleuriste y paraît fort sensible ; elle sourit tendrement au jeune homme qui la regarde à peine, et paraît beaucoup plus occupée de ce qu'il fume que de ce qu'il tient sous le bras.

— Est-ce qu'il y a longtemps que tu es là, mon petit Guguste? demande la jeune fille au fumeur. Celui-ci lui répond d'un air ennuyé :

— Je crois bien !... plus d'un quart d'heure ! Je commençais à m'embêter joliment !... Si mon cigare avait été fini, je filais !...

— Ah! méchant !... C'est aimable ce que vous dites-là ! Comment, vous auriez laissé votre petite Phonsine s'en revenir toute seule, le soir dans sa rue des Vinaigriers, qui devient très-chimérique depuis quelque temps !

— Ma petite Phonsine sait que je suis dans la rue en face de sa boutique quand sonne neuf heures... c'est réglé... Je suis exact comme le canon du Palais-Royal... quand il fait du soleil. Mais je n'aime pas qu'on me fasse droguer des demi-heures au vis-à-vis du ruisseau... Quand les femmes se mettent sur le pied de nous faire attendre, c'est une habitude dont elles ne peuvent plus

se défaire; je n'entends pas que tu prennes ce petit genre-là.

— Mais, mon Dieu, ce n'est pas ma faute, à moi... quand il y a quelque chose à terminer, on ne nous laisse pas partir aussitôt que l'heure sonne. Ce soir, nous avions une couronne de mariée à finir, pour une grosse demoiselle... qui a au moins trente ans... et tout en fleurs d'oranger... qui est si pressée de se conjoindre... avec un pâtissier... et un camélia dans le milieu... En voilà une boulette qu'il fait, celui-là!...

— Ta! ta! ta! ta!... Je n'entre pas dans tout cela... Pour des histoires, je sais bien que tu en auras toujours à me conter! Une autre fois je te donne cinq minutes de grâce; après quoi, si tu ne viens pas, je m'en vais.

La petite fleuriste se tait et boude; le jeune homme se tait et fume. Ils font ainsi la route jusqu'à la rue des Vinaigriers; mais, arrivés devant la demeure de la grisette, les deux amants se raccommodent, parce qu'ils sont d'un âge où l'on n'est pas ensemble pour bouder.

Un monsieur qui répond au nom de Jules se rapproche d'une jeune frangère, et lui presse doucement le bras tout en lui disant:

— Depuis quelque temps... je vous ai vue dans votre magasin... et je désirais tant vous parler... Oh! je serais resté toute la nuit plutôt que de ne pas vous rejoindre.

— Oh! mais... vous aviez tort... il ne faut pas m'attendre comme cela... si on savait qu'un monsieur m'attend pour me reconduire, on en dirait de belles dans le magasin... ces demoiselles sont si méchantes!...

— Personne ne le saura... et d'ailleurs, quel mal à ce que je marche à côté de vous?... La rue est à tout le monde...

— C'est vrai... et ce n'est pas que ces demoiselles du magasin se gênent beaucoup!... L'une a un soi-disant cousin qui est tous les matins au coin de la rue... où il attend qu'elle aille chercher son petit pain chez le boulanger. L'autre a un oncle qui lui veut du bien .. qui lui donne des croix d'or, des boucles d'oreilles!... Vous comprenez!... Notre première ouvrière a des billets de spectacle tant qu'elle en veut!... elle prétend que c'est sa marraine, qui est couturière d'une des premières actrices, qui les lui envoie... Mais on ne donne pas là-dedans... Ah! il fait glissant ce soir ..

— Si vous vouliez accepter mon bras?...

— Votre bras? Oh! non. . parce que, si on me rencontrait vous donnant le bras...

— Il est tard... il fait nuit... est-ce que l'on fait attention à nous!...

— Il est certain... que ce serait bien un hasard si... Ah! comme le pavé est gras... Eh bien, seulement jusqu'au bout de la rue, et puis vous me quitterez.

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

Le monsieur a pris tout doucement le bras de mademoiselle Félicie, qu'il a passé sous le sien, et la jeune fille le laisse faire, et elle finit par s'appuyer très-tendrement sur son cavalier, qui lui parle de fort près, en la regardant dans les yeux, et ils n'ont pas marché ainsi pendant dix minutes qu'ils paraissent s'entendre fort bien et ne parlent plus de se quitter.

Sauf quelques variantes que vous devinerez, voilà ce qui se passe presque tous les soirs, à l'heure où les grisettes sortent de leur magasin de la rue Saint-Denis.

Après le commerce, le plaisir ; après le travail, l'amour.

C'est à peu près comme cela dans tous les quartiers marchands.

ESTAMINETS — DIVANS

Depuis que l'on a pris, à Paris, l'habitude de fumer, il a dû nécessairement s'établir dans cette ville un plus grand nombre d'estaminets ; cependant les cafés où l'on ne fume pas sont encore en majorité. Ceux qui ont fait de grands frais pour s'embellir, ne permettent pas que la pipe ou le cigare enfument et noircissent, en peu de temps, leurs tentures, leurs peintures et leurs dorures.

Il est heureux que le goût de l'élégance, du faste, le désir de briller et de séduire les yeux par un grand luxe ne soient pas encore perdus chez les Français ; sans cela il n'y aurait plus, à Paris, que des estaminets au lieu de cafés, et l'on pourrait s'y croire en Allemagne, en Flandre et en Hollande. Il est à remarquer, lorsqu'on visite,

à Paris, les lieux où l'on fume, que ce sont toujours les hommes qui parlent le plus de leur amour pour leur patrie, qui s'attachent à prendre les modes et les habitudes des étrangers! Pauvres Parisiens! vous étiez bien plus Français quand vous ne fumiez pas!

Entrons dans un estaminet. Une atmosphère chaude, épaisse, y règne constamment; mais si vous êtes habitués de l'endroit, loin de vous être désagréable, l'odeur de la fumée de tabac vous fait plaisir, et vous l'aspirez avec délices.

Presque toutes les tables sont occupées : ici l'on boit de la bière, là-bas on boit du vin, plus loin du café, des liqueurs. On ne prend pas de glaces dans un estaminet, on y consomme fort peu de limonades et de bavaroises. En revanche, à chaque instant, vous entendez ce cri :

— Du feu, garçon !... garçon, du feu !

On lit les journaux, on cause; on a quelquefois sa pipe qui reste à l'estaminet; mais chaque pipe est numérotée, ou bien les fumeurs y font une remarque; il serait d'ailleurs difficile de les tromper : un bon fumeur connaît sa pipe aussi bien et quelquefois mieux que sa maîtresse, et il ne ferait jamais à celle-ci le sacrifice de l'autre.

On joue au billard, on fait la poule; on joue aux cartes : le piquet et l'écarté ne sont point bannis de l'estaminet. Lorsqu'on veut s'y livrer, le garçon met sur votre table un grand carré de bois recouvert d'un tapis vert, et vous avez sur-le-champ une table de jeu.

On pratique aussi beaucoup le domino dans les estaminets: là, c'est une partie à quatre, à laquelle se livrent des amateurs intrépides, qui se renvoient avec une égale

satisfaction le dé demandé par leur associé, et une bouffée de tabac. Plus loin c'est une grave partie à deux. Les adversaires ont déjà plusieurs bouteilles vides, rangées symétriquement contre leurs dominos, et qui prouvent que les combattants ont eu fréquemment besoin de s'humecter.

Les habitués d'estaminets apportent rarement un grand soin à leur toilette.

Le véritable fumeur est philosophe comme *Diogène* et insouciant comme *Bias;* pourvu qu'il porte avec lui sa pipe et du tabac, il saura se passer de tout le reste. Il n'a pas besoin d'argent, et il est certain que cela ne l'empêchera pas de boire autant qu'il aura soif, parce qu'il y a entre les fumeurs un confraternité, un échange de bons procédés que l'on trouve trop rarement chez les hommes, et qui peut-être plaide éloquemment en faveur de la pipe.

A la rigueur, le fumeur pourrait même se passer d'avoir sur lui du tabac; le principal c'est qu'il ait sa pipe, sa bonne pipe si bien culottée!... et qui est pour lui ce qu'est pour l'Espagnol sa bonne dague de Tolède; tout le reste, il le trouvera à l'estaminet.

Voyez ce grand homme, bien bâti, quoique un peu trop musculeux; à sa mine, à sa tournure, vous devez reconnaître un habitué d'estaminet. Il est bien couvert, mais son habit bleu et son pantalon brun n'ont jamais eu aucun rapport avec la brosse. Il a une cravate noire, et ne laisse voir aucun vestige de col. Son habit, boutonné hermétiquement depuis le bas jusqu'au haut, ne laisse pas non plus apercevoir son gilet. Ses bottes sont fort

ternes, mais son chapeau est très-luisant et presque neuf; il le porte sur le côté avec une certaine *crânerie;* sa figure fraîche et joviale est encadrée dans des favoris bien épais qui font tout le tour de son cou. Ses yeux sont vifs, son teint est animé; il porte la tête haute, et il y a dans sa démarche un léger mouvement de tambour qui donne dans l'œil à bien des femmes.

Ce monsieur entre dans l'estaminet. Aussitôt des cris partent de tous les côtés :

— Ah! voilà B.!... Ah! arrive donc!... flâneur!... tu es en retard... — On a déjà joué trois poules! — Il y a eu une belle partie à quatre. — Tiens, en as-tu de culottée comme ça, toi? — Tu viens d'aller promener ta belle... — Il a traîné le boulet, comme dit l'autre! — As-tu fumé des cigares manilles? — Et que dis-tu de ceux-ci? En voilà un cigare monstre!... Six sous!... Mais c'est presque une carotte entière... On se sent quelque chose dans la bouche au moins.

A tout cela, notre fumeur se contente de répondre par quelques poignées de mains et des inclinations de tête; puis, se promenant avec gravité dans l'estaminet, il dit d'un ton imposant :

— Qui est-ce qui me prête du tabac?

— Moi... — Moi... — Tiens, en voilà... — Tiens, prends-en dans ma blague!

A toutes ces offres qui lui sont faites avec empressement, notre fumeur répond avec beaucoup de calme :

— Voyons... Oh! je ne prendrai pas du tien, à toi, tu as toujours de trop mauvais tabac... et puis tu en demandes dix fois quand tu en as prêté une...

— Qu'est-ce que ça te fait, puisque tu n'en rends jamais!

— Allons! va donc... passe ton double-six, et laisse-nous tranquille... Ah! à la bonne heure, voilà mon affaire.

Ce monsieur a parfaitement bourré sa pipe; il appelle le garçon, se fait donner du feu, s'allume, envoie quelques bouffées pour s'assurer qu'il est bien pris, va se coucher à demi sur une banquette, près de la table de deux joueurs d'écarté, qui ont déjà bu cinq bouteilles de bière à deux; là, il fume quelques instants avec délices, et presque avec recueillement; puis, tout à coup, il s'écrie:

— J'ai soif, qui est-ce qui me donne à boire?

— Moi.

— Moi.

— Tiens, veux-tu du vin?

— Veux-tu de la bière?

— Je prendrai d'abord de la bière... Garçon, apportez donc de la bière à ces messieurs, qui n'en ont plus... Est-ce qu'on laisse comme ça les gens à sec!... Jouez donc pique, mon cher ami, jouez donc pique... ou vous êtes fumé... Ah! sacrebleu! vous n'êtes pas fort à ce jeu-là?

Et tout en conseillant un des joueurs d'écarté, ce monsieur prend une nouvelle bouteille de bière, que le garçon vient d'apporter, et emplit les verres, en ayant soin de ne pas faire mousser dans le sien.

Après avoir bu ainsi quelques verres de bière, il va s'asseoir près d'une autre table, où l'on joue aux dominos

et où l'on boit du vin. On lui apporte un verre ; il stimule les joueurs, il pérore sur les coups, et pousse à la consommation en emplissant à chaque instant son verre, et quelquefois les autres.

Il va ensuite rôder au billard, où il joue peu ; mais il pique l'amour-propre de ceux qui font une partie, si bien qu'il est rare que l'un d'eux ne dise pas à l'autre :

— Je parie que je gagne celle-ci.

— Je parie que non...

— Je parie que si...

Notre fumeur s'écrie alors :

— Eh ! messieurs, pariez donc quelque chose, au moins... Voyons, un dîner... ça y est-il ?... Un dîner pour nous trois... ça y est... c'est parié.

Parfois, ceux qui jouent n'ont point attaché d'importance, ni pris au sérieux ce qui vient d'être proposé ; et lorsque la partie est terminée, celui qui perd est tout surpris de s'entendre dire :

— Vous avez perdu un dîner !

— Comment?

— Oui, oui, vous aviez parié un dîner ; vous venez de le perdre... et j'en suis, c'est convenu.

De cette façon, notre fumeur trouve presque toujours moyen d'être, sans bourse délier, de tous les déjeuners, dîners ou autres parties que l'on forme à l'estaminet ; et c'est ainsi qu'il descend doucement, en fumant, le fleuve de la vie. Si vous me demandiez ensuite quel est l'état de ce monsieur, je vous répondrais : je n'en sais rien, mais il passe presque toutes ses journées à l'estaminet, et il y a dans Paris beaucoup de gens qui ne font pas

autre chose et qui n'ont pas d'autre état que de culotter des pipes.

Les établissements de ce genre les plus en vogue à Paris sont : l'estaminet Flamand du boulevard Saint-Martin ; l'estaminet du Grand-Balcon, boulevard des Italiens, en face de la rue Laffitte ; la brasserie Anglaise du Palais-Royal, et l'estaminet de Paris, situé boulevard Montmartre, en face du théâtre des Variétés. Ce dernier est le rendez-vous de beaucoup d'artistes, et surtout d'acteurs des théâtres voisins, qui viennent souvent y souper après le spectacle ; c'est vous dire que l'on y rit, que l'on y débite mille anecdotes plaisantes, que les bons mots y abondent, et que le dialogue y est souvent spirituel. Partout où il y a des artistes, on retrouve cette gaieté française, trop rare dans les estaminets.

Passons aux divans.

Le divan est l'estaminet des lions, des dandys, des gants-jaunes de Paris. C'est un café où l'on ne fume que le cigare et la cigarette ; la pipe n'y est point tolérée. Les divans, placés tout autour de la salle, permettent aux habitués de s'étendre à la turque, et pour peu que vous fumiez avec cela un cigare parfumé, vous avez le droit de vous croire transporté en Orient. Il ne manque plus au divan que des *Bayadères* pour que l'illusion soit complète. Cela viendra sans doute. Paris a déjà vu de véritables danseuses de l'Inde sur un de ses théâtres (aux Variétés). Il n'y aurait donc rien de suprenant à ce que l'on en fît venir à l'un de nos divans.

Il y a plusieurs divans à Paris. La brasserie Anglaise, qui est *estaminet* au premier et au second étage, a un

divan au troisième. Le passage des Panoramas a un divan dans sa principale galerie, et il est éclairé d'une façon très-pittoresque par un arbre doré placé au milieu de la salle en guise de lustre. C'est de là que s'échappe la lumière. Mais le divan que l'on cite surtout est celui du passage de l'Opéra. Placé dans le quartier des *lions*, ce divan devait nécessairement être adopté par la mode. Les *panthères* et les *rats* tournent sans cesse autour et, chose singulière, loin d'avoir peur des *lions*, cherchent constamment à les attraper.

LES GRENIERS

Je voudrais ne vous parler que des greniers d'abondance, ce serait plus gai : ceux-là sont établis sur le boulevart Bourdon, où était autrefois le jardin de l'Arsenal. Jadis il y avait aussi des greniers à sel ; ils ont été abolis à la révolution. Les Français ont pensé alors que le sel ne leur manquerait jamais, et qu'ils n'avaient pas besoin d'en faire d'avance des provisions.

Venons à ces greniers où se réfugient ceux qui n'ont pas même le moyen d'habiter dans les mansardes ; nous y trouverons encore bien du monde... beaucoup trop de monde, car on ne devrait mettre là que de la paille, du foin, de vieux meubles, des fruits et tout ce qu'on a besoin de faire sécher. Mais les propriétaires de Paris

tirent parti du moindre petit recoin de leur maison ; si les caves n'étaient pas indispensables pour mettre le vin, certainement ils en auraient déjà fait des appartements.

Des ouvriers, des grisettes, des étudiants, des artistes, des poëtes logent quelquefois dans les greniers; c'est la demeure des malheureux qui ne gagnent rien, qui ne peuvent point trouver de travail ou d'emploi... Mais souvent aussi l'ouvrier laborieux, chargé d'une femme et de trois ou quatre enfants, est bien forcé de les loger dans un grenier, parce que son travail ne lui fournissant que tout juste de quoi nourrir sa famille, il ne peut payer que le loyer le plus minime.

La grisette a dans sa position des hauts et des bas, sa fortune est sujette à de fréquentes mutations. Aujourd'hui elle logera dans un joli petit rez-de-chaussée ; demain elle se sera défaite de ses meubles pour être utile à son amant, et montera s'installer dans une mansarde ; quelques jours après elle aura vendu ses robes, ses effets, son linge, pour aller danser à la Chaumière et dîner aux Prés-Saint-Gervais ; alors elle se réfugiera dans un grenier ; mais elle sera aussi gaie sous les toits qu'au rez-de-chaussée ; elle y chantera tout autant ; elle y fera l'amour aussi souvent.

Si l'on pleure dans ce grenier habité par une pauvre famille qui manque de pain, par un vieillard malade étendu sur un grabat, sur lequel il n'a rien pour se couvrir ; par une pauvre mère qui n'a pas de quoi acheter les médicaments que le médecin vient d'ordonner pour son enfant, dans le grenier d'une maison voisine, un étudiant rit et fait des crêpes avec des grisettes, un ar-

tiste régale trois de ses amis et, en une soirée, mange avec eux ce que ses parents lui ont envoyé pour vivre pendant un mois; enfin un poëte y compose la tragédie qui doit le conduire à la fortune et à l'immortalité... Alors ce n'est plus un grenier qu'il habite. Que lui importe à lui les lambeaux de papier qui recouvrent à peine les cloisons de son réduit, et le vent qui souffle, qui entre chez lui de tous les côtés? il ne voit rien, il n'entend rien, ne sent rien... il récite ses vers... il est dans un palais à Athènes ou à Rome... il est au troisième ciel! et, en effet, il s'est logé de manière à en être le plus près possible.

Mais dans cette grande ville, où le malheur, la fortune, la peine et le plaisir habitent souvent sous le même toit, disons vite que l'égoïsme n'a pas endurci tous les cœurs, et que la bienfaisance est, au contraire, la vertu la plus commune, la plus naturelle des Parisiens; que la grisette quittera vivement ses crêpes pour aller secourir son voisin qui souffre, que l'étudiant offrira tout ce qu'il possède, et que même la dame élégante du premier, le petit-maître du second, s'empresseront aussi de venir en aide à celui qui manque de tout dans un grenier... mais à une condition cependant, c'est que cela ne leur prendra pas trop de temps et qu'ils pourront vite retourner rire, danser et s'amuser. Les Parisiens veulent bien être émus, attendris, touchés... mais ils ne veulent point que cela dure longtemps.

Béranger dit dans une de ses immortelles chansons:

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Cette pensée peut être fort consolante, mais il n'en est pas moins vrai qu'à vingt ans même, une jolie chambre bien close, bien calfeutrée, bien saine, est préférable à un grenier, dans lequel toute la gaieté française ne saurait empêcher que le rire n'y soit beaucoup plus rare que les larmes.

LE VENT

Si vous aimez les tableaux piquants, grotesques, les jambes bien faites, les formes séduisantes, allez vous promener dans Paris lorsqu'il fait du vent.

Vous verrez ces industriels qui étalent des estampes, des gravures sur la voie publique, courir après leur marchandise que le vent emporte de tous côtés.

Vous verrez des échoppes renversées ; des maisons de toile qui engloutissent leur propriétaire ; des tuyaux de cheminées qui tombent sur les passants ; de bons bourgeois qui courent après leur chapeau qui n'était pas assez enfoncé sur leur tête ; de vieilles femmes qui tremblent parce qu'elles se figurent que le vent va les emporter,

et des petites filles qui seraient enchantées que le vent les enlevât.

Mais ce qui est plus gracieux à voir alors, ce sont les jeunes femmes : le vent les embarrasse bien plus que les hommes ; s'il souffle par derrière elles, leur robe se colle sur toute leur personne ; de loin, on dirait que ces dames ont de petits caleçons ; quelquefois, en s'engouffrant sous leurs jupes, le vent en relève une partie ; on voit alors une jambe, un genou... il n'y a pas de raison pour qu'on n'en voie pas davantage. Ces pauvres dames se hâtent de rattraper et de baisser leur jupon ; mais pendant qu'elles le baissent d'un côté, le vent le relève d'un autre.

Si le vent souffle par-devant, vous avez les yeux remplis de poussière ; parfois le fougueux zéphyr rejette en arrière le chapeau d'une petite maîtresse, qui doit se trouver bien heureuse encore si sa coiffure ne s'envole pas tout à fait, et qui remarque en rougissant que le vent fait voir à tous les passants que ses genoux sont un peu en dedans.

Les hommes ne sont pas les derniers à remarquer tout cela ; les grands amateurs se dirigent alors du côté des quais, car c'est au bord de la rivière, c'est sur les ponts que le vent sévit avec le plus de violence.

O vous, mesdames, qui êtes obligées, par un grand vent, de passer sur le pont Neuf ou le pont des Arts, prenez bien garde à vos robes ; si vous avez un parapluie, ne l'ouvrez pas, car vous seriez encore plus embarrassées ; votre parapluie ferait la *tulipe*, et pendant que vous chercheriez à le remettre dans son état natu-

rel, vos jupons feraient la tulipe aussi !... cela s'est vu.

Et ne comptez pas sur le secours des hommes dans un pareil moment ; au contraire, ils rient alors et semblent enchantés de ce qui vous arrive. Mais pour vous consoler, vous pouvez au moins vous dire que s'ils vous rencontrent une autre fois, ces messieurs ne vous reconnaîtront pas, par la raison que ce n'est jamais votre visage qu'ils regardent quand il fait du vent.

LA SORTIE DU SPECTACLE

Beaucoup de gens, à Paris, ne vont jamais au spectacle, mais ne manquent guère d'aller se poster à la sortie, et, ce que vous aurez de la peine à croire, c'est que parfois ces gens-là connaissent mieux les pièces que l'on a jouées que les personnes qui étaient dans la salle.

Vous le comprendrez cependant en sachant que dans cette quantité de spectateurs qui garnissent une salle de spectacle, il y en a un grand nombre qui n'est pas venu là pour les pièces que l'on donne, mais seulement pour voir du monde, lancer de tendres œillades, causer, se distraire, regarder les actrices, toutes choses dans lesquelles la pièce que l'on joue n'est pour rien.

Un beau monsieur, qui dépense le peu qu'il possède à

tâcher d'être bien mis, mais qui n'a pas le moyen de payer une place à l'Opéra, va se mettre sous le péristyle quelques minutes avant la sortie. Là, lorsque tout le monde quitte la salle, il fait semblant d'en sortir aussi ; il met son gant, boutonne son habit ou son paletot, tout en regardant autour de lui, cherchant à voir et à être vu. S'il aperçoit une personne de connaissance, il lui crie :

— Eh ! bonjour, mon cher !... Comment, tu étais aussi à l'Opéra ? Je ne t'ai pas vu !

— Ni moi non plus.

— J'étais cependant au balcon. Je suis très-content... belle musique ! délicieuse musique !

— Est-ce la première fois que tu voyais cette pièce ?

— Oh ! grand Dieu ! je l'avais vue déjà vingt fois au moins... mais je ne m'en lasse jamais.

Un autre va à la sortie de l'Opéra ou des Bouffes, pour voir les toilettes, lorgner les femmes, remarquer les figures, afin de pouvoir aussi dire ensuite :

— Voilà une personne que je vois très-souvent aux Bouffes. Ce vieux monsieur est un habitué de l'Opéra.

Ceux qui aiment les émotions fortes, et n'ont pas même le moyen de s'en procurer en achetant une contre-marque, vont se placer devant les théâtres où l'on joue du drame, et là ils recueillent des fragments de conversations sur la pièce ; quelquefois ils interrogent jusqu'au pompier et au garde municipal de service ; et quand ils ont pu réunir cinq ou six opinions, ils en savent assez pour deviner toute l'intrigue de l'ouvrage, et ils sont très-satisfaits ; il leur arrive même de faire à d'autres le récit de la pièce qu'ils n'ont pas vue. Dans leur quartier, comme on les

voit rentrer tard et qu'ils ont soin de dire qu'ils viennent du spectacle, on va les consulter sur le mérite d'un ouvrage ; leur portière, en allumant leur rat-de-cave, ne manque pas de leur dire :

— Êtes-vous content?... ça a-t-il ben marché ?

L'individu, qui n'a assisté qu'à la sortie, prend un air capable, en répondant :

« — Pour marché... oui !... d'abord cela a été jusqu'à la fin... ensuite, pour vous dire que l'intrigue est bien suivie... je ne l'affirmerai pas... c'est un peu décousu ; mais, au total, c'est un succès d'argent... il n'y avait qu'une voix là-dessus. »

A la sortie d'un théâtre, bien des personnes portent sur leur figure l'impression que le spectacle leur a fait éprouver.

Voilà une jeune fille qui a les yeux gros, elle a pleuré ; car dans la pièce un amant a trahi sa maîtresse pour en épouser une autre, et elle s'est identifiée avec cette situation, parce que depuis quelque temps son amoureux la néglige ; elle craint qu'il ne fasse comme le séducteur qu'elle vient de voir.

Cette dame est bien pâle, en s'appuyant sur le bras de son mari. On a joué un ouvrage où l'adultère forme la base de l'intrigue, et reçoit à la fin un terrible châtiment. Cette dame a été très-mal à son aise pendant toute la représentation ; elle a trouvé le spectacle trop long, elle ne veut pas y retourner de longtemps.

Voilà des femmes en bonnets, en robes d'indienne, qui rient encore en descendant l'escalier ; elles ont ri pendant tout le courant du spectacle, et l'on jouait un

drame très-noir ; il y a des personnes qui prennent tout du bon côté.

Voilà un petit homme tout bleu, tout rouge, tout colère; il fait de gros yeux qu'il roule autour de lui en cherchant à faire sortir sa tête de la foule qui le presse et le cache. Ce petit homme est outré, exaspéré, parce que dans le vaudeville qu'il vient de voir il y a des plaisanteries sur les bonnets de coton, et qu'il vient d'acheter un fonds de bonneterie pour se livrer spécialement à ce genre de commerce ; il monte sur ses orteils, en criant bien haut :

— C'est affreux ! c'est indigne !... c'est épouvantable !... Les vaudevillistes se permettent tout maintenant ! Il n'y a donc plus de censure !... S'il y a une censure, pourquoi souffre-t-elle qu'on se moque des bonnets de coton, qu'on les tourne en ridicule ?... J'en vends, moi, des bonnets de coton... on veut donc que je ferme boutique... que je dépose mon bilan... Mais j'irai me plaindre demain à mon commissaire de police... je ferai une petition à la chambre des députés... Le gouvernement doit protéger les bonnets de coton... et je ferai fermer le théâtre.

A côté de ce petit homme, dont la colère fait rire toutes les personnes qui l'entourent, une dame jeune et jolie, tournure élégante, formes gracieuses, donne le bras à un monsieur qui n'est pas jeune, qui n'est pas beau, et qui semble avoir hâte d'être hors de la foule.

Il y a dans les yeux de cette dame une expression si tendre, sa bouche a un sourire si agréable, qu'il est impossible que tout cela ne s'adresse pas à quelqu'un.

Une femme jolie l'est toujours ; mais il y a des moments où elle l'est bien plus encore, c'est lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle a fait une conquête et que cette conquête ne lui déplaît pas. Alors il se fait dans ce charmant visage un travail de coquetterie qui donne sur-le-champ à tous les traits une expression de plaisir, de tendresse, de volupté indéfinissable ; ordinairement on ne fait pas tout cela pour rien.

Mais regardez derrière la jolie femme, et vous devinerez pour qui est le charmant sourire, en apercevant un fort beau garçon de vingt-huit à trente ans, bien habillé, et qui doit marcher bien près de la robe de cette dame... si toutefois il ne marche pas dessus.

Au spectacle, le beau garçon s'était placé aussi derrière cette belle personne, qui était à la galerie; il n'a pas pu lui parler, puisque le vilain monsieur, qui pourrait bien être un mari, ne s'est pas éloigné un moment, mais les yeux ont fait un service très-actif, et leur conversation semblait fort animée. Enfin, à la sortie, le jeune homme a suivi la jolie femme, de manière à être tout près d'elle; c'est une chose bien dangereuse que la sortie d'un théâtre; car, dans la foule, une dame ne peut guère empêcher qu'une main ne touche son bras et quelquefois sa taille; que l'on ne lui dise quelques mots téméraires dans l'oreille ; il y a même des audacieux qui vont jusqu'à glisser des billets doux dans un gant, dans une poche, sous une collerette, et une femme est trop foulée alors pour avoir la faculté d'empêcher ces choses-là.

Quand on est au spectacle avec une dame dont la beauté

ou la gentillesse peut être remarquée, il est prudent d'attendre, pour sortir de la salle, que toute la foule soit écoulée.

Voilà un de ces hommes connus sous le nom de viveurs, de bambocheurs. Ces messieurs ne vont au spectacle que pour y faire une connaissance, et ils exploitent si bien la salle depuis le haut jusqu'en bas, qu'ils finissent toujours par faire *leurs frais*, ce qui signifie : trouver ce qu'ils cherchent. A la vérité ces messieurs ne sont pas difficiles, ils emmèneraient une ouvreuse de loges ou la marchande de bouquets.

Celui-ci est un homme entre deux âges, qui n'a jamais été joli garçon, mais qui a toujours eu de ces physionomies de mauvais sujet que beaucoup de femmes préfèrent à toutes les autres. La toilette est assez négligée ; mais il se donne une tournure et des manières de petit-maître, quoiqu'il n'en ait pas du tout la mine; il se rengorge dans sa cravate, se balance sur ses hanches, se mouille les lèvres avec le bout de sa langue et a l'air enchanté de lui.

Il cause avec deux grisettes auxquelles, dans un entr'acte, il a offert des oranges, qui ont été acceptées sans difficulté ; ces demoiselles n'ont pas du tout l'air farouche. En ce moment le monsieur se consulte pour savoir s'il leur offrira d'entrer au café, et il met pour cela la main dans son gousset.

Tout ce monde a franchi la porte de sortie, et de tous côtés vous entendez à vos oreilles :

—Voilà une voiture, mon bourgeois.

— Ça m'a bien amusé.

— Ah! bien, moi, je n'aime pas les pièces où l'on rit. Quand je vais au spectacle, c'est pour pleurer.

— Où est donc le petit?...

— Il est là... devant nous.

— Une voiture là, mon maître?

— Minuit moins un quart! C'est trop tard... On n'est pas chez soi à minuit!

— Est-ce qu'il ne me sera pas possible de vous revoir?...

— Prenez garde... On a les yeux sur moi.

— Monsieur, demandez vos gens.

— Faut-il vous chercher un fiacre?

— Pourvu que mon portier ne soit pas couché.

— J'avais à côté de moi une dame qui ne faisait que tousser... C'était insupportable.

— Et moi donc... j'avais un monsieur qui ne faisait qu'éternuer sur ma figure... Vieux singe, va...

— Mesdemoiselles, voulez-vous accepter mon bras?...

— Vous êtes bien honnête, monsieur...

— Qu'est-ce qui demande sa voiture?

— Demain, à deux heures.... je serai assise dans le jardin du Palais-Royal...

— Il suffit.

— Voilà un fiacre... Montez, mon maître.

— On est très-gêné dans ces loges-là... J'ai les jambes engourdies.

— Mesdemoiselles, seriez-vous sensibles à un léger verre de punch?...

— Ah! mon Dieu! j'ai oublié mon parapluie au bureau des cannes!...

— Qu'est-ce que vous avez donc toujours à vous retourner ainsi?

— Mais, mon ami... c'est que mon châle était accroché après l'habit de ce monsieur.

Bon! voilà mon socque qui se défait.

— N'oubliez pas le commissionnaire, mon bourgeois!

Pour compléter le tableau, le temps, qui était superbe au commencement de la soirée, a quelquefois totalement changé, et il pleut à verse au moment de la sortie du spectacle.

Alors les dames ne veulent plus dépasser le péristyle, les hommes courent pour trouver une voiture, ou tout au moins un parapluie; mais les voitures sont toujours rares quand on en a besoin. Un monsieur envoie un commissionnaire lui en chercher une; la voiture arrive; d'autres personnes montent dedans pendant que le monsieur est allé chercher sa dame. Il accourt et saute à la portière; les personnes qui sont déjà dans le fiacre ne veulent pas en descendre; on se dispute, on s'injurie. Pendant ce temps, d'autres se décident à affronter l'orage, à être mouillés, à patauger en se retroussant. Puis le vilain monsieur qui avait au bras une jolie femme qu'il a été obligé de quitter pour se procurer une voiture, ne retrouve pas sa dame quand il a trouvé un fiacre. Il la cherche inutilement de tous côtés; il se décide enfin à rentrer chez lui; mais il est très-inquiet; seul dans son fiacre, il applique à tout instant la tête à la portière; chaque dame qu'il voit passer lui semble être la sienne: il ordonne alors au cocher d'arrêter; puis, sortant sa tête hors de la voiture, il crie :

— Est-ce toi, ma bonne?...

On ne lui répond pas, ou bien un monsieur qui est avec la dame qu'il apostrophe, et que, dans l'obscurité, il n'a pas aperçu, lui répond d'un ton fort sec :

— Dites donc, monsieur, est-ce que c'est ma femme que vous appelez votre bonne?... Qu'est-ce que c'est donc que ce genre-là?

— Ah! mille pardons, monsieur, c'est que je cherche mon épouse que j'ai perdue à la sortie du spectacle, et, dans l'ombre... je croyais...

— Il faudrait tâcher d'y voir, monsieur, avant de se permettre d'appeler ainsi les personnes qui passent... A-t-on jamais vu!...

Le pauvre mari se confond en excuses, il se renfonce dans son fiacre en disant au cocher :

— Marchez... Je me suis trompé.

Le cocher fouette ses rosses, qui s'arrêtent très-facilement, mais qui sont fort longtemps avant de se remettre en train, et les mots : « Imbécile, vieille buse! » prononcé par le monsieur de la rue parviennent aux oreilles du malheureux mari, qui fait son possible pour ne point les entendre.

Enfin il est arrivé à sa demeure, il présente au cocher le prix d'une course; mais celui-ci lui dit :

— Est-ce que vous plaisantez, bourgeois? vouloir me payer une course quand vous m'avez arrêté quatre ou cinq fois en chemin; ça devrait compter pour cinq courses; mais je suis bon enfant, vous payerez l'heure et vous donnerez pour boire. Faites attention qu'il est plus de minuit.

Le monsieur est obligé d'en passer par tout ce que veut le cocher. Il a hâte de rentrer chez lui, il espère que son épouse l'y aura précédé; mais madame n'est pas rentrée.

— Faut-il que je me couche, monsieur? demande le portier.

— Eh! non, certainement. Est-ce que vous croyez que ma femme ne va pas rentrer coucher?

Madame revient une heure après, bien agitée, bien émue, et fait une scène à son époux, en lui reprochant de l'avoir mal cherchée et obligée de revenir seule en voiture; si bien que c'est le mari qui est obligé de demander pardon.

Vous le voyez, à Paris, le spectacle n'est pas toujours dans la salle, il est aussi quelquefois à la sortie.

LES MARCHANDS DE VIN

Il n'y a plus à Paris de cabarets proprement dits, mais il y a une immense quantité de marchands de vin; ce commerce a pris une extension vraiment effrayante et qui ne doit pas donner aux étrangers une idée avantageuse de la sobriété des habitants de cette capitale.

Dans les quartiers populeux, presque à chaque coin de rue, vous voyez un marchand de vin. Quelquefois vous ne ferez point cent pas sans en apercevoir quatre; ils se placent en face l'un de l'autre, ils pullulent; loin de se nuire, il paraît qu'ils se soutiennent mutuellement. L'ivrogne qui peut encore marcher ne manque pas, en sortant de chez un marchand de vin,

d'entrer chez le premier qu'il apercevra, afin de s'y achever.

Et cependant, malgré la grande consommation de vin qui a lieu chaque jour dans Paris, nous devons dire que l'on rencontre peu d'ivrognes ; le Français s'étourdit souvent ; il se donne une petite pointe qui ajoute à sa gaieté naturelle, mais il se grise rarement, et ces hommes que parfois l'on aperçoit ivres-morts, couchés au coin d'une borne, sont des exceptions, et vous savez que l'exception prouve en faveur de la règle.

Jadis les gens du monde, les hommes de lettres, les seigneurs de la cour même ne rougissaient pas d'aller dîner ou souper au cabaret. Sous Louis XIV, *Chapelle*, *la Fontaine*, *Bachaumont*, *Boileau*, *Scarron* et tant d'autres s'y réunissaient pour rire, se divertir, faire bombance. Les roués, les lovelaces de l'époque s'y donnaient rendez-vous, y passaient en revue leurs conquêtes, leurs bonnes fortunes, et terminaient ordinairement la séance en cassant beaucoup d'assiettes et de bouteilles, en faisant du tapage, et quelquefois en rossant le cabaretier, après avoir lutiné sa femme, sa fille et les servantes, si elles étaient jolies.

Tout ceci prouve que les cabarets d'autrefois étaient nos restaurateurs d'aujourd'hui. Seulement nous devons dire que maintenant les choses se passent plus convenablement. Si parfois encore nos petits-maîtres, nos *lions*, nos *dandys* se livrent chez un restaurateur à une gaieté trop excentrique, s'ils brisent quelques bouteilles et quelques verres de champagne, ils payent le traiteur au lieu de le rosser, et ne vont jamais lutiner les dames

du comptoir. L'avantage est entièrement pour notre époque.

Quelque temps avant la révolution de 89, on allait encore par ton, par mode autant que pour se divertir, dans quelques cabarets en réputation. Alors le fameux Ramponeau régnait à la Courtille ; un peu plus tard, le *Grand-Salon* de la rue Coquenard eut le privilége d'attirer la foule ; à ce dernier cabaret, la danse faisait avec Bacchus les honneurs de l'endroit. Dans une salle immense, carrée, et qui n'avait pour tout ornement que des tables sans nappes, placées tout le long de la muraille, on avait cependant élevé un orchestre. C'est là que les uns se livraient à une danse qui devait être un peu décolletée, tandis que les autres buvaient en jouissant de la vue du bal. Alors on ne connaissait point le *cancan* ni la *chahût*, mais on y faisait la *course*, qui n'était autre chose que ces galops formidables, entraînants, échevelés, dont vous avez pu vous donner le plaisir aux derniers bals de l'Opéra de notre temps.

Maintenant les marchands de vin ont des boutiques assez propres, des comptoirs en étain toujours bien luisants, quelquefois des enseignes assez comiques. Mais vous lisez toujours au-dessus de leur porte : *Commerce de vin*, car on ne veut plus être marchand, on veut être commerçant ; sur l'entrée d'une boutique qui ressemblait à une échoppe, nous avons lu : *Commerce de pommes de terre frites*, sur une autre : *Commerce d'arlequins*, et vous savez que les arlequins sont des restants de viande cuite achetés aux cuisinières de bonne maison, et qui composent ensuite le dîner d'un maçon ou d'un porteur

d'eau. Faire du commerce, telle est l'ambition générale. Nous ne serions pas surpris de lire incessamment : *Maison de commerce*, au-dessus de ces petits cabinets où la séance se paye trois sous.

Chez presque tous les marchands de vin on donne aussi à manger ; par exemple, la carte y est peu variée, mais les habitués s'en contentent ; ceux qui vont là veulent avant tout des mets nourrissants et solides. Les délicats vont dîner ailleurs.

Dans le quartier de la Cité, où les marchands de vin naissent sous vos pas comme par enchantement, on lit au-dessus d'un cabaret d'assez belle apparence : *A l'hasard de la fourchette.*

Nous avons voulu savoir quel était ce hasard, cette fortune, cette loterie qn'offrait la fourchette, maintenant que les jeux de hasard sont défendus.

Or, voici ce que nous avons vu :

Dans une immense marmite, placée sur un feu très-ardent, vous voyez bouillir constamment le fricot (c'est le mot technique), composé de je ne sais quelle viande, qui nage dans je ne sais quelle sauce. Pour un sou, vous avez le droit de saisir une fourchette à trois dents, et de l'enfoncer dans la marmite ; vous devez la retirer aussitôt... et c'est aussi ce que vous faites, car la chaleur de ce fricot, sans cesse en ébullition, ne vous permettrait pas de tenir longtemps votre main à l'entrée de la marmite.

Lorsque vous avez été assez heureux pour piquer et rapporter un morceau de viande, il est à vous ; si votre fourchette est ressortie à vide... ce qui arrive très-fré-

quemment, vous avez le droit de recommencer, en payant un autre sou. Voilà ce que c'est que le hasard de la fourchette.

Il y a aussi des marchands de vin chez lesquels on boit *à l'heure*. C'est ordinairement quinze sous l'heure, et cela séduit souvent les grands consommateurs, qui, dans une séance d'une heure, se flattent de boire plusieurs litres de vin. Ils entrent, on marque l'heure absolument comme au billard. Mais qu'arrive-t-il ensuite? L'amateur, qui croit se régaler et veut bien employer son heure, boit coup sur coup, boit encore; il n'a pas la peine de demander, on lui apporte du vin dès qu'on s'aperçoit qu'il en manque. Qu'arrive-t-il alors? C'est qu'avant que l'heure n'ait sonné, notre homme est totalement gris et s'endort sur la table. Vous comprenez que l'on se garde bien de l'éveiller; on le laisse cuver son vin. Quand il s'éveille enfin et appelle le garçon, il se trouve qu'il a passé six ou huit heures chez le marchand de vin, et il doit les payer comme s'il avait bu continuellement.

Les marchands de vin sont ordinairement fréquentés par les ouvriers, les commissionnaires, les artisans, les fabricants en chambre. L'un entre un moment avec un ami; l'autre boit vivement son canon et retourne à son ouvrage; celui-là vient pour y oublier les tracas de son ménage; celui-ci pour se réjouir d'avoir fait une bonne affaire. On trinque beaucoup chez le marchand de vin, et souvent l'ouvrier honnête et laborieux y choque son verre contre celui d'un fripon qu'il ne connaît pas: le vin rend trop confiants.

Mais si vous voyez chez un marchand de vin des gens élégants, des hommes dont les manières dénotent de l'éducation, méfiez-vous-en, car ils ne sont pas là à leur place, et il est rare qu'un homme veuille sortir de sa sphère, sans avoir quelque but secret, quelque intérêt caché.

LES MARCHANDS DE CONTRE-MARQUES

Encore une nouvelle industrie qui ne s'exerce guère qu'à Paris ; mais aussi trouvez-moi une autre ville qui ait vingt théâtres, sans compter ceux de la banlieue.

Quand vous sortez du spectacle dans un entr'acte, vous êtes sur-le-champ assailli, entouré, pressé et presque arrêté par une foule d'individus d'assez mauvaise mine, les uns en veste, les autres en blouse, la plupart avec une casquette défoncée placée sur le côté de la tête, et les jambes dépourvues de toute espèce de bas. Ces gens-là viennent à vous, l'un devant, l'autre derrière, plusieurs de côté ; ils vous barrent le passage ; ils vous empêchent d'avancer, et tous vous tendent une main sale, noire,

calleuse, qu'ils mettent presque sous votre nez, en vous criant :

— Pour moi, mon bourgeois...

— A moi, s'il vous plaît, si vous ne rentrez pas...

— Ah! monsieur, faites-m'en cadeau... qué que ça vous fait?...

— Mon bourgeois, votr' contre-marque...

— Je n'ai jamais vu la comédie, moi...

— O mon petit-maître... soyez généreux!...

— Ah! monsieur, donnez-la-moi!

Mais, depuis quelques années, comme probablement le public se montrait peu généreux, les gamins et autres particuliers qui se livrent à la contre-marque se sont décidés à en faire toût à fait le commerce. Or, comme le commerce ne se constitue que de ventes et d'achats, voulant se livrer à la vente, ils ont commencé par acheter. Ainsi, à tout ce que l'on vous disait autrefois, et que du reste on vous dit encore, parce qu'il y a toujours des individus qui ne sont là que pour recevoir, d'autres particuliers, et ceux-là sont les véritables marchands de contre-marques, ont ajouté ces phrases :

— Vendez-vous, monsieur?

— Monsieur veut-il s'en défaire?...

— Combien en voulez-vous, bourgeois?

— Qui est-ce qui *lave* sa contre-marque?

— Dix sous d'un parterre... qui est-ce qui veut dix sous? J'en donne dix sous.

Ainsi la contre-marque se vend maintenant comme la rente; elle a son cours, elle hausse, elle baisse, suivant le mérite des pièces que l'en joue ; elle est nécessairement

plus chère à huit heures qu'à neuf, et à neuf qu'à dix. On pourrait acheter à terme, faire des spéculations sur *fin spectacle*, au lieu de fin courant.

Mais vous comprenez qu'il y a une guerre déclarée entre les véritables marchands de contre-marques, qui en achètent et en vendent, et ceux qui ne font que les demander gratis; les premiers prétendent être les seuls maîtres des abords d'un théâtre. Quand ils aperçoivent ceux qu'ils appellent des *galeux* (c'est le terme consacré chez ces messieurs), ils courent dessus et commencent par les repousser brutalement, en s'écriant :

— Veux-tu t'en aller, filou !... Qu'est-ce que tu fais là ?... tu maraudes dans notre ouvrage, tu viens nous manger notre pain sous notre nez, et tu crois que nous le souffrirons !

Quelquefois le *galeux* se regimbe ; il ne veut pas se laisser expulser, il résiste en répondant :

— Eh ben, quéque ça vous fait ! si je veux rester là, moi !... est-ce que le boulevard n'est pas libre... Veux-tu pas me pousser... grand voleur !

— Tu vas *décaniller* tout de suite, ou j'aplatis ton mufle !

— Viens-y donc un peu pour voir !... Votre contre-marque, mon bourgeois ! Ah ! merci, notr' maître !

Si le *galeux* a obtenu la contre-marque de quelqu'un qui ne veut pas rentrer au spectacle, les marchands sont encore plus furieux, ils tombent sur celui qui vient d'être ainsi favorisé et l'accablent de coups; l'autre se défend, crie : la foule s'amasse ; on ne peut plus passer devant le théâtre ; mais alors les sergents de ville et la garde muni-

cipale s'en mêlent ; ils repoussent tout cela au large, en criant :

« Allons, canailles ! voulez-vous aller vous battre plus loin, ou l'on va vous mener au poste ! »

Les combattants s'éloignent, se séparent, la foule se dissipe, pendant quelques minutes le calme est rétabli, et l'on peut presque passer facilement pour entrer et sortir du spectacle.

Depuis que l'on vend des contre-marques à la porte des théâtres, il y a beaucoup de gens qui se donnent le plaisir d'y aller à neuf ou dix heures ; on ne voit que deux pièces, quelquefois une seule ; mais c'est moins cher, et toutes les bourses n'ont pas le moyen de voir un spectacle entier.

Dans les théâtres où l'on finit ordinairement par une grande pièce, par un drame en plusieurs actes, celui qui ne vient qu'à dix heures ne voit jamais le commencement d'un ouvrage ; mais il tâche de le deviner, ce qui n'est pas toujours facile dans les drames modernes. Il faut chercher alors à lier conversation avec un voisin, et l'on se fait raconter les premiers actes.

Il y a dans Paris des hommes fort estimables qui n'ont jamais vu que des derniers actes de pièces qu'ils ont toujours pris pour la pièce entière ; ils n'ont rien compris à ce qu'ils ont vu, mais ils s'érigent ensuite en censeurs, en critiques, et il n'est pas rare de leur entendre dire :

« Les auteurs ont à présent la manie de faire des ouvrages trop intrigués, trop embrouillés ; c'est bien écrit, mais quant au fil de la pièce, il est impossible de s'y retrouver. »

Ce qui ne manquera pas de vous frapper, si vous passez devant un théâtre lorsque le spectacle est déjà avancé, c'est toute la science, toute l'imagination, toute l'éloquence que déploie un marchand de contre-marques pour se défaire de sa marchandise, qui n'a plus aucune valeur quand le spectacle est terminé.

Voyez-le courir au-devant des personnes qui viennent du côté du théâtre.

— Voulez-vous un orchestre, monsieur?... orchestre adossé; voilà le second acte qui commence seulement... C'est une pièce qui fait fureur... Préférez-vous une galerie de face?... Les meilleures places de toute la salle... Il y a un décor entièrement neuf au dernier acte... C'est du plus fameux auteur de drame... C'est superbe! ça aura quatre cents représentations... Entrez donc... il y a de la place partout.

Il y en a qui vont jusqu'à vous mettre la contre-marque dans la main, en vous disant :

— Prenez... vous me payerez en sortant.

Les inspecteurs de police ont souvent fait la guerre, la chasse aux marchands de billets et de contre-marques. Il n'y a pas grand mal à ce qu'un gamin reçoive la contre-marque d'un individu qui ne se soucie pas de voir la fin du spectacle, ou bien à ce qu'un petit employé qui est obligé de retourner travailler jusqu'à neuf heures et demie dans sa maison de commerce, se donne ensuite le plaisir d'entrer dans un théâtre, ce qu'il ne ferait certainement pas, si alors il lui fallait payer un billet au prix du bureau.

Ce qu'il faudrait empêcher, c'est que les marchands de

contre-marques, les maraudeurs, les gamins et tous ceux enfin qui se livrent à cette industrie n'encombrassent les abords d'un théâtre, au point que souvent, pour vous faire jour à travers tout ce monde-là, vous êtes obligé de boxer.

Les Parisiens, habitués aux spectacles, savent encore se dégager facilement des marchands de contre-marques; mais un étranger, un provincial ne sait ce que lui veulent tous ces hommes qui viennent fondre sur lui, s'il a le malheur de sortir dans un entr'acte ; cela n'a rien de rassurant... Toutes ces mains tendues semblent vous demander l'aumône ou chercher à vous débarrasser de votre montre et de votre mouchoir en même temps que de votre billet.

Un monsieur de province étant venu à Paris avec sa femme, tous deux se donnèrent bien vite le plaisir du spectacle, c'est le premier que l'on veut goûter à Paris. Ils se rendent à un théâtre des boulevards, alléchés par les onze actes promis sur l'affiche. Dans l'entr'acte, nos deux époux sortent avec l'intention d'aller se rafraîchir dans un café voisin. A peine sont-ils sur le boulevard, que des particuliers fort mal couverts les entourent, les cernent en criant aux oreilles du monsieur qui tenait ses contre-marques à sa main :

— Voulez-vous vous en défaire, mon bourgeois?... Allons, voyons, lâchez-la.

— Faites-nous en cadeau.

— Moi, je vous en offre quinze sous... C'est plus qu'elle ne vaut.

Nos deux provinciaux, qui n'ont aucune idée du com-

merce auquel se livrent les particuliers qui les accostent, s'imaginent qu'on leur fait une proposition d'un tout autre genre. Le mari croit que c'est de sa femme qu'on lui offre de se défaire pour quinze sous, en assurant que c'est plus qu'elle ne vaut. La femme pense que ces hommes veulent l'enlever, la séparer de son mari, auquel on dit : « Lâchez-la » Tous les deux éprouvent une frayeur, une terreur qui les rend tremblants; ils se serrent l'un contre l'autre, le mari en balbutiant :

— Comment! que je vous en fasse cadeau!... que je la lâche!... Par exemple!... c'est du joli... Votre proposition est infâme!

Et la femme s'écrie :

— Mon ami, ne les écoute pas... T'offrir quinze sous... Ce sont des misérables... Et on souffre de telles choses devant un spectacle!... Ah! Dieu, quel séjour dangereux que ce Paris!... Sauvons-nous, mon ami...

— Oui, viens, ma bonne... Me demander si je veux m'en défaire!... Quelle horreur! Laissez-nous passer, drôles que vous êtes, ou je crie à la garde.

— Sauvons-nous, mon ami... Fuyons ces lieux!...

Le mari et la femme se mettent à fuir sans oser regarder derrière eux, en se promettant bien de ne plus retourner au spectacle, parce que l'on court trop de dangers à la sortie; et de retour à leur hôtel garni, l'époux vertueux presse sa femme dans ses bras et la considère avec attendrissement, en s'écriant :

— M'en offrir quinze sous! Ce n'était pas la peine de venir à Paris pour y recevoir un tel affront.

LES GARNIS

Ceci ne peut pas s'appeler un hôtel garni, car, en vérité, jamais maison n'eut moins l'apparence d'un hôtel que celle où vous voyez écrit sur le mur ou sur une espèce d'enseigne : *Ici on loge en garni, à la nuit.*

Ces maisons-là ont, pour la plupart, un aspect sinistre qui n inspire pas la confiance: de vieilles murailles noires, des fenêtres à guillotines et à petits carreaux, dont la plupart sont cassés et raccommodés tant bien que mal avec des morceaux de papier; presque jamais de rideaux, mais des loques, de vieilles jupes qui sèchent au grand air; en bas presque toujours un marchand de vin borgne ou une fruitière qui vend du charbon de terre;

enfin pour entrée une allée sombre, noire, sale. Voilà ce que c'est qu'un garni où on loge à la nuit.

Il est difficile de voir quelque chose de moins garni que les chambres dans lesquelles on met les locataires; mais les habitués de ces garnis ne sont pas difficiles : ce sont, pour la plupart, des ouvriers qui depuis longtemps ne travaillent plus, des fainéants qui voudraient toujours flâner et ne rien faire; des maraudeurs, des gouapeurs, quelquefois des malheureux qui n'ont plus d'asile; mais trop souvent aussi des repris de justice et des voleurs, qui ne veulent pas rester dans la rue, où ils pourraient être arrêtés, et qui vont dans les maisons chercher encore des dupes ou tâcher de se faire des collègues.

Pour quatre sous, quelquefois moins, vous avez le droit de passer la nuit dans un garni; mais vous n'avez pas une chambre pour vous seul. On vous ouvre une chambre déjà habitée quelquefois par une dizaine d'individus élevés, comme les Tartares, dans le mépris des chemises, et qui ne savent pas ce que c'est que de se débarbouiller.

Figurez-vous une pièce de quinze pieds carrés à peu près; point de papier sur la muraille, ce serait un luxe inutile; et d'ailleurs cela contrarierait les locataires qui ont l habitude de faire, avec du charbon ou un bouchon brûlé, des dessins extrêmement variés sur les murs. Pour couchette une mince paillasse placée à terre dans un coin de la chambre, et sur laquelle est une grosse couverture de laine qui sert à garantir les dormeurs du froid et de l'humidité; point d'oreiller, de traversin, de draps: tout cela est inconnu dans ces chambres com-

munes; quelques boiteux tabourets de paille, un vieux poêle qui fume, une lampe qui éclaire à peine, voilà ce qui, dans la grande ville, sert souvent d'abri pendant une nuit à une quinzaine de ses habitants.

Vous trouvez de ces garnis dans les faubourgs, dans les quartiers populeux, et surtout du côté des halles. Autrefois le logeur ne devait recevoir aucun individu pendant une nuit sans que celui-ci ne lui eût montré son livret, ou du moins quelques papiers constatant son nom et son état. Mais les logeurs, dont la morale est rarement sévère, et qui, avant tout, veulent tirer parti de leur garni, admettent chez eux tous ceux qui se présentent, sans s'inquiéter d'où ils viennent ni de ce qu'ils font. C'est pour cela que la police fait de fréquentes descentes dans ces maisons, qui trop souvent servent de refuge à des criminels.

Vous, qui habitez un joli appartement bien meublé, qui ne recevez dans votre salon que des gens de bon ton, dont les manières sont aussi élégantes que le langage, vous ne vous doutez pas de ce que c'est que l'intérieur d'un garni. Tandis que vous vous étendez mollement sur un divan, les pieds sur un tapis, le dos sur des coussins .. que vous tressaillez et faites la moue si on laisse trop longtemps une porte ouverte, une vingtaine d'hommes sont entassés dans une salle noire, enfumée; les uns sont couchés sur la paillasse étendue à terre le long du mur, les autres sont assis sur des tabourets; presque tous sont mal vêtus, beaucoup n'ont point de bas et leur chaussure est percée en plusieurs endroits; mais ils fument, ils ont des pipes à la bouche; ceux qui

ont encore quelques sous boivent et régalent les *amis*, car on est amis dès qu'on est de la même chambrée.

Et ces hommes, dont l'aspect misérable est pénible à voir, chantent, rient entre eux, et se livrent souvent à la gaieté la plus grossière, parce qu'elle s'exprime toujours en termes ignobles et obscènes.

Il faut des réduits comme cela dans une grande ville, mais il serait plus heureux qu'ils ne fussent jamais habités.

LES BOUGES ET LES SOURICIÈRES

A Paris, c'est ainsi que l'on désigne, non-seulement un endroit malpropre, mal tenu, mais encore un lieu fréquenté par des gens sans aveu, des filous, des loupeurs, des gouapeurs, des voleurs et toute cette écume de la capitale qui est continuellement en fermentation.

Un bouge a quelquefois la prétention d'être un café, mais il n'en a nullement l'apparence. En passant devant une maison sale et noire, vous apercevez comme une espèce de boutique mal éclairée ; à travers de petits carreaux crasseux, enfumés, cassés et rajustés avec du papier, vous n'entrevoyez aucune espèce de marchandise, et vous vous demandez ce qu'on peut vendre là-dedans.

Mais si vous vous arrêtez un moment, vous verrez

bientôt entrer et sortir les habitués de ce lieu. Ce sont des hommes mal vêtus et souvent à peine vêtus; la plupart ont la figure pâle, le teint plombé, les yeux caves et le regard sinistre; quand ils rient, ce n'est pas de la gaieté que leur visage exprime, c'est de l'effronterie, de la débauche, c'est le vice enfin dans toute sa laideur.

Ce qui est fort triste surtout, c'est de voir des jeunes gens, des adolescents même, parmi tout ce monde-là; vous trouvez dans un bouge des enfants de quatorze à quinze ans qui, déjà entraînés par le mauvais exemple, ont abandonné le travail, l'atelier, la maison paternelle pour se livrer à cette vie de paresse, de fainéantise, de jeu et de désordre qui les conduit nécessairement au vol et au bagne.

L'intérieur de ces cafés-bouges est effrayant; le gaz n'y est point connu, et l'huile y étant très-ménagée, il n'y règne qu'une lumière douteuse, et qui est encore assombrie par une épaisse fumée, car tous les habitués du lieu ont la pipe, ou plutôt le brûle-gueule à la bouche. A travers cette atmosphère épaisse, chaude, humide, à laquelle se mêlent les vapeurs du vin, de l'eau-de-vie, de l'ail, de l'oignon, et la transpiration de ces messieurs, qui ne se débarbouillent que lorsqu'ils tombent dans le ruisseau, vous apercevez cependant des tables et un billard.

Une foule d'hommes remplit ce lieu : il y en a qui sont assis près des tables, buvant du vin ou des liqueurs... (le café est inconnu dans ces cafés-là, ou du moins c'est un extra); l'un, à demi ivre, chante un couplet obscène; l'autre est déjà endormi sur la table, son voisin a roulé

dessous, et on ne juge pas nécessaire de le ramasser. En voilà qui jouent aux cartes... quelles cartes ! On ne distingue plus les couleurs; ces messieurs, en se trichant entre eux, s'exercent à escroquer les *pigeons* qui leur tomberont sous la main.

C'est autour du billard que vous apercevez le plus de monde ; les joueurs vont faire la poule, mais auparavant les paris sont ouverts ; on va tirer les numéros... alors ces hommes fouillent à leur poche, et ce qui vous étonnera, c'est de voir bientôt le tapis couvert d'argent, quelquefois même des pièces d'or y sont jetées et mises au jeu.

De l'argent dans la poche de cet homme dont la blouse est déchirée en plusieurs endroits, dont le pantalon mal rapiécé n'est plus qu'un hideux assemblage de loques ; de l'or chez cet autre dont les joues caves et la figure amaigrie sembleraient annoncer la misère et le besoin, et qui a pour chaussure des bottes à travers lesquelles ses pieds nus se montrent en plusieurs endroits !

Que penser de ces disparates ? Ces messieurs sont faits pour ôter toute confiance dans l'aspect de la misère et du malheur.

Pour comprendre ce qui se dit dans un bouge, il est indispensable de savoir l'argot, c'est la langue familière des habitués.

Dans la rue de Bondy, derrière le corps de garde du Château d'eau, existait un endroit connu sous le nom de *Rendez-vous des Quatre billards*, et cependant il y en a sept. Sept billards presque toujours occupés jour et nuit ! jugez quelle quantité d'habitués, et combien dans Paris

il y a de ces hommes que vous prendriez pour des mendiants, et qui passent leur vie à jouer, à boire, à se livrer à la paresse, lorsqu'ils ne font pas pis.

Suivez ce jeune homme qui compte à peine seize ans; il est grand, mince ; sa figure est belle et presque franche; et ses yeux bleus, assez doux, n'ont pas encore toute l'effronterie du vice; seulement la fatigue semble abattre la vigueur, la vivacité de son âge; sa démarche est déjà lourde et nonchalante; une blouse bleue assez propre, un pantalon de drap gris, de bons souliers, une casquette presque neuve composent sa toilette. Il va passer devant le bouge et ne sait s'il veut y entrer, lorsque deux autres personnages arrivent et vont à lui.

C'est un homme d'une trentaine d'années, petit, trapu, noir et hideux de figure; il porte sur sa tête une espèce de bonnet qui n'a plus de forme, mais qui a conservé un énorme gland qui se balance sur son front dont il cherche à balayer la poussière ; il a sur le corps un mauvais bourgeron gris jaune, et un pantalon en toile à torchons qui ne lui descend qu'à mi-jambe. Le sourire de cet homme, qui laisse voir deux énormes dents placées comme des défenses de sanglier, a quelque chose d'effrayant et d'infernal.

L'autre individu est grand, maigre comme un squelette, jaune de visage, excepté le nez qui est d'un rouge violet; il a l'air morne et le regard fauve. Celui-là porte quelque chose qui doit avoir été un paletot, mais qui, faute de boutons, s'attache avec des ficelles; il a sur la tête la forme d'un vieux chapeau rond qui n'a plus de bord ; un échantillon de toile à matelas, roulé comme

une corde, lui sert de cravate. Il tient ses deux mains dans ses poches, qui semblent bourrées d'une foule d'objets.

— Eh bien, *môme*, est-ce que tu vas passer comme ça? dit le plus petit des deux hommes en tapant sur l'épaule de l'adolescent. Est-ce que tu vas courir dans la *vergne*, au lieu d'entrer *jaspiner* avec les *vieux*.

— Ah! c'est toi, Coquardet! répond l'adolescent. Tiens, v'là aussi le grand Léflanqué... C'est que j'allais travailler, voyez-vous... quoique j'aie plutôt envie de *pioncer!*

— Ah! c'te *sorbonne!* viens donc plutôt *louper* avec nous! voilà *deux crosses et une mèche qui flambent...* Est-ce qu'on travaille tant qu'on a de la *douille!* Allons, Léflanqué, *débride la lourde*, que nous entrions avec le moutard!

Le grand misérable que l'on nomme Léflanqué a ouvert la porte du bouge; l'adolescent se laisse entraîner, et le voilà au milieu d'une foule d'hommes de l'espèce de ses deux amis, qui le regardent en se lançant entre eux des regards d'intelligence. On le fait boire, on le fait jouer; il sort deux pièces de cinq francs de sa poche, et l'individu qu'on appelle Coquardet s'écrie :

— Bigre!... Pus qu'ça de *balles!* Est-ce que t'as une *cambrousse* qui te donne de la *blanquette?*

— Non... non!... c'te farce! au contraire, car hier on a volé, dévalisé chez nous pendant que j'étais à *louper* et que ma mère était allée reporter son ouvrage; on est entré chez nous... on a fait un paquet de nos effets... les hardes de ma mère... toutes ses économies, on a

tout pris!... Nous n'avons plus rien... Pour avoir du pain, ma mère s'est décidée à vendre une petite *brocante* qu'elle avait au doigt... Je viens de la porter au marchand, qui m'a donné dessus ces deux *roues de derrière*, et ma mère attend après pour manger... et si je les joue... et que je perde...

— N'aie donc pas peur!... *genze!* nous avons du *jonc*, nous autres, et on t'en donnera si tu es sur le *sable!*

L'adolescent se laisse aller; il joue et perd les deux pièces de cinq francs qu'il devait porter à sa mère, puis le hideux Coquardet lui joue sa blouse contre son bourgeron; le grand Léflanqué lui gagne sa casquette neuve et lui donne à la place sa forme de chapeau privée de bords. Enfin, pendant qu'il est en train de jouer son bon pantalon de drap gris contre celui en toile à torchons, de nouveaux individus entrent dans le bouge et s'approchent de la table où sont les joueurs. L'un d'eux frappe sur l'épaule de Léflanqué, en s'écriant :

— Eh ben, l'affaire a marché hier... tu as *bouliné* avec Coquardet dans la rue Fontaine-au-Roi... Je t'ai vu *décarer* par la *lanterne*, il était temps... vous auriez été *paumés marron!*

Pour toute réponse, les deux hommes auxquels ces paroles s'adressent partent d'un ricanement prolongé et versent à boire à l'adolescent. Cependant celui-ci, qui n'est encore qu'à moitié gris, semble frappé de ce qu'il vient d'entendre; il regarde l'individu qui vient de parler, et s'écrie :

— Comment?..... rue Fontaine-au-Roi?..... hier?..... qu'est-ce qu'ils ont donc fait?

— Ils ont été *grinchir*, donc!...

— Et chez qui?

— Chez qui?... eh mais!... est-ce que tu ne sais pas?... Chez ta mère... C'est eux qui ont *rincé sa cambriole*... Comme je te voyais boire avec eux, je pensais que tu le savais et que tu avais ta *fade!*...

Le jeune homme reste tout saisi; une pâleur mortelle couvre son visage, il regarde ses deux joueurs d'un air égaré; ceux-ci se mettent alors à pousser de gros hurlements de joie, puis ils emplissent le verre de leur victime et le lui présentent en disant :

— Eh ben, oui, c'est nous qui avons fait le coup!... gnia pas de quoi *farguer*... Allons, ne fais pas le *sinvre*... lampe ça... nous nous moquons de la *rousse*... nous sommes une *gonce*... tu en seras... tu ne retourneras pas dans la *cassine*, tu peux *pioncer* ici!

L'adolescent est quelques instants indécis; mais on l'entoure, on l'excite, on crie, on rit, on chante, on débite une foule de plaisanteries infâmes, et le malheureux finit par choquer son verre contre ceux des deux misérables qui ont volé sa mère...

Cette anecdote doit suffire pour donner une idée de ce qui se passe dans les bouges de Paris : *ab uno disce omnes.*

Il y avait autrefois, dans la grande ville, un endroit appelé *la Souricière;* il était placé au centre des halles. C'était le plus fameux bouge de Paris. Rendez-vous ordinaire des voleurs, des voleuses, des mouchards, des filles de mauvaise vie, des repris de justice et de tout ce qu'il y avait de plus ignoble dans Paris, *la Souricière*

avait une réputation telle, que des étrangers et des hommes de distinction de la capitale ne craignaient pas de s'aventurer quelquefois dans ce bouge, dont ils étaient curieux de voir le hideux tableau.

Une maison de jeu, située rue Saint-Honoré, près du café de la Régence, connue sous le nom d'*hôtel d'Angleterre*, rivalisait de réputation avec la Souricière. Cependant l'hôtel d'Angleterre était l'aristocratie du vice. Il y avait une roulette, un creps et un *biribi*. A ce dernier jeu, les pontes qui avaient perdu à la roulette toutes leurs grosses pièces, avaient la facilité de jouer leurs derniers sous.

L'hôtel d'Angleterre, ainsi que la Souricière, était ouvert toute la nuit, et beaucoup de gens, à Paris, n'avaient point d'autre domicile.

La suppression des maisons de jeu a fait fermer l'hôtel d'Angleterre, et depuis quelques années l'ancienne Souricière n'existe plus.

Mais un autre établissement de ce genre s'est élevé dans le même quartier. C'est aux Charniers des Innocents que se trouve la nouvelle Souricière; ce bouge marche sur les traces de son aînée. Dans ce lieu, ouvert toute la nuit, vous trouvez des hommes effrayants de saleté, et beaucoup de vieilles femmes ivres, car les femmes sont admises dans tous ces repaires. Les chiffonniers ont le droit d'y garder leur *cabriolet* (c'est ainsi qu'ils appellent leur mannequin), et pourvu que vous y fassiez pour deux sous de consommation, vous pouvez y passer toute la nuit.

Les bouges sont extrêmement communs dans la Cité; il en est où l'on se livre à toutes sortes de spéculations;

beaucoup de jeunes filles, de marchandes des quatre-saisons sont conduites dans ces cavernes par d'autres hideuses créatures de leur sexe, qui tirent un honteux profit de leur jeunesse et quelquefois de leur figure. Les rues de la *Grande-Friperie*, *Saint-Éloi*, *Jean-de-l'Épine*, sont aussi renommées pour leurs bouges ; là, une méchante armoire est devenue une chambre, et cette chambre est habitée par une femme. Dans une autre souricière, située près de la barrière Montparnasse, il y a (non pas un salon, non pas même une salle), mais un caveau que le maître de ce repaire offre avec orgueil comme étant assez vaste pour que deux cents chiffonniers puissent s'y promener à l'aise avec leur cabriolet sur le dos. Quel *raout!* lorsque la réunion est complète.

Mais un des bouges les plus curieux est dans la rue aux Fers. C'est un fameux débit de consolation. Il est situé au fond d'une cour ; il n'y a là ni boutique, ni salle, mais une espèce de couloir dans lequel se tiennent les habitués.

Ce couloir, qui est presque toujours plein, sert de domicile à des gens qui n'ont pas même de quoi aller à la Souricière. Là vous voyez des hommes passer toute une nuit debout contre le mur du corridor, sur lequel ils sont adossés ; bien heureux encore lorsqu'ils ont pu attraper une place au mur ; elles sont très-recherchées, parce qu'au moins on peut s'y appuyer.

Et dans cet endroit vous trouverez toujours un beau parleur, un loustic, qui tient le dé dans la conversation, et qui met beaucoup de vanité à donner de l'agrément à son auditoire.

Ainsi, au milieu d'une nuit que les honnêtes habitants de Paris employaient sans doute à dormir, dans un de ces bouges où la société était fort nombreuse, un beau parleur avait amené la conversation sur l'exécuteur des hautes œuvres de Paris, et il en faisait le portrait, lorsque, tout à coup, un des auditeurs s'écria d'une voix rauque :

— Tu dis des *blagues*... tu parles de choses que tu ne connais pas ! Tu nous dis que le bourreau d'ici est petit, moi je te dis qu'il est grand !

— Il est petit.

— Il est grand.

— Mais, mon cher, je le connais bien, peut-être, puisque c'est lui qui m'a marqué.

LES MODES

A quoi bon parler de la mode dans une ville où cette déesse est si inconstante? la mode d'hier est passée aujourd'hui, celle d'aujourd'hui n'existera plus demain.

A Paris, les personnes qui suivent exactement les modes sont extrêmement occupées ; elles n'ont pas un moment de la journée à perdre : toilette du lever, toilette du matin, toilette de la journée, toilette du soir, toilette de concert ou de bal... Et ce n'est pas tout encore !... Il faut avoir un appartement à la mode, des meubles à la mode, une livrée à la mode, un équipage, des chevaux, des harnais à la mode !... Et la mode change à chaque instant... c'est un métier de galères.

Ces personnes pour qui la mode est tout sont excessi-

vement malheureuses, quand il leur manque quelque chose de ce qui vient d'être adopté par elle. Ce nœud de cravate n'est plus bon genre; on ne boutonne plus son habit aussi haut; ce chapeau n'a pas la forme nouvelle; cette couleur est de mauvais goût ; cette canne est arriérée. Si vous avez eu le malheur de sortir sans savoir tout cela, vous êtes un homme perdu dans l'esprit de vos connaissances... Sauvez-vous, cachez-vous bien vite avant que l'on vous voie! vous seriez déshonoré.

Mais, heureusement pour les Parisiens, ils ne sont pas tous esclaves de la mode. Les hommes de talent s'en occupent fort peu, car ils ont autre chose à penser; quelques philosophes austères ou cyniques affectent pour elle un mépris qui va trop loin quelquefois. *Est modus in rebus.*

Voici ce qui arriva dernièrement, à Paris, à une dame pour qui la mode était tout. Cette dame avait quarante ans; elle n'était pas jolie, mais elle portait souvent des choses qui l'enlaidissaient encore.

— C'est la mode! tel était son refrain favori; elle ne sortait pas de là, et ajoutait : — On ne peut jamais être mal quand on est à la mode.

— Mais, lui disait-on, si la mode est ridicule?

— Elle ne peut pas l'être.

— Si elle vous va mal?

— Ça m'est égal.

— Si elle vous obligeait à montrer votre gorge... que vous n'avez pas?

— Je la montrerais.

— A vous retrousser jusqu'aux genoux?

— Je me retrousserais.

— A faire voir votre... jarretière?

— Je ferais voir tout cela... du moment que ce serait la mode, je le ferais voir.

Le mari de cette dame, qui ne partageait nullement l'opinion de sa femme, eut un jour l'idée de composer un petit dessin qu'il substitua, dans le *Journal des modes*, à la gravure qui s'y trouvait. Sur le dessin du mari, une dame était coiffée en cheveux avec une énorme carotte placée en guise d'aigrette, et dessous le costume on avait écrit : *Coiffure en cheveux, relevée à la chinoise; carotte naturelle.*

La dame examina longtemps le petit dessin, en disant :

— O la singulière coiffure !... comme c'est original !... carotte naturelle !... Ah ! on met maintenant des légumes dans ses cheveux !...

Le mari haussa les épaules en s'écriant :

— C'est pitoyable ! cela n'a pas le sens commun !... J'espère que tu ne t'affubleras pas de la sorte, au moins ?

— Pourquoi donc, mon ami? ce n'est pas laid !... oh ! ce n'est pas laid du tout !... D'ailleurs, c'est la mode, cela suffit. Qu'on me cherche une carotte, une carotte sur-le-champ... une superbe carotte. Nous allons ce soir à l'Opéra, je veux être coiffée ainsi.

Le mari eut l'air de vouloir s'y opposer, la femme persista. Elle se posa une carotte dans les cheveux et se rendit ainsi le soir à l'Opéra.

Elle y fit un effet extraordinaire, mais qui n'était pas celui qu'elle espérait. Chacun lui rit au nez, chacun se

moqua d'elle, et si ouvertement, qu'il ne lui fut pas possible de s'y méprendre.

La pauvre dame, fort triste, fort déconcertée, rentra chez elle en disant :

— C'est bien singulier, je m'étais coiffée à la dernière mode, et on a eu l'air de me trouver ridicule.

— Ma chère amie, dit le mari, toutes les modes ne te vont pas... je t'ai dit cela cent fois ; il faut s'arranger à l'air de sa figure... La carotte ne sied pas du tout aux blondes.

Depuis ce temps, cette dame ne suivit pas les modes aussi exactement.

LE JARDIN DES PLANTES

Quand un petit garçon a été bien sage, qu'il a bien appris ses leçons, il dit à ses parents :

— Maman, j'ai été bien gentil... on me mènera voir les ours.

Alors la tendre mère répond en caressant le menton de son fils :

— C'est juste, mon ami, tu as bien fait tes devoirs... tu as récité sans te tromper la fable des *Animaux malades de la peste*... Tu mérites d'aller voir les ours; ton père t'y conduira.

Le papa croise ses jambes, secoue la tête, prend un air grave, se caresse les *tibias* et répond en pesant ses paroles :

— Est-ce que vraiment Guguste sait parfaitement sa fable des *Animaux malades de la peste?...*

— Oui, mon papa, je ne me suis trompé qu'une seule fois; tiens, veux-tu que je te la récite, mon petit papa... de mémoire?

— Je le veux bien, Guguste; mais fais attention... si tu fais plus de trois fautes, tu ne verras pas les ours!

Cela dit, le papa se renverse d'un air grave dans son fauteuil à la Voltaire, où il se figure qu'il doit avoir un faux air du grand poëte; le petit gamin commence par fourrer un de ses doigts dans son nez, peut-être pour y chercher sa fable, et il récite enfin d'une voix aiguë :

— *Un mal qui répand la terreur!... la terreur... dans sa fureur... sa fureur... la terreur... la terreur!*

Le papa commence à froncer le sourcil en voyant que son fils ne sort pas de sa terreur; mais le petit garçon reprend d'un air décidé :

— Tiens, mon papa, je ne sais pas absolument ma fable par cœur, mot à mot : mon cousin dit que ce sont les perroquets qui apprennent comme cela, et je ne veux pas étudier pour ressembler à un perroquet; mais si tu veux, je vais te faire l'histoire de ma fable?...

— C'est le résumé que tu veux dire, sans doute?

— Oui, enfin je vais te l'expliquer, pour te prouver que je l'ai bien comprise.

— Eh bien, soit, j'y consens encore. Voyons, Guguste, votre analyse des *Animaux malades de la peste.*

— Mon papa, il y a la peste dans un pays... c'est une vilaine maladie... On a mal au ventre, on est jaune, et on se tortille, n'est-ce pas?

— Je ne puis pas affirmer que l'on se tortille... je demanderai cela au docteur; mais va toujours.

— Les animaux ne se soucient pas d'avoir la peste... comme, nous autres, nous n'aimons pas à avoir du bobo?

— Très-bien; poursuis.

— Il y a les plus forts animaux qui disent : Il faut que quelqu'un se sacrifie pour la peste... c'est comme quand tu dis à maman : Qui est-ce qui va à la cave aujourd'hui.

— Parfait! Continue.

— Enfin les plus malins disent qu'ils n'ont pas fait de sottises pour se sacrifier... Mais l'âne se mêle à la conversation; alors on le prend, et c'est lui qui l'est; comme toi, quand tu viens jouer au colin-maillard... Les autres se sauvent; mais on te pince tout de suite, et c'est toi qui l'es!

— Bravo! très-bien analysé... tu iras voir les ours.

Le papa embrasse son fils, le petit garçon met du pain dans sa poche pour en donner aux bêtes, parce que c'est défendu, et on part pour le Jardin des Plantes, qui est aussi le jardin des animaux.

Ce jardin, qui fut formé en 1635, est un des plus beaux qui existent en Europe; il est situé sur la rive gauche de la Seine, en face du pont d'Austerlitz. Il offre à l'amateur et au savant un magnifique jardin botanique, avec des serres chaudes et des serres tempérées; une ménagerie où sont rassemblés vivants des animaux que l'on ne rencontre point dans nos climats; enfin le *Muséum* d'histoire naturelle est au bout du jardin, du côté de la

rue; il se compose de plusieurs galeries où l'on trouve une nombreuse collection des trois règnes de la nature.

Ce jardin, agréablement dessiné, a d'un côté l'aspect d'un paysage de la Suisse, avec ses chalets, ses chèvres, ses petites huttes et ses belles prairies; plus loin, le labyrinthe est très-recherché par les promeneurs qui ont l'intention de s'égarer : nous croyons cependant devoir les prévenir que leur espérance serait vaine, et que le labyrinthe du Jardin des Plantes est une promenade fort innocente qui conduit simplement au belvédère, d'où la vue embrasse une assez vaste étendue de Paris et même de ses environs.

Enfin, ce jardin vient encore de s'enrichir d'une immense maison grillée, habitée par des singes. Ce petit peuple, dont les jeux, les sauts et les grimaces font les délices des badauds, des flâneurs, des bonnes et des enfants, est parfaitement logé dans le Jardin des Plantes; son immense cage renferme un jet d'eau, des balançoires, des cordes, et enfin de petites cahutes dans lesquelles les singes se réfugient en cas de froid, et lorsque leurs gardiens veulent mettre un terme à leurs divertissements.

Le Muséum d'histoire naturelle n'est ouvert au public que deux fois par semaine, mais les animaux sont visibles tous les jours. Dès que vous entrez dans le jardin par le côté de la Seine, une odeur qui n'est pas suave vous indique le côté où sont renfermés les animaux. Les lions et les tigres ne sentent pas le jasmin et le patchouli. Cette partie du jardin est ordinairement le rendez-vous des étrangers, des habitants de la campagne,

des bonnes, des tourlourous, tous gens qui ne peuvent point se lasser d'admirer la gentillesse d'un tigre et les petites manières d'une lionne; mais prenez garde, bonnes gens, pendant que vous contemplez l'espèce quadrupède, il y a près de vous des bipèdes très-adroits qui glissent leurs mains dans vos poches, sans que vous en ayez le moindre soupçon... Et tout à l'heure, quand vous en aurez fini avec les animaux, vous resterez stupéfaits en ne trouvant plus votre bourse, votre montre, votre mouchoir ou votre tabatière.

Là, aussi, vous entendrez toujours un bavard, un beau parleur, le loustic de la foule, personnage assez mal mis ordinairement, qui, voulant captiver l'attention des curieux et se donner l'air d'un savant ou d'un homme qui a beaucoup voyagé, s'écriera, en poussant tout le monde pour s'approcher des animaux :

— Oh !... un lion !... je connais ça... j'en ai vu bien d'autres ! On croit que c'est méchant, les lions, et on en a peur !... mais ce n'est pas méchant du tout !... Moi, en Afrique, j'en avais dompté deux que je voulais atteler à une voiture ; mais le commissaire de police de l'endroit s'y est opposé, craignant les accidents.

Tout le monde se retourne, on prête l'oreille, et les badauds ouvrent de grands yeux pour voir ce monsieur qui voulait avoir des lions à sa voiture. Le particulier, enchanté de l'effet qu'il produit, reprend d'une voix plus forte :

— Ah ! voilà un tigre... pauvre tigre ! il a l'air malade... Quand on sait s'y prendre, on joue avec cet animal-là comme avec un chat : si l'on veut m'ouvrir sa

cage, je vais y entrer sur-le-champ, et il se couchera à mes pieds.

— Voilà le gardien! dit un jobard qui croit vraiment que ce monsieur veut entrer dans la cage. Mais le bavard s'éclipse aussitôt, et cet homme intrépide n'osera pas rentrer dans sa chambre s'il y aperçoit une souris.

Suivons M. Guguste et son père. Ils se dirigent du côté des boucs, des mérinos et des paons.

Le petit garçon donne du pain aux mérinos, qui lui lèchent les mains et aux béliers, qui lui donnent des coups de tête. Il demande à son père pourquoi les boucs sentent si mauvais, et le papa, après avoir longtemps réfléchi, lui répond :

— Cela tient à leur histoire naturelle.

Le petit garçon voudrait donner à manger aux buffles et même aux éléphants. Le papa admire l'amour de son enfant pour les bêtes, et il l'embrasse en lui disant :

— Tu seras un bon fils.

Puis le père et l'enfant se dirigent vers les ours. Ces animaux habitent des fossés très-vastes ; autrefois un simple garde-fou empêchait les curieux de tomber dans la fosse avec les ours; mais comme il y a des gens qui ne se contentent point de regarder et qui se penchent; comme des bonnes mêmes avaient quelquefois l'imprudence de poser un enfant sur le garde-fou, afin qu'il pût avec plus de facilité contempler les gentillesses de *Martin* ou de son compagnon, des accidents terribles sont arrivés. Les ours ont montré qu'ils n'étaient nullement apprivoisés, et se sont fort mal comportés.

Aujourd'hui, au-dessus du garde-fou, on a placé un

grillage très-haut et qui doit empêcher de tomber chez les ours.

La présence des singes a fait un grand tort aux ours : la grande maison grillée attire maintenant la foule : hommes, femmes, enfants, vieillards, viennent admirer les gambades, les malices, les sauts extraordinaires, les contorsions bizarres de ces animaux, pour lesquels la girafe même est abandonnée.

Vous trouverez toujours beaucoup de promeneurs dans cette partie du jardin et dans l'allée des bêtes à cornes; mais si vous aimez la solitude, si vous désirez pouvoir causer en liberté, ne vous dirigez pas vers le vieux cèdre du Liban qui est sur le chemin du labyrinthe : tout le monde va par là, et le belvédère est toujours plein. Tournez vers l'autre partie du jardin, du côté où les paons font entendre leur cri strident et désagréable. Alors, tout en admirant des plantes rares, des arbustes curieux, vous pourrez vous promener longtemps seuls... C'est le côté des douces conversations, des tendres rendez-vous; c'est par là que se retrouvent la grisette de la rue Pascal et l'étudiant de la place Maubert. Vous les reconnaîtrez à leur tournure, à leur toilette : le jeune homme a quelquefois un petit habit bien sec, bien juste, auquel manquent plusieurs boutons, et que cependant il s'obstine à fermer jusqu'au menton pour ne point laisser voir les mystères de sa chemise.

La grisette est beaucoup moins coquette là que dans la Cité ; sa robe est montante, son petit fichu bien croisé, son tablier fort simple, et son bonnet n'a pas l'air par trop effarouché.

Tout cela n'empêche pas ce jeune couple de se parler bien amoureusement tandis que le paon continue son cri aigu.

Un peu plus loin voilà une dame fort élégante qui s'appuie sur le bras d'un petit-maître à gants jaunes. Ce couple-là n'est pas du quartier, cela se reconnaît sur-le-champ ; mais on vient quelquefois de très-loin au Jardin des Plantes... C'est un lieu de rendez-vous où l'on se flatte de ne pas être rencontrée par son mari en n'allant pas du côté des animaux.

LES DAMES AU MARCHÉ

Les dames de Paris vont au marché, et cela fait leur éloge, car cela prouve qu'elles s'occupent de leur ménage et des détails intérieurs de leur maison. Des femmes de riches capitalistes, de commerçants, de banquiers, de rentiers, de marchands, d'artistes ne craignent point de se rendre elles-mêmes le matin au marché le plus voisin de leur demeure pour y faire leurs provisions. Quelques-unes y vont seules, un grand panier sous le bras ; lorsque, après le marché fait, le panier leur semble trop lourd, elles prennent un commissionnaire pour le lui faire porter.

D'autres emmènent leur bonne, qui naturellement porte le panier. Mais alors elles s'exposent dans le mar-

ché à recevoir les sottises des marchandes auxquelles elles n'achètent point, et qui ne manquent pas de crier à la bonne qui trotte à côté de sa maîtresse :

— Ah ! voyez donc c'te grande serine qu'on mène à l'école !...

— Tu ne peux donc pas venir au marché toute seule, grosse bête ?

— Ah ! on a peur qu'elle ne fasse danser l'anse du panier.

— Ah ! comment peux-tu rester dans une baraque où la maîtresse vient avec toi au marché? etc.

Et une foule d'autres gentillesses du même genre. Mais les dames qui vont au marché sont tellement habituées à entendre ces propos, qu'elles n'y prêtent plus aucune attention. Quant à la bonne, elle jette à la marchande un regard en dessous qui signifie :

« Allez !... tapez ferme !... dites toujours ! ça fait qu'on me laissera venir seule une autre fois. »

Les dames qui vont souvent au marché ont leurs marchandes d'habitude, de prédilection ; ce qui n'empêche pas toutes les autres de crier lorsqu'elles passent :

— Venez donc me voir, mon cœur !... — Achetez-moi donc, mon bijou. — Eh ben, est-ce que nous passons fière comme ça, aujourd'hui ? — Venez donc que je vous arrange. — Étrennez-moi, moi, mon chou, vous me porterez bonheur. — Ah ! la méchante qui s'en va sans me rien acheter ! — Eh ben, on ne me dit donc rien, à moi, mignonne ?

Au marché, il est rare que les dames ne rencontrent point de leurs connaissances. On s'aborde, on se dit bon-

jour, et l'on cause, tout en cherchant, en marchandant ce dont on a besoin.

— Eh! c'est madame Benjamin!... — Bonjour, madame Legras, comment vous portez-vous?—Il ne faut pas vous demander cela à vous, madame, vous êtes fraîche comme une rose! — Oh! ne me regardez pas, je vous en prie! Je suis à faire peur... Une vieille robe que je mets les matins... voilà deux ans que je l'ai... — Je vous assure qu'elle est encore très-bien. D'ailleurs, pour venir faire ses provisions du matin, est-ce que l'on voudrait s'habiller? — Votre robe est charmante, cependant!... — Oui... elle est assez gentille... Mais si vous saviez ce qu'elle m'a coûté... trente-cinq sous, madame... et c'est bon teint. — Ah! mon Dieu! mais c'est pour rien... vous me donnerez l'adresse, n'est-ce pas? — Mon Dieu! chez *Aubertot*, rue Poissonnière, tout près du boulevard... — Voyons, votre saumon est-il frais?

— Comme vous et moi, ma petite mère... Mettez votre nez dessus, vous m'en direz des nouvelles...

— Vous achetez du poisson, dit madame Benjamin à l'autre dame. — Il est horriblement cher aujourd'hui... et la volaille! on ne peut pas y aborder.

— Mais savez-vous que c'est terrible! tout devient hors de prix... Aussi, je dis tous les jours à mon mari : Mon ami, tu augmenteras la somme des frais du ménage, sans quoi je ne vais plus au marché.

— Mais les maris sont extraordinaires! Ils ne veulent pas entendre cela; ils vous répondent tranquillement : « Arrange-toi! je ne mange pas plus qu'à l'ordinaire, je n'ai pas besoin de dépenser plus. »

— C'est bien cela, et si on ne leur donnait pas un bon dîner, ils feraient la mine et grogneraient tout le long du repas !

— Eh bien, ce saumon ?... voyons... combien cette tranche ?...

— Six francs... parce que c'est vous, mon p'tit chat !...

— Six francs !... par exemple !... j'en serais bien fâchée...

— Mais voyez donc ce que vous marchandez !... C'est un morceau de roi... et puis le saumon a fait faux bond... il est rare comme les hommes fidèles... C'est pas comme le maquereau ! Ah ! on en trouve à foison de celui-là,

— Voulez-vous trois francs de votre tranche ?...

— Fi donc !... pour qui me prenez-vous ?... J'aimerais mieux ne jamais vendre de ma vie... Prenez-le de cent sous... c'est mon dernier mot.

— Non pas... Je m'en vais avec vous, madame Benjamin.

— Mais attendez donc ! mauvaise !... voyons !... donnez-moi quatre francs, et que ça finisse.

— Je vous ai dit mon prix, je ne mettrai rien de plus.

— Oh ! est-elle méchante ! Allons, voyons, prenez-le ; tenez, c'est ben parce que c'est vous, et que je tiens à ce que vous en mangiez !

La dame met le morceau de saumon dans son panier, et s'éloigne avec madame Benjamin en lui disant :

— Si l'on ne savait pas marchander, serait-on volée !

— C'est pour cela que je viens aussi moi-même ; il n'y a pas moyen de s'en rapporter à ses domestiques... Qu'est-ce que cela leur fait de payer plus cher ?... ce n'est pas

leur bourse, et il y en a si peu qui prennent les intérêts de leurs maîtres. — Oh! ne m'en parlez pas!... c'est une bien vilaine *engeance!* Avez-vous toujours la vôtre? — Oui, mais je ne la garderai pas, elle ne sait rien faire!... Elle laisse brûler les rôtis, elle ne sait pas coudre, et elle passe sa journée à se repasser des bonnets. — La mienne est fidèle... c'est une qualité!... mais maussade, répondeuse... C'est au point que souvent je fais les choses moi-même pour ne pas les lui demander.

— Ah Dieu! je ne garderais pas longtemps une bonne comme celle-là.

— Bonjour, mesdames, dit en passant une grande dame longue et maigre, dont la figure rappelle celle d'un chien de porcelaine.

— Vous avez fait vos achats; moi je vais voir si le marché est beau... D'abord, nous sommes très-difficiles, mon mari et moi, nous nous nourrissons très-bien, nous ne mangeons que ce qu'il y a de meilleur.

— Mais c'est assez le goût de tout le monde, dit madame Benjamin, en souriant avec malice à madame Legras.

La nouvelle venue ouvre le panier de celle-ci, et s'écrie :

— Vous avez du poisson... Ah! quelle petite tranche!... il n'y aurait pas deux bouchées pour mon mari... Vous avez des pigeons... Oh! qu'ils sont maigres, il m'en faut de plus beaux que ça... voyons que je goûte votre beurre... Heim! ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur... Mon mari est si difficile pour le beurre... Nous nous nourrissons très-bien à la maison...

— Mais, madame, est-ce que vous croyez que nous ne mangeons que du mauvais chez nous?...

— Mon Dieu, ma chère amie... je n'ai jamais eu l'intention de dire cela... Mais vous savez qu'il y a des personnes plus ou moins difficiles. Adieu, mesdames, je vais faire mon marché; car j'ai peur que toutes les belles pièces ne soient vendues.

— Fait-elle son embarras! dit madame Legras, quand la grande femme est éloignée. Est-ce que cela ne vous fait pas pitié, madame?... C'est étonnant comme ils se nourrissent bien, elle et son mari : je suis allée chez eux un jour, je les ai trouvés qui dînaient avec un hareng saur et un méchant pilon de dinde... Elle va faire tout le le marché et finira par acheter une betterave! On connaît ça.

Une petite dame qui n'est plus ni jeune ni jolie, et qui, pour venir au marché, porte une robe à volants et des fleurs sur son chapeau, aborde alors les deux amies en s'écriant :

— Eh! c'est madame Benjamin et madame Legras!... Bonjour, mesdames, vous venez de faire vos provisions?... C'est comme moi!... Nous traitons aujourd'hui, j'ai beaucoup de monde à dîner... M. Bichonneau est terrible pour inviter toujours ses amis à venir manger son bien!... Et au bout du compte, c'est qu'on ne vous en a pas plus d'obligation!... Enfin, que voulez-vous?... quand je crierai!... c'est sa manie... Neuf personnes à traiter aujourd'hui... et puis nous trois avec mon Phonphonse, ça fera douze... C'est très-heureux encore qu'il n'en ait pas invité dix, nous aurions été treize! Je ne me

serais pas mise à table!... Et dans ces neuf personnes nous avons ce gros peintre flamand qui mange comme quatre, et M. Lecarlin qui boit que c'en est effrayant!... Mais qu'est-ce que je vais donc donner à tout ça? mon Dieu!...

— Le poisson est-il cher?

— Hors de prix!...

— Ils n'en auront pas, alors... Au lieu d'un matelote, je leur donnerai une gibelotte... Et le gibier?

— Quatre francs un perdreau fort petit.

— Quatre francs!... Et il m'en faudrait au moins deux pour tout ce monde-là... En fait de gibier, ils auront une poule aux petits oignons... Et les légumes... les petits pois?

— Ils sont encore augmentés...

— Je vais prendre des pommes de terre alors... et au lieu de fraises je leur donnerai deux assiettées de pommes cuites... S'ils ne sont pas contents, ça m'est bien égal... Adieu, mesdames, je vais faire mes emplettes... Vous verra-t-on ce soir?

— Nous tâcherons.

Madame Bichonneau s'est éloignée, et les deux autres dames continuent de faire leur marché, tout en se disant d'un ton moqueur :

— Il sera joli le dîner de M. Bichonneau!

— J'aimerais mieux ne jamais recevoir du monde que de le traiter ainsi.

— Oh! je suis entièrement de cet avis-là; il faut faire les choses bien, ou ne point s'en mêler.

— Mais madame Bichonneau est une vieille coquette

qui dépense tout pour sa toilette, et qui met son mari au régime des pommes de terre tout le long de l'année.

— Pauvre cher homme! il est d'une bonne pâte, celui-là. Moi, si j'avais le malheur de donner deux jours de suite le même plat à mon mari, il ne me dirait rien, mais il irait dîner en ville tout le restant de la semaine.

— Ah! c'est que tous les hommes ne sont pas des Bichonneau... Ah! ah! ah! et c'est bien heureux, car, suivant moi, il n'y a rien de si ennuyeux qu'un homme bête!...

— Je suis entièrement de votre sentiment. J'aimerais mieux, je crois, avoir un mari méchant que d'être l'épouse d'un jobard!... Je vais entrer chez ma beurrière.

— Et moi chez mon boucher. — Adieu, madame Legras.

— Au revoir, madame Benjamin. Si vous entendez parler d'une bonne... un bon sujet... pas jolie surtout, envoyez-la-moi.

— Je m'en occuperai.

LE DIMANCHE A PARIS

Vous ne vous douteriez jamais que le dimanche est un jour de repos, si vous parcouriez Paris ce jour-là. Cette ville est toujours bruyante, vivante, gaie, populaire; tout le long de la semaine ses rues sont animées par le passage continuel des piétons, des voitures, des charrettes, des équipages; par les cris des cochers, des marchands ambulants, par le bruit des orgues, des vielles, des chanteurs en plein air; mais le dimanche... c'est bien pis, vraiment.

Pour peu que le temps soit beau, qu'il y ait un rayon de soleil, les promenades sont couvertes de monde; dans les rues, sur les boulevards, aux Tuileries, au Palais-Royal, aux Champs-Élysées, partout une foule de pro-

meneurs. Si vous êtes pressé, vous êtes obligé de prendre des chemins détournés, des rues étroites et mal entretenues où l'on ne peut pas se promener, sans quoi vous n'arriveriez jamais.

Et souvent en regardant d'une fenêtre tout ce monde qui passe et se renouvelle sans cesse sous vos yeux, vous vous demandez où tout cela peut tenir, se loger, se caser.

Pourtant le dimanche n'est pas le jour choisi par le beau monde pour aller à la promenade : ce jour-là, au contraire, les gens qui composent ce qu'on appelle la haute société restent chez eux, et se donneraient bien garde de se commettre dans les rues de Paris avec les marchands, les boutiquiers, les employés, les artisans, les ouvriers et le peuple, enfin, qui mangerait du pain sec toute la semaine, plutôt que de renoncer à s'amuser le dimanche.

Ainsi les petites-maîtresses, les dames du grand monde, les lions, les dandys ne sortent pas le dimanche : il est convenu que c'est de mauvais ton; en hiver ils restent au coin de leur feu, en été ils habitent ordinairement la campagne et on ne les rencontre point dans Paris.

Si, par hasard, quelque membre du jockey-club, quelque habitué du balcon de l'Opéra est forcé pour ses affaires, ses rendez-vous, de sortir et de se montrer le dimanche dans les rues de Paris, il aura bien soin alors de mettre son plus vieil habit, qu'il recommandera à son domestique de ne pas brosser ; il aura des bottes non vernies, un méchant pantalon taché, il ne se peignera pas les cheveux, et il mettra sur sa tête un chapeau sale

et déformé. C'est dans cette tenue de Robert-Macaire qu'il parcourra Paris le dimanche; ayant l'air de narguer les bonnes gens qui se sont faits superbes ce jour-là, il se fait laid, lui, parce que c'est encore bon genre de se montrer aussi sale que possible le dimanche.

Mais qu'importe à toutes ces classes qui vont s'amuser, se promener, se récréer le dimanche, que ce monsieur se fasse sale et veuille s'ennuyer ce jour-là... Laissons chacun suivre son goût, ses penchants, et faisons ce qui nous plaît, sans nous inquiéter de ce que font les autres. Cette maxime, qui est la bonne, est assez celle que l'on suit à Paris.

Et le dimanche rend encore heureux une grande portion des habitants de la grande ville.

L'employé d'abord, ce respectable commis de bureau, qui n'a que ce jour-là par semaine pour être libre de faire sa volonté depuis le matin jusqu'au soir.... Et encore, lorsqu'il est marié, il n'est pas bien certain qu'il soit son maître, même le dimanche. Mais il n'est point obligé d'aller à son bureau, il peut se lever tard, se dorloter dans son lit, il peut se permettre de flâner, de garder ses pantoufles et sa robe de chambre une partie de la journée; il peut prendre l'air à sa fenêtre, arroser ses pots de fleurs et lorgner ses voisines; enfin il peut se dire :

— Que vais-je faire aujourd'hui pour m'amuser? De quel côté porterai-je mes pas?

Et souvent il passe sa journée à chercher ce qu'il fera; la journée s'écoule, et il n'a rien fait que des projets, des châteaux en Espagne; mais dans cette douce rêverie il a

été heureux, et dans toutes les positions de la vie, c'est le point principal.

Rousseau n'a-t-il pas dit : Il faut être heureux!... c'est le premier besoin de l'homme!

Enfin, si le commis de bureau est parvenu à savoir comment il veut employer son dimanche, voyez-le s'habiller avec soin, avec coquetterie même, passer plusieurs minutes devant sa glace pour arranger le nœud de sa cravate, se tourner vers sa femme et lui dire :

— Suis-je bien comme cela?

Sa femme, que cette coquetterie hebdomadaire semble inquiéter, lui répond brusquement :

— Vous êtes toujours assez bien!

L'employé, qui n'est pas très-persuadé de cela, va de nouveau se mirer. Lorsque sa toilette est terminée, il se pose devant son épouse en lui disant :

— Es-tu prête?

Mais madame est rarement prête en même temps que monsieur ; quelquefois elle n'est pas disposée à sortir, elle regarde le temps et dit :

— J'ai dans l'idée qu'il va pleuvoir.

Le commis, qui est bien décidé à ne point passer son dimanche chez lui, va prendre son parapluie et le met sous son bras en s'écriant :

— Maintenant, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne!... cela m'est égal, avec cela je brave tout!... Une fois, deux fois, tu ne veux pas sortir?

— Non, nous dînons chez mon oncle aujourd'hui, c'est encore loin ; je ne veux pas me fatiguer d'avance.

— Comme tu voudras ; moi, je vais me promener.

Et notre homme sort fièrement, son parapluie à la main, en se disant :

— Si j'écoutais ma femme, je passerais tous mes dimanches à lui découper du feston ou à tâcher d'apprendre à chanter à son serin ; merci !... j'en ai assez, on n'a qu'un jour sur sept pour s'amuser, je ne veux pas le consacrer au serin de mon épouse.

Et notre commis se lance dans la rue, il marche en se dandinant, en regardant les dames d'un air très-badin, en fredonnant un refrain de vaudeville, et quelquefois en se disant encore :

— Nous dînons chez mon oncle !... ce n'est déjà pas si récréatif ! Tous les dimanches dîner chez mon oncle qui a la goutte, avec la vieille cousine qui est sourde, et puis faire leur boston depuis sept heures jusqu'à dix... J'en ai une indigestion de boston !... j'aime bien mieux le matin que le soir de mon dimanche.

Et notre homme, qui a marché en pensant à tout cela, se trouve au bout d'une demi-heure, devinez où ?... devant la porte de son bureau, dont il a pris le chemin sans s'en apercevoir, tant est grande la force de l'habitude.

Alors il s'arrête, reconnaît où il est, se met à rire en se disant :

— Par exemple, en voilà une bêtise !... venir à mon bureau le dimanche ! ce que c'est que d'être préoccupé !

Le commis s'éloigne bien vite de cet endroit où il est obligé d'aller tous les jours. Il ne sait pas bien au juste où il veut aller, mais il sait très-bien que ce n'est pas là. Il parcourt Paris comme un étranger ; il va quelquefois de la barrière de l'Étoile à celle de Bercy ; enfin, après

avoir fait au moins quatre lieues dans sa journée, il rentre chez lui harassé de fatigue, et dit à sa femme :

— Je m'en suis donné !... je puis dire que j'ai fait du chemin... les jambes me rentrent dans le corps... mais au moins je me suis promené... J'ai été aux quatre coins de Paris.

— Quelle folie de se fatiguer ainsi ! dit madame.

— Qu'est-ce que cela te fait, si c'est mon plaisir à moi !... Je n'ai que le dimanche pour me promener... je veux l'employer. — Allons chez mon oncle. — C'est juste... — Ce n'est pas le plus amusant.

Le lendemain, l'employé a souvent mal aux reins ou une courbature ; mais cela ne l'empêche pas d'être très-content de l'emploi de son dimanche.

Les gens de commerce, qui veulent bien le dimanche se décider à fermer leur boutique, ce qu'ils ne font quelquefois que sur les deux heures de l'après-midi, affectionnent ordinairement la promenade des Tuileries.

Madame a un cachemire français, des boucles d'oreilles en diamants, des plumes sur son chapeau ; si elle osait elle y mettrait encore des fleurs, des rubans, des dentelles, un voile et des marabouts. Sa robe est d'une étoffe fort chère, que l'on n'a pas épargnée.

Monsieur a un habit neuf, un pantalon neuf, un chapeau neuf; il n'y a que sa figure qui ne soit pas neuve, mais elle est radieuse, et lorsqu'il porte les yeux sur sa moitié, il a toujours l'air de lui dire :

— Tu peux te flatter que nous ne rencontrerons pas une femme mieux que toi.

Le petit garçon a un matelot neuf dans lequel il est

horriblement gêné, mais le tailleur a dit qu'il allait très bien, et on a de préférence écouté le tailleur : c'est pou cela que le petit garçon fait la moue en marchant ave beaucoup de peine, et comme s'il s'était oublié dans so pantalon.

La famille se rend aux Tuileries, en marchant posé ment, en se carrant, en ayant l'air de dire à tous ceu qui passent :

— Faites donc attention à notre toilette.

Arrivé dans le grand jardin où le dimanche il y a foule les uns allant pour se faire voir, les autres pour regarder la famille après s'être promenée pendant longtemps, a grand déplaisir du petit garçon, qui est considérable ment gêné dans ses entournures, se décide enfin à s'as seoir sur des chaises dans la grande allée.

Elle reste assise quelquefois pendant plus de deu heures, et dans cet espace de temps le mari et la femm échangent tout au plus cinq ou six paroles. Quant a petit garçon, on lui a acheté un pain d'épice, mais o lui a défendu de le manger.

L'heure du dîner approchant, cette famille quitte le chaises et se remet majestueusement en marche, bie satisfaite d'avoir passé près de trois heures aux Tuilerie à regarder passer le monde, en gobant la poussière sou des ombrages qui ne sont pas frais du tout.

Chez l'artisan on s'amuse d'une autre manière : pou se délasser de ses travaux journaliers, un ébéniste, u doreur, un tourneur, enfin un homme qui travaille tou la semaine depuis sept heures du matin jusqu'à hu heures du soir, aura quelquefois l'idée de mettre che

lui du papier frais, ou de repeindre son plafond, ou de mettre son carreau en couleur.

Tous les ouvriers n'emploient pas leur temps de même. Il en est beaucoup, à Paris, qui travaillent encore une partie de la journée du dimanche ; mais auxquels, pour tout l'or du monde, vous ne feriez pas faire une demi-heure de travail le lundi. Le lendemain du dimanche est devenu un jour de fête, de repos pour tous les ouvriers de Paris. Cependant, tout en faisant le lundi, il en est bien peu qui ne fassent point aussi le dimanche.

C'est dans les cabarets, dans les guinguettes qui avoisinent les barrières que l'ouvrier va passer son dimanche, lorsqu'il n'a pas eu la fantaisie de prendre l'air de la campagne et d'aller manger un lapin à Belleville, ou un morceau de veau à Vaugirard.

L'ouvrier qui fait bon ménage et qui n'a point de mauvaises connaissances, emmène avec lui sa femme et ses enfants... quant il en a... ; mais les ouvriers ont presque toujours des enfants. Toute cette famille s'endimanche autant que ses moyens le lui permettent; souvent un petit fichu en madras et un tablier neuf sont tout ce que la femme a pu ajouter à son costume de la semaine ; le mari a du linge blanc, et ce jour-là il met une cravate ; ses enfants ont des bas et des souliers, ce qui ne leur arrive pas tous les jours. Mais tous ces gens-là sont heureux, la joie est peinte sur leur visage ; le mari chante, la femme se tortille en sautillant, les enfants sautent devant et derrière. Ils vont s'amuser, ils vont faire leur dimanche, ils vont dîner à la guinguette.

Quelquefois, animé par le vin à douze, par la danse de la guinguette, par les tableaux joyeux qui l'environnent, la famille de l'ouvrier dépense dans sa journée du dimanche ce qui aurait pu la nourrir toute la semaine; alors, le plus grand chagrin du chef de la communauté est de ne pas avoir de quoi faire le lundi... Mais nul sacrifice ne lui coûtera pour fêter le lendemain du dimanche. On met quelque effet en gage, et le lundi on retourne à la guinguette. Le reste de la semaine on fera comme on pourra... on mangera du pain sec; on n'en aura pas toujours à discrétion! Mais on se sera amusé le dimanche et le lundi, c'est le principal.

Et la grisette dont nous ne parlions pas! si elle pense à son amant toute la semaine, le dimanche elle le passe ordinairement avec lui! Un jeune homme qui, à Paris, délaisse sa maîtresse le dimanche, risque beaucoup de ne pas la retrouver libre le lundi. Ce jour-là ces demoiselles veulent absolument s'amuser, et il y a tant d'occasions, tant de moyens!

Paris fourmille de bals, de spectacles, de traiteurs, de guinguettes, de promenades et surtout de jeunes gens qui le dimanche sont à la recherche d'une bonne fortune.

Le plus grand plaisir que vous puissiez faire le dimanche à votre petite connaissance, c'est d'abord de la promener; car elle se sera faite belle, et c'est pour être vue; ensuite ce sera de la mener dîner chez un traiteur, puis enfin de terminer la journée en la menant au spectacle. C'est là ce qu'on appelle un dimanche complet.

Et pourtant ces jours-là les traiteurs ayant la foule, on

dîne mal et on n'est pas bien servi; les spectacles, étant sûrs d'une forte recette, ne donnent pas leurs meilleures pièces, et l'on a beaucoup de peine à être bien placé.

Mais on veut y aller, parce que... c'est dimanche. On veut s'amuser, parce que... c'est dimanche! Il y a une foule de choses qu'on croit devoir faire, parce que... c'est dimanche.

LES MARCHANDS DE CHEVEUX

Maintenant que l'on fait commerce de tout, à Paris, on ne s'intitule plus perruquier ni coiffeur, mais on est *marchand de cheveux;* on fait le commerce de toupets, de coups de peigne, d'anglaises, de nattes, de coiffures, de perruques; enfin on vous vend des cheveux, et même lorsque vous en avez de beaux, on vous achète les vôtres.

Les cheveux se vendent très-bien à Paris, parce que fort peu de personnes en ont de beaux, et que l'on supplée par l'art à ce que la nature nous a refusé.

Vous qui avez de jolies petites filles de cinq à huit ans, dont les cheveux sont longs, épais, et d'une couleur agréable, n'allez pas dans la foule avec votre enfant, croyez-moi, ou prenez bien garde à sa tête : car il arrive

souvent qu'après avoir mené à la promenade une petite fille bien coiffée et dont les nattes tombant à la suissesse, faisaient l'admiration des passants, vous rentrez avec une enfant qui est à la Titus, les cheveux coupés fort près de la tête. Un adroit filou avait admiré les belles nattes blondes ou brunes de votre petite fille, et moyennant quelques coups de ciseaux exécutés avec infiniment d'adresse et de légèreté, il avait enlevé les nattes sans que l'enfant ni vous en ayez eu le moindre soupçon.

Revenons aux marchands de cheveux.

Ce doit être un excellent état à Paris que celui de coiffeur, car on ne peut jamais avoir ces messieurs : ils sont demandés, pris, retenus dans vingt endroits à la fois ; on se les *arrache*, il n'y a personne qui soit plus désiré qu'un coiffeur, et celui qui a de la réputation est un artiste, un véritable artiste dont le talent se paye au poids de l'or et qui ne daigne pas coiffer tout le monde.

Il y a le coiffeur aristocrate qui ne compromettrait pas son peigne sur la tête d'une épicière ou d'une petite bourgeoise ; en vain lui dirait-on :

— On vous payera ce que vous voudrez.

L'artiste en cheveux qui ne frise, ne crêpe, ne retape que des duchesses, des marquises, des comtesses, souri dédaigneusement et répond :

— Je ne coiffe pas ces gens-là !... quand on a journellement entre ses mains les têtes les plus nobles de Paris, on ne peut pas accommoder une épicière... On me donnerait un million, que je ne mettrais pas mes fers au feu pour elle.

Nous avons ensuite le coiffeur dramatique, qui ne

coiffe que les artistes : le soir, il est employé dans deux ou trois théâtres; il sait toutes les nouvelles et intrigues de coulisses; il connaît l'amant de Mademoiselle B... et le protecteur de Mademoiselle G... il sait pourquoi cette jolie danseuse de l'Opéra n'a pas voulu jouer dans le dernier ballet, et quelle est la personne qui a donné un manchon à sa mère. Le coiffeur dramatique a toujours quelque anecdote à raconter; il est fort amusant pour les personnes qui ne sont pas pressées, car si vous le faites causer, il sera quelquefois deux heures à vous coiffer.

C'est lui qui dit avec la meilleure foi du monde :

— Sans moi le dernier opéra tombait à plat... ou il tombait complétement.

— Comment donc cela?

— Eh! mais, le premier acte n'avait pas été fort bien conçu; le second commençait assez mal; lorsqu'a paru la jeune première coiffée par moi... Oh! à son entrée, il y a eu un tonnerre d'applaudissements... elle était si bien coiffée!... la salle en a été électrisée; on a oublié les invraisemblances de la pièce pour admirer la coiffure de la belle actrice... Dès lors, le public s'est senti sous le charme. Comment voulez-vous que l'on siffle quand on voit des cheveux aussi parfaitement lissés!... L'ouvrage s'est relevé; mais je crois que je puis, sans vanité, m'attribuer la plus grande part du succès.

A Paris, les marchands de cheveux ont des boutiques très-élégantes. Ils mettent maintenant en montre des bustes de cire imitant de fort jolies femmes, lesquelles sont très-décolletées et font voir, outre leur coiffure, une

infinité d'autres choses devant lesquelles les amateurs, les passants s'arrêtent et sont en admiration. Un ressort fait continuellement tourner cette femme en cire sur elle-même, ce qui vous procure l'avantage de pouvoir l'examiner sous toutes ses faces et de voir si sa coiffure fait aussi bien par derrière que par devant.

Mais la boutique n'est que le péristyle du temple; montez au premier et vous trouverez des salons meublés avec luxe, avec goût; de tous côtés des glaces immenses qui vous permettent de vous voir et de vous admirer, si cela vous fait plaisir. Puis autour de la pièce, des divans bien moelleux, puis des tapis, et sur une table des journaux, des brochures, des caricatures, des romans, de la musique même. Le salon d'un marchand de cheveux est presque aussi confortable que celui d'un dentiste, et il est toujours beaucoup plus gai.

Vous êtes monté chez un coiffeur avec un de vos amis qui veut se faire *bichonner* pour aller dîner en ville. Comme vous ne possédez plus qu'une fort petite quantité de cheveux, vous ne pensez pas à imiter votre ami, et vous allez vous jeter sur un divan où vous vous disposez à lire un journal, lorsque le coiffeur s'approche de vous et vous dit avec un sourire charmant :

— Est-ce que monsieur ne se fait pas coiffer?

— Moi ! Et comment voulez-vous que je me fasse coiffer?... Je n'ai plus de cheveux.

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur, vous en avez !

— Oui, quatorze ou quinze environ.

— Oh ! je vous réponds, monsieur, que vous en avez plus que vous ne pensez... D'ailleurs, nous avons une

manière d'arranger cela; je vous certifie qu'on peut vous coiffer fort bien. Si monsieur veut me confier sa tête, il n'en sera pas fâché; je lui ferai une raie, et je le bouclerai dans le dernier genre.

Vous êtes curieux de savoir comment on s'y prendra pour vous coiffer et vous boucler lorsque vous êtes à peu près chauve, et vous abandonnez votre tête à l'artiste qui doit y opérer des prodiges.

Le coiffeur vous fait asseoir dans un excellent fauteuil, vous met un peignoir bien blanc, puis travaille sur votre tête; il vous crêpe avec une espèce de fureur; on dirait qu'il espère parvenir à faire mousser vos cheveux, comme s'il battait des blancs d'œufs. Il en fait passer huit sur votre oreille gauche, six sur la droite; il pommade, il frise, il roule, il passe tout cela au fer. Enfin le prodige est terminé... Vous êtes coiffé.

Vous courez vous regarder devant une glace; vous êtes fort curieux de vous voir... Vous n'apercevez sur votre tête qu'une espèce de petit crêpé qui n'a pas l'air de tenir à votre nuque; vous vous trouvez horrible: vous étiez infiniment mieux avant de vous faire coiffer, mais l'artiste vous crie aux oreilles :

—J'espère que monsieur est satisfait et qu'il me donnera sa pratique.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

Ils ont, à Paris, une prépondérance, une étendue et un faste qui semblent vouloir écraser toutes les autres industries.

Autrefois on trouvait des boutiques qui tenaient de la nouveauté ; ensuite sont venus les magasins ; mais aujourd'hui, à Paris, ces magasins sont devenus des bazars immenses ; quand vous entrez là dedans, c'est presque une ville que vous avez à parcourir.

Au rez-de-chaussée, des salles spacieuses, décorées avec luxe, avec élégance ; des comptoirs dans le goût de la renaissance, des glaces partout ; un parquet mis en couleur, ciré, frotté, et des tapis étendus sur les chemins que vous devez parcourir. Vous croyez vous tromper ;

vous vous imaginez être dans une galerie de Versailles, et vous n'oseriez plus entrer dans ce palais pour y acheter un gilet de flanelle ou de quoi vous faire une camisole, si vous n'aperceviez un monde de commis, d'employés, allant, venant, pliant, dépliant, mesurant, empilant des étoffes, des châles, des écharpes, des robes, des foulards, des fichus, des cravates, et une foule de gens de toutes les classes, regardant, admirant et achetant de tout cela.

Si vous vous décidez à entrer dans une de ces grandes maisons qui dédaignent les montres et tout ce qui se voit du dehors, qui laissent le charlatanisme des étalages aux établissements du second ordre (dans les magasins de la *Ville de Paris*, par exemple), un monsieur en habit noir, aux manières distinguées et polies, vient sur-le-champ à vous et s'informe de ce que vous désirez.

— Une robe de mousseline.

Aussitôt ce beau monsieur s'incline, vous fait signe de le suivre et marche devant vous. Il vous fait traverser une foule de salles : il y a le quartier de la laine, celui de la soie, celui des étoffes de fantaisie, celui des mérinos, celui des châles français, celui des cachemires, etc, etc. Quand je vous disais que c'était une ville à parcourir. Enfin vous arrivez à la mousseline.

Votre conducteur s'incline encore et s'éloigne ; vous vous trouvez alors vis-à-vis de jeunes gens fort élégants, qui ont de très-bonnes manières, qui s'expriment avec recherche et qui vous rappellent les habitués des Bouffes et du foyer de l'Opéra.

Ces messieurs vous font voir les marchandises que vous désirez, en y mettant une grâce, une complaisance qui vous charment, et trouvant souvent moyen, tout en vantant la finesse d'un tissu, la beauté d'une étoffe, de glisser un mot flatteur pour la personne qui vient acheter.

Vous êtes éblouie par la splendeur, la richesse des magasins ; captivée par ce qu'on vous montre, charmée de la politesse, de la galanterie des commis, vous vous laissez séduire, étourdir. Vous aviez l'intention de ne dépenser que deux cents francs, et vous achetez pour mille francs. Vous vous écriez :

— Mon Dieu ! mais je n'aurai pas assez d'argent sur moi.

On vous répond bien vite :

— Cela ne fait rien, madame !... Que ceci ne vous arrête pas... choisissez tout ce qui vous sera agréable... Emportez-le, ou on le portera chez vous ; ce sera comme vous le désirerez.

Comment résister à un langage si poli, à tant de confiance, d'urbanité ? vous achetez encore et vous donnez votre adresse ; on portera toutes vos emplettes à votre domicile... Vous partez enfin ; les commis vous font les honneurs de leur quartier ; il vous offrent de vous faire reconduire jusqu'à la porte, mais vous refusez ; vous êtes persuadée que vous trouverez votre chemin. Quelquefois cependant vous vous égarez dans la soierie, vous vous perdez dans les cachemires, vous ne vous retrouvez plus dans les batistes ; mais il y a toujours là des commis officieux, galants, qui vous offrent la main

et qui vous ramènent jusqu'à la porte d'entrée du magasin.

Il faut dire cependant que ces grandes maisons de nouveautés, tenues sur un ton royal, ne reçoivent en général que les gens riches, les petites-maîtresses, les actrices sur le pinacle ou du moins celles qui font beaucoup de dépenses, puis l'aristocratie du commerce, qui ne veut porter que ce qui vient de là, qui ne trouve beau que ce qui a été acheté là.

Les magasins de nouveautés à étalages sont plus gais, moins cérémonieux, et quoiqu'ils aient aussi, presque tous, outre leur rez-de-chaussée, de vastes salles à l'entresol ou au premier, la grisette, la petite bourgeoise et souvent même la femme de la campagne ne craignent pas de s'y aventurer, on y rencontre un peu de toutes les classes de la société, et l'on peut y observer des scènes variées et piquantes.

A la porte, devant les étalages, voyez déjà cette foule arrêtée ! des femmes, presque toujours des femmes, des jolies, des jeunes, des vieilles, des laides, pour qui la toilette est un si grand bonheur ! Remarquez comme toutes ces figures s'épanouissent en admirant ces châles déployés avec art, ces robes en pièces artistement croisées les unes sur les autres, et écoutez un moment :

— Cette robe bleue est jolie !...

— J'aimerais mieux la rouge au-dessus... le rouge me va si bien.

— Oh ! dis donc, Adélaïde, si j'avais un fichu comme ça pour le jour de ta noce avec François... comme ce serait cossu !...

— Ah ! quel amour de châle!...

— Oui, le dessin en est charmant !

— C'est un cachemire français... il y a bien longtemps que j'ai envie d'en avoir un.

Cette dame soupire. Il y a beaucoup de dames qui soupirent devant les magasins de nouveautés, et Dieu sait alors quelles idées leur passent par la tête. Ces étalages sont si séduisants, si tentateurs!... la vertu est bien exposée quand elle s'arrête pour contempler tout cela. Il y a des maris si économes, si ladres, si avares même!... Et puis on rencontre ensuite dans le monde des monstres d'hommes qui, en vous faisant la cour, se permettent de vous offrir tout ce que vous admiriez là en soupirant; ce qui est d'autant plus perfide qu'ils savent bien que vous en avez envie et que votre mari ne vous le donnera pas.

Entrons dans le magasin : voilà une vieille dame riche qui vient acheter une robe de toile à vingt-neuf sous, et qui, de peur d'être trompée, a amené avec elle sa couturière, sa sœur et sa nièce. Elle se fera montrer trente robes avant de se décider pour une; il n'y a rien de plus difficile pour leur toilette que les femmes qui ne sont plus jeunes et qui n'ont jamais été jolies.

Voilà une petite femme gentille avec un jeune homme; ce sont de nouveaux mariés; ils ne veulent rien acheter l'un sans l'autre. Le mari veut un gilet, la femme a besoin d'une robe. On montre des gilets au mari, qui dit à sa femme :

— Dis-moi quel est celui qui te plaît le plus dans tout cela?

— Mais, mon ami, choisis, puisque c'est pour toi.

— Oh! c'est égal, je veux qu'il soit à ton goût... d'ailleurs j'aime toujours ce qui te plaît.

— Et toi, mon ami, regarde dans toutes ces robes; laquelle me conseilles-tu de prendre?

— Moi... je ne m'y connais pas.

— Si, si, je veux que tu choisisses... je prendrai celle qui te semblera plus jolie.

Après de longs débats, le mari choisit la robe de sa femme ; la femme choisit le gilet de son mari. Résumé : la femme aurait désiré une robe verte, son mari la lui a choisie grise; le mari aurait voulu un gilet à raies, sa femme lui en a pris un à bouquets. Ils se pincent les lèvres pour avoir l'air content, et ils sont très-vexés en emportant leurs emplettes.

Voilà une grande femme qui parle très-haut, qui s'agite beaucoup, ce doit être une couturière ; elle s'adresse à chaque commis, elle tient à la main un petit morceau d'étoffe qu'elle veut *rassortir* (ces dames ne disent jamais assortir); elle se fait montrer vingt pièces d'étoffes différentes; elle s'écrie :

— C'est cela... ah!... non... non... ce n'est pas cela... ceci est plus foncé.

Après avoir pendant trois quarts d'heure mis à l'épreuve la patience des commis, quand cette dame croit avoir trouvé ce qu'il lui faut, elle s'en fait mesurer... vingt centimètres!

Voilà deux grisettes qui veulent du mérinos pour se faire des spencers, et qui ne peuvent pas parvenir à se décider pour la couleur. Le commis épuise son vocabu-

laire commercial pour placer l'étoffe dont il lui reste le plu

— Prenez ceci, mademoiselle, vous en serez bien satisfaite, c'est très-avantageux; vous viendrez m'en remercier. C'est une couleur que l'on porte toujours.

Plus loin une jeune ouvrière examine un châle bien simple, bien modeste, dont elle veut faire cadeau à sa mère; pour cela elle a mis de côté depuis un an sur son travail de chaque jour; elle n'a pu amasser une grosse somme, mais enfin sa mère aura pour le jour de sa fête un châle dont elle a grand bsoin.

Un gros monsieur entre dans le magasin avec une dame d'une tournure fort décente, pendue à son bras. A la mine peu aimable de ce monsieur, à la manière dont il fronce les sourcils en entrant dans la boutique, vous devez voir sur-le-champ que c'est un mari qui vient faire des emplettes pour sa femme.

Voyez : ils s'approchent d'un comptoir; le mari quitte le bras de sa femme et se jette sur une chaise, en disant :

— Allons, choisis ce qu'il te faut... puisque tu as toujours besoin de quelque chose... Ah! Dieu! quelle ruine que les femmes... les garçons sont bien heureux!... ils n'ont pas toutes vos toilettes à payer!...

— Ah! oui, je te conseille de te plaindre! avec ça que je dépense beaucoup pour ma toilette...

— Mais bien assez, il me semble...

— Voilà une robe que je porte depuis trois ans.

— Eh bien!... quand il y en aurait dix, du moment qu'elle a encore l'air d'être neuve, est-ce qu'il faut la jeter?... Voyons, finissons-en.

La dame se fait montrer des étoffes. Quand elle voit quelque chose de joli, elle le montre à son mari, qui demande le prix, puis fait la grimace en murmurant :

— C'est trop cher... Je t'ai dit ce que je voulais dépenser... je n'irai pas au delà.

— Mais, mon ami, songez donc que c'est une robe pour m'habiller qu'il me faut... et pour quelque chose de plus, quand on peut avoir une étoffe qui vous fait plus d'honneur !

— Ma chère amie... je n'entends pas tout cela ! il faut de l'économie, choisissez une robe à meilleur marché.

L'épouse fait tout ce qu'elle peut pour fléchir son mari ; ce monsieur se renferme dans les mots d'ordre et d'économie.

Mais en ce moment une dame jolie, élégante, à la tournure dégagée et un peu évaporée, entre dans le magasin ; elle demande à voir les étoffes les plus nouvelles, les plus à la mode ; puis, tout en examinant ce qu'on lui apporte, elle a lancé un regard au gros monsieur, et celui-ci y a répondu : il y a des intelligences entre ces deux personnages, et pendant que l'épouse du monsieur va regarder une étoffe de fantaisie étalée près de la porte, la dame se rapproche du mari et lui dit tout bas :

— J'ai aussi besoin de mouchoirs... et de batiste d'Écosse... et de satin pour pelisse et de crêpe pour robe... et de foulards...

Et le gros monsieur lui répond également tout bas :

— Prends ce que tu voudras... tout ce que tu voudras... ne te gêne pas... tu enverras recevoir la facture à mon bureau.

Puis ce monsieur a repris sa mine refrognée en retournant voir ce que sa femme achète, tandis qu'un peu plus loin sa maîtresse se fait couper les étoffes les plus rares, se passe toutes ses fantaisies, et dit en riant à l'oreille du commis :

— C'est ce gros monsieur là-bas qui payera.

Le commis regarde de côté le monsieur qu'on lui désigne, et répond à demi-voix :

— Mais il me semble que ce n'était pas cette personne là qui payait vos factures il y a trois semaines... quand vous êtes venue ici acheter des robes de bal et des étoffes pour un travestissement?

— Il y a trois semaines... Ah! c'est possible... Est-ce que vous croyez, mon cher ami, que je me suis condamnée aux travaux forcés à perpétuité avec ce gros balourd!... Ah! par exemple, ce serait un peu trop fastidieux. Il y a trois semaines que j'ai quelques bontés pour lui; mais lui être fidèle! Oh! bien!... il y aurait de quoi attraper la jaunisse.

Et la femme entretenue, enchantée d'avoir satisfait ses fantaisies, s'éloigne en faisant des yeux très-tendres... aux commis du magasin; le gros monsieur s'en va fort content parce qu'il a obligé sa femme à prendre un mètre de moins pour chacune de ses robes, en lui disant qu'elle les porte toujours trop amples. Quelle que soit la satisfaction de tous ces gens-là, elle n'approchera pas du bonheur de la jeune ouvrière, qui vient avec le fruit de ses économies d'acheter un modeste châle pour sa mère.

LES DÉBITS DE CONSOLATIONS

A Paris, on a donné ce nom aux marchands d'eau-de-vie et de liqueurs qui vendent en détail, sur le comptoir, et débitent même pour un sou de leur marchandise aux ouvriers, artisans, gens du peuple, coureurs de nuit, bambocheurs, ivrognes ou tous autres individus qui souvent, sans avoir le plus léger chagrin, éprouvent le besoin d'entrer au débit de consolations.

Ces établissements abondent surtout dans les quartiers populeux, dans les faubourgs, près des halles, des marchés et des barrières. Le débit de consolations du sieur *Paul Niquet*, établi contre la Halle, est un des plus fameux de Paris. Chez le débitant de liqueurs, la boutique

n'est point parée de frivoles ornements, mais elle est garnie de tous côtés, depuis le haut jusqu'au bas, de tonnes, de barils, de cruchons, de pipes, de bouteilles renfermant des liqueurs de toute espèce et de l'esprit à tous les degrés.

Un comptoir, sur lequel sont des verres et des petits verres de toutes dimensions, des mesures en étain, une veilleuse qui brûle sans cesse au service des fumeurs, et quelques petits pains pour celui qui veut casser une croûte en avalant sa consolation, voilà tout ce qu'il faut dans cette boutique qui est ordinairement aussi crottée que la rue, parce que les habitués ne s'essuient guère les pieds, et qu'elle a une entrée fort large, ce qui est sans doute calculé pour la commodité des pratiques qui, en sortant, ne trouveraient pas facilement une petite porte.

Si vous aimez les scènes populaires, si vos oreilles ne craignent pas d'être blessées par des conversations assaisonnées d'expressions un peu énergiques, entrez un moment dans un débit de consolations.

Le matin, les ouvriers ou les flaneurs viennent s'y *commencer*, s'y mettre en train : dans la journée, il y en a qui reviennent pour se redonner du cœur à l'ouvrage avec un petit verre de *riquiqui* ou du *sacré-chien* tout pur. Le soir, ceux qui ont ont été se griser un peu au cabaret, viennent s'achever au débit de consolations, qui, de cette façon, a du monde toute la journée. Il y a des débits où on lit le journal et où l'on parle politique. Il est quelquefois fort curieux d'entendre un chiffonnier à demi soûl vouloir fonder un nouveau gouvernement, et

un charretier ivre-mort prétendre que tant qu'il y aura des impôts il n'y aura pas de consommateurs.

Les pratiques ne sont pas élégantes; en revanche elles sont fort peu polies, et quand on ne les sert pas bien, elles ne se gênent pas pour exprimer leur mécontentement.

C'est un homme en veste de toile, pantalon pareil, casquette sur le côté, des souliers ferrés et point de bas, figure bourgeonnée et noircie par l'usage immodéré du vin et du tabac, qui entre, en faisant une grimace annonçant qu'il a de l'humeur, et s'écrie :

— Allons, un verre de raide... du plus ratissant que vous aurez ; j'ai besoin de me remonter la boussole?

— Quoi que t'as donc, vieux? dit un petit homme à la figure ratatinée et rougeâtre comme une pomme de fenouillet, qui a une vieille redingote toute rapiécée, porte sur son chef un bonnet de coton qui descend presque sur ses yeux, et tient dans sa main gauche un vieux balai de bouleau sur lequel il s'appuie avec complaisance.

— Ce que j'ai... Je vas aller battre ma femme, v'là tout... et je tiens à me donner de la vigueur pour ne pas y aller de main morte.

— Quoi qu'elle a donc fait, ta femme, pour que tu veuilles l'houspiller drès le matin?

— Ce qu'elle a fait!... Est-ce qu'elle n'a pas eu la petitesse de prendre, sur l'argent que j'ai touché hier, de quoi acheter des chemises et des bas au petit!... En v'là une hardiesse que je ne peux pas tolérer... Moi qui comptais sur cet argent-là pour me régaler avec les amis!...

Non! les femmes, ça n'a pas deux liards de sentiments pour les maris... Veux-tu boire la goutte avec moi?

— Ça va... Toujours prêt pour tenir compagnie à un ami... A ta santé, vieux.

— A la tienne... Eh! hope!... gare là-dessous!... Si tu aimes la société, tu y trouveras du monde.

En disant ces mots, l'homme en veste avale, ou plutôt se jette son petit verre d'eau-de-vie dans le gosier.

Un vétéran, qui vient d'entrer dans la boutique, en fait autant avec un petit verre de kirsch, en disant :

— Si celui-ci passe capitaine par rang d'ancienneté, il a le temps d'attendre.

— Une tournée, reprend le particulier qui veut aller battre sa femme, ça me donnera encore plus de nerf.

— Volontiers, dit le petit homme au balai.

— En êtes-vous, vétéran? c'est moi qui régale.

— Je ne refuse jamais une politesse, répond le vieux soldat ; mais il me semble que votre femme ne mérite pas d'être battue pour avoir acheté des chemises et des bas à son petit.

— Laissez donc!... c'est du *lusque* tout ça!... Est-ce qu'un enfant qui a une blouse en toile a encore besoin d'une chemise?... Est-ce qu'on ne peut pas se passer de bas?... J'en porte pas, moi... et j'ai des mollets tout de même. Elle a fait ça pour me contrarier, pas autre chose... Je viens de l'apprendre du petit pendant qu'elle était sortie... A c't'heure en rentrant je vas la corriger... c'est mon devoir. A votre santé, grognard ; à la tienne, l'ancien... Une, deux... serrez les rangs!... V'là comme ça se joue. Au revoir, les amis.

L'individu en veste est parti. Le petit homme qui a un balai à sa main est propriétaire d'une méchante boutique de bric-à-brac qui est à quelques pas, et qu'il laisse sous la garde d'une petite fille de huit à neuf ans. Il sort dès le matin avec son balai, sous prétexte de balayer le devant de sa porte, mais il pousse jusqu'au débit de consolations, où il passe souvent une partie de la journée, tout en disant à chaque instant :

« Je vas aller balayer le devant de ma porte. » Ce qu'il ne fait pas une fois dans le mois.

— Je trouve qu'il a tort de vouloir battre sa femme, dit le vétéran au vieux marchand de bric-à-brac.

— Bah! bah! répond le petit homme en secouant la tête d'un air goguenard, si c'est son idée!... qu'il se satisfasse. Faut jamais s'entremêler dans les querelles de ménage... entre l'arbre et l'écorce... vous savez le proverbe... Vétéran, est-il bon le kirsch, ici?

— Il est chenu! c'est de la Forêt-Noire toute pure.

— Ah!... alors... je... j'en prendrai un de ces jours.

Le vétéran, qui croyait que le petit homme allait lui en offrir, quitte la boutique après avoir allumé sa pipe, en se disant :

— S'il attend que je lui en paye... il aura le temps d'aller balayer.

Bientôt arrivent des commissionnaires qui sont en train de faire un déménagement; ils prennent à la hâte un petit verre et se remettent en route. Puis ce sont des portefaix, des ouvriers, des hommes de peine, des charretiers, des rouliers, des domestiques du voisinage. Le monde se succède sans interruption.

Une vieille femme de ménage vient prendre son petit verre de cassis ; elle mange avec cela une livre de pain, et dit :

— Ça me soutient jusqu'au dîner... il est vrai que je soupe ensuite; mais je ne suis pas du tout sur ma bouche.

Une grande et grosse femme, en bonnet rond, en tablier, qui a le teint très-coloré, la tournure équivoque, et dont le regard ferait presque rougir un grenadier, entre dans la boutique, où elle avale coup sur coup trois petits verres d'anisette, après quoi elle s'écrie :

— Décidément, c'est trop doux ; ça *m'écœure*, l'anisette... je vas revenir au dur... Donnez-moi du fil en quatre, cher ami.

On sert de l'eau-de-vie à la grosse femme, qui l'avale sans sourciller et dit :

— C'est singulier, ça ne me désaltère pas du tout ! C'est pourtant mon onzième petit verre d'aujourd'hui... et il n'est pas trois heures ! Ah ! mes enfants, ce que c'est que de nous, pourtant ; et dire qu'après ça il faut mourir un jour !... Donne-m'en encore un petit verre, va !... J'aime autant avoir tout de suite ma douzaine sur l'estomac.

Le particulier du matin revient dans le milieu de la journée ; il est toujours de mauvaise humeur ; il a un œil poché. Il retrouve le vieux tenant son balai ; celui-ci lui dit :

— Est-ce que tu n'as pas battu ta femme?

— Si fait !... C'est à-dire, au moment où j'allais la corriger, elle m'a attrapé l'œil avec son poing... Mais je la

repincerai... vu que depuis *à ce matin* j'ai découvert d'autres horreurs à son sujet !

— Ah ! bah ! Et de quoi ?

— Une redingote en Elbeuf pour les dimanches, que je n'avais que depuis dix ans et qu'elle a mise *en plan* le mois dernier, sous prétexte de payer un à-compte sur le terme au *propilliétaire*. Des bêtises, quoi !...

Mais je vas rentrer tout à l'heure chez moi pour rebattre mon épouse... parce que j'entends pas un désordre comme ça dans ma maison. Garçon, deux petits verres... de la vieille... Tout de suite, je suis pressé.

— Eh ben, une minute ! Il attendra ben qu'on nous serve celui-là, dit un homme en blouse, qui vient d'entrer avec d'autres individus qui ont l'air de s'être déjà mis en ribote chez le marchand de vin et qui viennent s'achever chez le marchand de liqueurs.

— Nous voulons être servis d'abord, nous autres... si cet individu est pressé, nous allons lui donner son compte.

— Eh ben ! de quoi ? répond l'homme en veste ; est-ce que tu vas m'apprendre à parler, mauvais *faignant*... Ne le prends donc pas si haut, ou je rabattrai ton bec.

— Toi !... viens donc un peu que je te cale, vieux pochard ! s'écrie l'homme en blouse en se retroussant et se mettant dans la position voulue pour tirer la savate. Avance donc !... si t'as pas rien que du raisiné dans les veines... Mais tu cannes déjà !...

— Je canne !... Attrape ça pour boire.

Aussitôt les coups de poings, les coups de pieds sont donnés, reçus, rendus avec une vigueur, une vivacité

que les témoins semblent admirer ; car, au lieu de séparer les combattants, ils les laissent se battre tout à leur aise ; et le vieux marchand de bric-à-brac, la tête appuyée sur ses mains qui reposent sur son balai, a l'air de prendre beaucoup de plaisir à ce spectacle.

Mais le débitant de consolations, qui craint que les combattants ne brisent quelques bouteilles, quelques cruchons, est allé chercher la garde pour les faire mettre hors de sa boutique. Quelques soldats arrivent enfin avec un caporal et séparent les combattants, qui vont dans la rue achever de se meurtrir le visage et de déchirer leurs vêtements.

Ces petites scènes, très-fréquentes dans un débit de consolations, sont bien vite oubliées et remplacées par d'autres.

C'est une femme qui vient chercher son mari qui est complétement ivre, et auquel elle reproche de n'avoir quitté le vin que pour se jeter dans l'eau-de-vie.

C'est un paysan des environs de Paris qui a perdu un paquet de hardes, sa bourse et sa montre, en admirant les curiosités de la ville, et qui entre chez tous les débitants de liqueurs et tous les marchands de vin s'informer si on n'a pas trouvé ou rapporté ce qu'il a perdu.

C'est un ami qui en régale un autre. Le premier paye une tournée, le second une autre tournée ; le premier offre une troisième tournée qui est acceptée, et à laquelle on répond par une quatrième tournée. A force de s'offrir et de se rendre des tournées, ces messieurs sont bientôt incapables de se tenir sur leurs jambes. On

les met dehors, parce qu'ils se coucheraient dans la boutique et que cela gênerait la circulation.

La nuit est venue, et le nombre de consommateurs ne diminue pas ; mais on en voit alors de nouveaux : ce sont des hommes à figures suspectes, hétéroclites, dont toute la défroque ne payerait point le petit verre qu'ils consomment, et qui pourtant sortent quelquefois des poignées d'argent de leur poche. Ces individus, qui ont sans doute leurs raisons pour ne se montrer que la nuit, arrivent fort tard au débit de consolations ; s'ils sont seuls, ils ne tardent pas à être rejoints par des camarades. Ils parlent *argot;* ils examinent d'un œil farouche les personnes qui entrent dans la boutique, et ils disparaissent quand ils aperçoivent une patrouille ou un sergent de ville.

C'est aussi la nuit que se montrent les chiffonniers ; ces industriels au petit croc entrent au débit de consolations se reposer des fatigues de la journée et se préparer à celles de la nuit.

Ensuite ce sont les conducteurs de ces voitures qui ne travaillent pas dans le jour ; gens fort utiles, sans doute, dont pourtant on redoute toujours la rencontre, ainsi que celle de leur équipage. Mais les habitués de nuit des débits de consolations se montrent beaucoup moins délicats : ils boivent de l'eau-de-vie et trinquent avec messieurs les employés aux inodores.

Le petit vieux marchand de bric-à-brac est encore revenu le soir avec son balai chez le débitant de liqueurs, et son ami en veste de toile, qui s'est si bien battu dans la journée avec un particulier en blouse, y arrive aussi

dans la soirée avec son œil poché et ayant de plus le nez tout meurtri.

— Te v'là! vieux! dit le petit homme. Eh ben! as-tu été vainqueur *à ce* matin... Tu te battais ferme avec cet animal qui t'a insulté!... Ça allait joliment. C'était un plaisir de vous regarder... Pif, paf! une taloche n'attendait pas l'autre!

— Oui, nous nous sommes caressés un brin!... Je lui ai cassé six dents d'un coup... alors il en a eu assez. Holà!... chose!... deux petits verres... j'ai bien besoin de consolations!... J'ai voulu recorriger mon épouse... elle m'a déchiré un peu le nez... Mais, patience; je la retrouverai ce soir... A ta santé... Deux autres petits verres!

— Vous ferez la paix ce soir.

— Fi donc, la paix! jamais la paix!... Je veux mettre mon ménage sur un bon pied... est-ce que tu me désapprouves?...

— Je ne dis pas ça.

— Ceux qui me désapprouvent ne sont pas des amis!... Et je les rosserai ceux-là... comme le criquet de tantôt... Veux-tu que je te rosse, toi?... Veux-tu nous battre... hein?

En achevant ces mots, le particulier, dont les yeux se sont animés, et auquel le vin a troublé la raison, se précipite sur son intime ami, le saisit par le cou, et le secouant comme un prunier chargé de fruits, s'apprête déjà à lui donner des coups; ce n'est pas sans peine que l'homme au balai parvient à se débarrasser des mains qui l'étreignent, en criant d'une voix chevrotante :

— A propos de quoi que tu me secoues comme ça, puisque je te dis que tu as raison de battre ta femme?

— Alors, à la bonne heure!... tu es un ami... Embrasse-moi. Les amis sont les amis... je ne sors pas de là... Oh! l'amitié... tiens... embrassons-nous encore!

Et l'ivrogne se jette de nouveau sur le petit vieux; cette fois, il le saisit par le collet de sa redingote; il l'embrasse à plusieurs reprises en le secouant de nouveau de toute sa force; l'ami, qui se lasse d'être traité comme un battant de cloche, et veut mettre fin à ces témoignages d'amitié, se recule au moment ou son *Pylade* va de nouveau lui donner l'accolade, mais, dans ce mouvement, les deux coins du collet de sa redingote se déchirent et restent dans les mains de son ami, qui les regarde avec attendrissement, en balbutiant:

— Je te ferai faire demain deux reprises perdues par le carreleur de souliers... ça ne se verra pas du tout.

Après avoir consommé plusieurs petit verres, les deux amis sortent en chancelant vers minuit du débit de consolations. Le petit vieux rentre chez lui avec son balai; l'autre retourne à son logis, où il est beaucoup moins méchant qu'il ne cherche à le paraître, et lorsqu'il veut s'approcher de sa femme en la menaçant, celle-ci d'un coup de pied l'envoie dans un coin de la chambre, où il passe le reste de la nuit sans bouger.

Le débit de consolations reste ouvert une grande partie de la nuit pour la commodité des chiffonniers, des charretiers, des voituriers, des gens qui vont à la halle, et de beaucoup d'individus dont l'industrie est au moins douteuse. Il y a aussi des femmes qui entrent la nuit

dans ces débits. Vous devinez quelle espèce de femmes et quelle peut être leur profession ; mais dans une ville comme Paris, la tolérance est souvent une nécessité.

Beaucoup de ces individus qui viennent boire pendant la nuit, au débit de consolations, vont la finir dans la rue, en se couchant au coin d'une borne ; il y en a, d'ailleurs, auxquels il serait impossible de trouver un autre domicile.

Afin de pouvoir satisfaire aux exigences et aux fatigues de son commerce, ordinairement le marchand de liqueurs est marié, car il ne se repose que sur lui et sa femme du soin de débiter ses petits verres. A huit heures du soir le mari va se coucher, il dort jusqu'à une heure du matin ; alors il se relève, et vient au comptoir remplacer sa femme qui va dormir pendant qu'il veille toute la nuit. Voilà deux époux qui ne doivent pas se rencontrer souvent dans la couche nuptiale, et qui vivent ensemble absolument comme le soleil et la lune.

LE CANON DU PALAIS-ROYAL

Ce méridien est dans le jardin, au bout du grand carré de verdure, près de la nouvelle galerie d'Orléans. Un verre, placé sur la lumière d'un petit canon posé sur une borne royale, y met le feu à midi... quand il y a du soleil.

Lorsque le temps est beau, le jardin du Palais-Royal est toujours très-fréquenté. On vient y lire les journaux, qu'on trouve à louer dans deux pavillons établis pour cela à chaque extrémité du jardin.

Il y a des chaises à votre disposition. Vous pouvez lire en vous promenant, lire debout ou vous asseoir, seulement il vous faudra payer votre chaise.

Quand vient l'heure du midi et que le soleil donne, vous voyez les amateurs arriver et se ranger près du méridien.

C'est un particulier qui n'a pas de montre, et qui n'est pas fâché de savoir l'heure qu'il est.

C'est un monsieur qui a une montre et qui est bien aise de s'assurer si elle va bien, et de la mettre sur le méridien du Palais-Royal, afin de pouvoir dire avec fierté : Je vais comme le soleil.

C'est un provincial qui n'a jamais vu de canon partir par la chaleur du soleil, et qui s'est bien promis de ne pas manquer ce spectacle lorsqu'il viendrait à Paris. Cependant il a fait cette course trois jours de suite et s'est rendu inutilement dans le jardin du Palais-Royal; le temps n'a pas permis au méridien de partir. Notre provincial a écrit à son épouse que le soleil avait raté; et celle-ci a répondu à son mari : Si c'est là tout ce que tu vois de beau à Paris, je ne te conseille pas d'y séjourner longtemps; mon cadran solaire va mieux que ton méridien.

Mais enfin le temps s'est mis au beau, et le provincial accourt de nouveau dans le jardin du Palais-Royal, se flattant cette fois de pouvoir écrire autre chose à sa femme.

Puis voilà des gamins auxquels cela est bien égal de savoir l'heure qu'il est, mais pour qui c'est toujours un grand plaisir d'entendre partir un coup de canon, parce que cela fait du bruit.

Et puis ce sont des flâneurs, des gens qui n'ont rien à faire, qui se trouvent là par hasard ou par ha-

bitude, et qui restent jusqu'à ce que le canon parte, parce que c'est toujours cela de vu et un moment de passé.

Enfin ce sont les bonnes avec les enfants. Les petits garçons veulent absolument entendre le canon, parce que leur papa leur a dit que cela les rendrait capables d'aller à la guerre. Les petites filles, au contraire, ne veulent pas rester près du méridien; elles crient, elles pleurent, elles tirent leur bonne par sa jupe pour qu'elle s'éloigne du canon ; mais si la bonne voit parmi les spectateurs et flâneurs un individu qui lui lance des œillades, elle ne manquera pas de rester et donnera une tape à la petite fille, en lui disant :

— Nous allons rester, parce qu'il ne faut pas que les enfants soient poltrons... et quand vous aurez entendu partir le canon, vous n'aurez plus peur des voleurs ni du vent.

Et pendant que la bonne fait ce beau raisonnement, des industriels en montres, en foulards, en tabatières, qui cherchent toujours l'occasion de mettre à profit leur adresse, ne manquent pas de se joindre aux personnes rassemblées devant le méridien.

Tout le monde est dans l'attente... Tout d'un coup, et lorsqu'on commence à perdre l'espérance, la détonation se fait entendre.

Alors vous voyez le gamin sauter de joie ; le monsieur qui tient sa montre sourire avec satisfaction, en s'écriant : Je vais juste comme le canon !... J'ai le soleil dans ma poche.

Une dame qui passait dans le jardin, et ne songeait

nullement au méridien, jette un cri d'effroi et manque de se trouver mal. Elle dit en balbutiant :

— Ah! mon Dieu! Qu'est-ce que c'est que cela!

Un vieux rentier, qui, en entendant le coup, vient de tirer sa montre de son gousset, fait la grimace en s'apercevant qu'elle marque midi moins dix minutes, et s'écrie :

— Comme le soleil avance!

Enfin la bonne qui a voulu rester avec la petite fille, ne s'est pas aperçue qu'au moment où le canon est parti, son mouchoir partait aussi de la poche de son tablier, et qu'un monsieur s'éloignait avec. Elle emmène l'enfant en lui disant :

— Hein!... il est joliment parti! j'espère qu'à présent tu n'auras plus peur des voleurs!

LES BLAGUEURS

On est prié de ne point confondre avec les floueurs, quoique les deux mots soient nés en France à peu près à la même époque, il y a une grande distinction à faire entre les personnages.

Les floueurs sont à peu de choses près des escrocs, tandis que l'on peut être blagueur et fort honnête homme du reste.

La manie de blaguer s'est répandue à Paris d'une façon déplorable : maintenant la plupart des jeunes gens s'imaginent que blaguer c'est avoir de l'esprit; que quelqu'un qui blague avec facilité sur le sujet le plus sérieux, qui a le talent de faire ce qu'on appelle *poser* pendant

des heures entières, est un personnage supérieur, qui doit être fort recherché dans la société.

Les gens qui n'ont ni gai té, ni finesse, ni esprit naturel, ni bon sens, se font blagueurs. En tournant en ridicule tout ce que disent et ce que font les autres, ils croient empêcher que l'on ait plus d'esprit, plus de talent, plus de mérite qu'eux.

Les blagueurs ne sont pas gais, et ils troublent la gaieté des autres; ils n'ont pas d'esprit et ils veulent se moquer de ceux qui en ont; ils ne savent rien inventer, mais ils critiquent, c'est-à-dire, ils blaguent tout, à tort et à travers; ils veulent tourner en dérision les choses les plus saintes, les affections les plus douces; ils blaguent le compliment d'un enfant pour la fête de son père, les souhaits de fin d'année, les époques, les souvenirs; ils blaguent en voyant passer un cortége; ils blaguent à une cérémonie de baptême, de mariage ou d'enterrement. Ils s'écrient : Comment, cette dame pleure parce que son mari a *claqué* !... Pourquoi donc ne va-t-elle pas au *Malabar ?*

Les blagueurs ont remplacé les mystificateurs, mais au moins ceux-ci étaient connus; ils se faisaient presque une profession de l'habitude qu'ils avaient prise. On se disait dans une soirée, dans une réunion :

— Monsieur un tel est attendu : il doit mystifier quelqu'un, c'est convenu, c'est arrangé, ce sera bien amusant.

Maintenant il y a des blagueurs partout, dans les salons du faubourg Saint-Germain, de la chaussée d'Antin et de la rue Saint-Denis; au bal d'un banquier et à celui d'un

petit marchand ; aux spectacles, aux concerts, aux cafés, aux promenades, les blagueurs pullulent. Il y en a dans les faubourgs, dans les ateliers, dans les mansardes ; le gamin blague le bourgeois, l'ouvrier blague son maître, l'employé blague son chef; on blague dans toutes les classes de la société, ce qui prouve déjà que ce n'est pas une chose difficile, et que cela ne demande pas un grand fonds d'esprit, d'étude, ni de jugement.

Vous rencontrez un monsieur de votre connaissance, il vous arrête; après les premiers compliments d'usage, il s'écrie d'un ton larmoyant :

— A propos, vous savez ce qui est arrivé à ce pauvre X... En vérité, j'en ai le cœur navré... Quand on m'a dit cela hier, cela m'a fait un chagrin... C'est un si bon garçon !... Mais c'est toujours à ceux-là que cela arrive...

— Mais non, je n'en sais rien ! dites-vous avec impatience. Contez-moi donc cela ?

— Hier, il était sorti en cabriolet avec sa femme et son fils ; dans le bois de Boulogne son cheval s'est emporté, il a fait deux ou trois culbutes avec le cabriolet. X... a été jeté à cinquante pas, sa femme a été retrouvée sur un arbre, et son fils dans un buisson... Le petit garçon est borgne, sa femme est boiteuse...

— Eh ! mon Dieu ! et X... est-il blessé ?

— Parbleu ! le malheureux a été relevé sans nez... Il n'a plus de nez, ce qui le gênera extrêmement pour se moucher. C'est d'autant plus désagréable qu'il est souvent enrhumé du cerveau.

Cette dernière phrase commence à vous faire présumer

que l'on vient de vous conter une *blague*. Vous regardez votre monsieur, qui s'éloigne en partant d'un éclat de rire, enchanté de vous avoir fait poser.

Trouvez-vous cela bien spirituel ?

Voulez-vous avoir une idée de la manière de dialoguer de ces messieurs, entrez dans un café, écoutez un monsieur qui vient d'aborder un blagueur impitoyable :

— Veux-tu faire une partie de billard ?

— Non... et toi ? — As-tu déjeuné ?

— Pourquoi faire ?

— As-tu vu la pièce nouvelle ?

— Quelquefois.

— Qu'est-ce que tu penses du mariage de mademoiselle de B...?

— Est-ce qu'on se marie encore ?

— La rente est toujours en hausse... Me conseilles-tu d'acheter ?

— Je l'aime autant à la sauce qu'à l'huile.

— Sais-tu que ce pauvre G... s'est tué parce que ses affaires allaient mal !... Le malheureux s'est pendu !

— Au cou de sa maîtresse ?

— Eh ! non, avec une corde.

— Sans balancier ?

Il n'y a pas de raison pour que cela finisse ; ce blagueur vous répondra ainsi pendant une heure ; ordinairement c'est vous qui en avez bientôt assez et qui abandonnez la conversation.

Dans un salon, le blagueur commence par attendre qu'une conversation intéressante soit bien établie. Lorsqu'il s'aperçoit que l'on écoute avec attention une per-

sonne qui raconte comment un mari a découvert que sa femme le trompait, il s'avance au milieu du cercle, et s'écrie en interrompant le narrateur :

— Monsieur ne vous dit pas tout!.. C'est que l'amant de la dame était ci-devant grand vizir de la Porte; qu'il était venu incognito à Paris pour renouveler son sérail, et que l'on a trouvé dans la cave de son hôtel dix-neuf jolies femmes qu'il avait mises au frais pour les emmener ensuite en Turquie.

Tout le monde se regarde; les uns rient, les autres se demandent ce que cela veut dire : on ne sait plus même si l'on doit croire ce que racontait l'autre personne, qui s'éloigne en haussant les épaules, et le blagueur est enchanté parce qu'il a fait de l'effet.

Les blagueurs de bonne compagnie ont ordinairement une mise très-soignée ou très-négligée. Au bal d'un modeste bourgeois, qui aura fait beaucoup de frais pour bien traiter son monde et qui a eu soin de faire mettre sur ses lettres d'invitation : *On dansera,* afin que l'on vienne en costume de bal, le blagueur arrive tard avec un vieil habit, un vieux pantalon, des bottes mal cirées, des cheveux mal peignés, et répandant au loin une odeur de pipe qui vous annonce que ce monsieur sort de l'estaminet.

Vous croyez que, honteux de son négligé, au milieu d'une société parée, il va se tenir à l'écart sans souffler mot; détrompez-vous! Il se promène, il se pavane dans les salons, souriant d'un air moqueur en regardant une vieille dame, riant au nez d'un papa qui danse, puis s'écriant :

— Tiens! on danse comme ça ici!... Pus que ça de chic!... Merci, j'aime mieux autre chose... Ah! cette toque!... Ah! cette figure!... C'est le musée des antiques ici... Ah! cet orchestre! deux pianos et un galoubet... c'est donc joli ça?... Voulez-vous des bougies, on en a mis partout!... même sur l'étagère de madame... Soignée l'étagère : je donnerais bien neuf sous de tout ce qui est dessus... Voyons ce punch... Ah! pouah!... il sent l'oignon... Tiens! du punch à l'oignon, c'est une innovation... je ne connaissais pas encore ça. S'il n'y a pas de souper, je m'en vais tout de suite... Je demande qu'on me rende mon argent... je m'amuse trop...

On devrait, en effet, prier ce monsieur de s'en aller bien vite; ce serait un service à rendre à la société, mais à Paris on a la bonté d'être poli, même avec les gens qui ne le sont pas, c'est une duperie.

Ce monsieur qui blague tout, se jette cependant sur les gâteaux et sur les glaces. Au souper, il trouve tout détestable, mais il mange comme quatre.

A chaque mets qu'on lui présente il fait la grimace, en disant :

— *Queque* c'est que ça!... un plat de famille... je me méfie de ces plats-là... C'est au moins du cheval mariné!... Qui est-ce qui peut me passer du soi-disant madère?... Dire que l'on ose appeler cela du madère!... C'est du jus de pruneaux tout au plus... Des biscuits de Savoie!... bon genre... les portières n'en veulent plus! On a mis des verres à champagne sur la table... Quelle fatuité... C'est de l'eau de seltz... Je préfère la limonade gazeuse... Nous allons sans doute avoir aussi des li-

queurs de famille... Après la fortune du pot et un concert d'amateurs, c'est ce que je redoute le plus au monde.

Faites donc des frais, donnez-vous bien de la peine pour recevoir du monde... voilà comme ces messieurs vous remercient.

Le blagueur vous surprend au moment où vous vous attendez le moins à être le but de ses plaisanteries. Il vous aperçoit vous promenant sur le boulevard ; il vient se planter devant vous, vous fait un petit salut de tête sans desserrer les dents, mais vous regarde très-fixement et comme si vous aviez quelque chose de singulier dans votre personne.

Ennuyé de vous voir examiné si longtemps, vous lui dites :

— Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc à me regarder ainsi ; est-ce que j'ai quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui?

Le blagueur est quelque temps sans vous répondre; enfin il vous prend la main, vous la serre avec force, en murmurant :

— Mon ami, ça me fait bien de la peine... je n'aurais jamais cru cela de vous.

Puis il s'éloigne, et vous laisse ayant la bonté de vous creuser la tête pour chercher à deviner ce qu'il a voulu vous dire, quand vous n'êtes pas habitué aux blagues de ce monsieur.

Au spectacle, le blagueur est insupportable pour le bon public qui est venu dans le désir d'écouter la pièce et de se laisser aller à ses émotions. Lorsqu'il voit une

dame attendrie par une scène dans laquelle un personnage exprime sa misère et la position de sa famille qui n'a pas de pain, il s'écrie :

— Ça ne l'empêchera pas de souper en rentrant et de se donner encore une indigestion de homard... Cet acteur est très-sujet aux indigestions... C'est peut-être pour cela qu'on lui fait jouer les affamés.

Si une actrice, remplissant le rôle d'une jeune fille séduite, fait venir des larmes dans vos yeux, en disant à son père que l'on a abusé de son innocence, le blagueur est là, à vos oreilles, qui ne manque pas de vous dire :

— Elle est jolie, son innocence!... Tous ces jeunes gens qui sont dans l'avant-scène de droite ont été ses amants!... Elle en ruine un par mois... Elle va bien...

Dans le peuple, le blagueur est censé un bel esprit, jusqu'à ce qu'il ait reçu quelques volées de coups de bâton ou de coups de poing par un poseur peu endurant; cela arrive quelquefois.

Un bon bourgeois qui n'est jamais sorti de son quartier (il y en a comme cela, à Paris), se trouve obligé d'aller à une autre extrémité de la ville: après avoir marché longtemps il a peur de s'égarer, et il s'adresse à un gamin assis sur une borne et jouant des castagnettes avec deux morceaux d'assiette cassée.

— Mon ami, la rue des Brodeurs?

— Hein?

— La rue des Brodeurs.

— De quoi?...

— La rue des Brodeurs...

— Ah! pardon, excuse... C'est que je m'apprends la *cache-ton-chat*... La savez-vous danser?

— Je vous prie de m'indiquer la rue...

— Ah! c'est juste; c'est que si vous ne la saviez pas, je pourrais vous l'apprendre; je donne des leçons à six liards le cachet... C'est pas cher.

— Si vous ne voulez pas me répondre, il est inutile que...

— Si fait... si fait... La septième à gauche, la huitième à droite, puis toujours à gauche et à droite... vous finirez par y être.

Le bourgeois s'éloigne, ne sachant pas s'il doit croire à ce renseignement, et le petit blagueur lui tire la langue en se tapant le derrière de la tête avec la paume de sa main.

Il y a des blagueurs parmi les anciens troupiers : ceux-là aiment à faire aller les *pékins*. Quand on les met sur le chapitre de leurs campagnes, c'est alors qu'ils se donnent carrière. Leur salon est ordinairement aux Champs-Élysées, la petite Provence des Tuileries, ou un banc de pierre des boulevards; approchez, et vous pourrez entendre de fort bonnes blagues débitées par des militaires aux badauds, qui écoutent la bouche béante et le cou tendu.

Un troupier est en train de raconter une bataille; quand il voit son auditoire prendre un vif intérêt à son récit, il s'écrie :

— A la première bordée de canon que nous lâchèrent les ennemis, j'eus la tête emportée par un boulet.

— La tête emportée... et vous voilà encore! disent les auditeurs avec surprise.

— Parce qu'à la seconde bordée de canon, mon corps fut jeté à cent pas, et justement où était ma tête, laquelle se trouva replacée si parfaitement sur mes épaules, que j'en fus quitte pour porter mes cols moins hauts.

Les badauds gobent cela, et le troupier s'éloigne en promettant de raconter d'autres faits aussi merveilleux à la réunion suivante, et il se caresse la moustache en se moquant de ceux qu'il a fait poser.

LES ROMAINS

Les romains de Paris n'ont rien de commun avec les habitants de la ville aux sept collines. Ce ne sont point des *Brutus*, des *Horace*, des *Néron*, ils n'ont pas le cœur féroce : ce sont des hommes qui ne veulent des succès et des victoires que dans l'intérêt de vos plaisirs. Leur champ de bataille, c'est le parterre d'un théâtre; leurs héros, ce sont les acteurs et les actrices; leurs dieux sont les auteurs, la scène est l'autel et leurs mains consomment les sacrifices. En un mot, les romains sont ces mêmes hommes que l'on nommait vulgairement autrefois des *claqueurs*, parce qu'ils se chargent d'applaudir les pièces, de les soutenir autant que possible, et quelquefois d'enlever un succès... à la force du poignet.

Beaucoup de gens crient après les romains! Certes ceux qui demandent leur abolition ne sont pas auteurs dramatiques, sans quoi ils sauraient que c'est surtout au théâtre qu'*un peu d'aide fait grand bien*. Et ne croyez pas que les auteurs en renom, que ceux qui ont journellement les plus grands succès sur la scène, dédaignent l'emploi des romains; bien au contraire, ils les choient, ils les prient, ils se recommandent à eux comme de simples débutants dans la carrière. Il leur en faut des phalanges nombreuses! ils n'en ont jamais assez.

C'est que l'auteur dramatique sait que la pièce la mieux faite, la mieux écrite, peut paraître froide et ennuyeuse devant un public impassible, qui craint de se compromettre en applaudissant.

On vous dira : s'il n'y avait point de romains, le vrai public et vos amis applaudiraient.

C'est absolument comme si l'on vous disait: Votre pièce réussira, si elle ne tombe point!

Vos amis!... Comme on profane ce mot! L'amitié est une chose si rare!... Est-ce qu'un ami véritable ira voir votre pièce pour chercher à la critiquer?... Est-ce qu'il sera enchanté de trouver l'occasion de dire un bon mot aux dépens d'une de vos situations?... Est-ce qu'il voudra montrer plus d'esprit que vous en refaisant votre intrigue à sa manière, et disant: C'eût été bien mieux ainsi?... Est-ce qu'il bâillera ou aura l'air de s'endormir pendant une scène un peu longue de votre pièce?... Est-ce qu'il lui échappera un sourire moqueur s'il entend un coup de sifflet?

Voilà cependant ce que font au spectacle la plupart de

ceux à qui vous avez donné des billets, parce que vous les croyez vos amis, tandis que vous deviez les regarder comme de simples connaissances.

Quant au public, il se compose en grande partie de gens qui attendent l'opinion des autres pour en avoir une : ce sont toujours les moutons de Panurge. Ils entendent applaudir, ils disent : C'est charmant! S'ils entendaient siffler, ils diraient : Il est certain que c'est bien mauvais.

Revenons aux romains : cet état a quelque chose de comique, qui s'augmente encore par la singulière prétention de la plupart de ceux qui l'exercent.

Un chef de romains, c'est-à-dire celui qui a l'entreprise des succès d'un théâtre, est un homme prépondérant, un homme avec lequel on est bien aise d'être en bonnes relations; ajoutons à cela que ce peut être encore un fort brave et fort honnête homme. Paris en compte plusieurs qui, dans les moments difficiles où se trouvent quelquefois les auteurs dramatiques, ont été pour eux des banquiers et non des usuriers ; et ce ne sont jamais ces banquiers-là qui ont fait faillite.

Un chef de romains a des lieutenants, ou, si vous l'aimez mieux, des hommes chargés de commander aux différents groupes placés dans le parterre ; car le chef principal ne peut pas être partout, et ensuite, lorsqu'une pièce est bien établie, il abandonne le service à ses lieutenants, et ne se donne plus la peine de venir.

Un jour de première représentation, il faut voir avec quel art le chef distribue les romains dans le parterre. Il en place une masse énorme au centre. La partie de cette

masse qui touche au public payant s'appelle la *lisière;* c'est celle qui doit être toujours la mieux composée, vu son contact avec le public.

Il y a ensuite d'autres groupes placés çà et là, et dirigés par les lieutenants. Puis on envoie quelques romains en *solitaire*, c'est-à-dire qu'on permet à ceux-là de se placer seuls au milieu des payants. La place de *solitaire* est très-enviée parce qu'elle vous donne tout à fait l'air d'une personne qui a pris son billet au bureau et qui applaudit par conviction; mais pour avoir droit à cette faveur, une mise très-soignée est de rigueur.

Avant qu'on commence la pièce, le chef dit à ses romains :

— Vous *ferez* madame B... (*faire*, ici, veut dire applaudir ou soigner). Vous ferez mademoiselle D...; vous laisserez en plan monsieur X... (cela signifie : vous ne l'applaudirez pas); vous irez doucement au premier acte, vous *rigolerez* un peu au second, mais vous rirez aux éclats au troisième et vous enleverez le dénoûment. L'auteur est un client; sa dernière pièce a été un peu *polissonnée* (sifflée)! Il s'agit de lui donner une revanche pour celle-ci! Ne *lavez* (vendez) aucune contre-marque qu'après le second acte, et encore que ce ne soit qu'à des pratiques.

Il y a des romains amateurs, c'est-à-dire des personnes qui, ne voulant pas payer le prix entier d'un billet de parterre et ayant très envie de voir le spectacle, sont admises dans les cohortes moyennant une demi-tasse ou un petit verre, dont ils payent le prix à quelque lieutenant qui ne consomme pas. Le service des amateurs est

ordinairement un peu mou, mais cela fait nombre, et quelquefois le chef est bien heureux d'en trouver, parce que ses romains, ennuyés de voir cinquante, soixante fois de suite la même pièce, désertent souvent leurs drapeaux.

Écoutez quelques romains causant entre eux après la première représention d'une pièce qui, malgré tous leurs efforts, a été considérablement *polissonnée*.

— Le premier acte allait. Mais pourquoi fait-on reparaître la duègne au second?... Toutes les duègnes devraient mourir au premier acte.

— Qu'est-ce que tu penses, Bertrand? tu ne dis rien.

— Je pense que lorsqu'on a du linge blanc et un chapeau neuf, on pourrait bien être placé à la *lisière*. Pas du tout, on me flanque dans le centre à côté de deux novices qui applaudissaient à tort et à travers, même quand un figurant apportait une lettre... J'avais beau leur dire : Fichtre! taisez-vous donc! Attendez le commandement! ils allaient toujours... Pas moyen de travailler avec ces gens-là.

— Et moi donc, qui avais fait une toilette soignée... eau de Cologne sur mon mouchoir, comptant être en *solitaire*, et on me met dans le groupe à gauche... Faites donc des frais de costume.

Pendant que les romains causent entre eux, leur chef est monté sur le théâtre; il aperçoit l'auteur causant avec le directeur; ni l'un ni l'autre n'ont l'air content : il s'avance avec courtoisie.

— Cela n'a pas été bien du tout, dit le directeur.

— On nous a un peu *égayés*, dit l'auteur. Il me semble que vous n'avez guère applaudi.

— Guère applaudi! reprend le chef des romains avec assurance. Ah! monsieur!... Mais demandez plutôt à tout le monde!... On n'entendait que moi!

Le directeur ne peut s'empêcher de rire de la réponse. L'auteur se pince les lèvres, et le romain reprend:

— Au reste, soyez tranquille! ce n'est pas là une pièce tombée!... Vous verrez la seconde comme ça ira... et je *ferai* tous les acteurs! même ceux qui ne me donnent pas de billets.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES

C'est une charmante promenade, qui commence à la place de la Concorde, et s'étend presque jusqu'à la barrière de l'Étoile. Cependant on ne devrait appeler Champs-Élysées que le côté qui longe le faubourg du Roule : la partie qui s'étend le long de la Seine est le *Cours-la-Reine ;* mais il est maintenant d'usage de confondre ces deux côtés sous la même dénomination.

Les Champs-Élysées sont la seule promenade champêtre que les Parisiens aient conservée dans leur ville, où tous les arbres disparaissent pour faire place aux pierres et aux moellons.

Il est difficile de se faire une idée de tout ce que l'on trouve maintenant réuni aux-Champs-Élysées en jeux, en

divertissements, en récréations, en plaisirs de toute espèce. D'abord les restaurateurs n'y manquent point : le restaurateur est indispensable dans tous les points de réunion, il est l'âme d'une fête, c'est presque toujours chez lui qu'elle se termine.

Les traiteurs des Champs-Élysées ont des petits jardins, des petits cabinets entourés de verdure ; tout cela leur donne un aspect semi-champêtre qui fait que l'on se plaît chez eux, où l'on se croit à la campagne, quoiqu'on paye tout aussi cher que dans l'intérieur de la ville, et souvent davantage. Il y a ensuite des cafés ; ils ne sont pas brillants et dorés comme dans les rues de Paris, mais on peut s'y reposer, y causer, et à la rigueur on peut s'y rafraîchir.

Une charmante salle de spectacle d'équitation vient de s'élever dans les Champs-Élysées ; elle mérite que nous lui consacrions un article particulier ; en attendant, nous devons dire que la présence du Cirque attire constamment la foule pendant toute la belle saison, dans cette partie des Champs-Élysées.

Le jeu de boules y est très-cultivé, c'est là que s'exercent les grands joueurs ; on y fait de belles parties, et beaucoup de flâneurs, de rentiers, d'invalides vont passer leur journée aux Champs-Élysées pour voir jouer aux boules.

On s'exerce aussi au ballon. Prenez garde à vous, promeneurs imprudents qui ne remarquez pas ce gros ballon en peau blanche qui traverse les airs avec la rapidité d'une bombe ; le joueur qui voit un beau coup à faire accourt tout en sueur de votre côté... rangez-vous...

il en est temps... Vous ne vous êtes pas rangé... Tant pis pour vous, le jeune homme en manches de chemise s'est jeté contre vous, et vous a rudement repoussé de côté, afin de recevoir et de renvoyer le ballon qui venait droit sur votre tête; comme vous ne vous attendiez pas à ce choc violent, vous avez perdu l'équilibre et vous roulez sur le gazon... Tout le monde rit de votre chute, et je vous conseille d'en faire autant, car le joueur était dans son droit, et vos plaintes seraient mal reçues.

Quelques amateurs choisissent aussi les carrés des Champs-Élysées pour faire des parties de paume. La raquette serrée renvoie la balle avec force ; elle siffle dans l'air, vous la perdez presque de vue... Mais prenez encore garde, si vous dirigez vos pas du côté des joueurs de paume, il peut vous arriver là une aventure du même genre qu'au jeu de ballon ; seulement, ici, on ne vous jettera pas par terre, mais c'est un coup de raquette que vous pourrez recevoir dans le nez : c'est beaucoup plus dangereux.

Enfin, quand vous serez las de la promenade, quand vous aurez assez joui du coup d'œil de tous ces jeux, assez admiré ces charmantes maisons bâties vers l'approche de la barrière, *villa* délicieuses, habitées en partie par de riches banquiers, des étrangers et des marchands de chevaux, redescendez les Champs-Élysées du côté de la ville, vous trouverez des chaises où viennent se reposer les promeneurs, et où ils peuvent sans fatigue passer à leur tour en revue les personnes qui se promènent, et jouir du coup d'œil des équipages et des cavaliers qui se rendent au bois.

Cette entrée de Paris par la barrière de l'Étoile est magnifique ! une route superbe, parfaitement entretenue, des équipages brillants, variés, dans lesquels se montrent des femmes gracieuses et parées, des cavaliers mis avec goût et caracolant sur de fiers coursiers, des maisons bâties avec élégance et coquetterie, des promeneurs flânant avec délices de chaque côté de la route ; enfin les Champs-Élysées avec toute leur magie, la place de la Concorde avec son obélisque, ses pilastres, ses fontaines, ses lanternes dorées. Quel coup d'œil, et quelle idée doit concevoir de Paris celui qui, venant pour la première fois dans la grande ville, y entre par cette barrière !

A coup sûr, ses pensées ne seraient pas les mêmes si, au lieu d'arriver à Paris par les Champs-Élysées, il y entrait par la barrière de la Chopinette, ou par la barrière des Rats.

LECTURE DU JOURNAL

Vous êtes retenu dans votre lit par une légère indisposition ; votre médecin vous a défendu de lire, parce que cela vous fatigue les yeux et la tête, et puis qu'en lisant il faut nécessairement sortir un peu son bras de dessous sa couverture, et que l'on peut prendre du froid.

Mais vous avez un petit garçon de neuf à dix ans qui lit très-couramment *Télémaque* et *Robinson ;* il n'est pas à sa pension parce que c'est jeudi. Vous allez le faire lire près de vous, cela vous distraira et ne vous fatiguera pas.

Vous appelez votre petit garçon, et vous lui dites :

— Tu vas me faire la lecture, mon ami. Ah !... j'espère que tu es content... Faire la lecture à son père pen-

dant qu'il est indisposé... voilà un emploi dont tu dois être fier.

Votre petit garçon n'a pas du tout l'air content : il préférerait le bilboquet ou les quilles à l'emploi dont vous le gratifiez.

Cependant il se résigne, et il répond en faisant la moue :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous lise, mon papa?

— Tiens, prends le journal qui est là-bas sur la table... Je ne serai pas fâché d'être un peu au courant des nouvelles. Lis-moi le journal, cela t'amusera aussi.

Votre petit bonhomme va prendre le journal, il le développe, va s'asseoir contre votre lit, et commence la lecture :

Assurance sur la vie humaine... Bénéfices certains...

Votre fils s'arrête, en s'écriant :

— Ah! mon papa... est-ce que c'est vrai, cela... on assure la vie des gens?... Alors, quand on est malade... on n'a pas peur de mourir... Fais-toi assurer, mon papa... comme ça, tu pourrais manger quand même le médecin le défendrait... Tu ne craindrais pas les indigestions... Ah! je voudrais bien être assuré, mon papa.

Vous avez beaucoup de peine à faire comprendre à votre fils que l'assurance sur la vie n'empêche personne de mourir. Vous le priez de vous lire autre chose ; il lit :

— *Capsules préparées au cubèbe et au copahu ; odeur agréable n'occasionnant ni nausées, ni coliques, et guérissant promptement, sans rechute, les...*

Vous arrêtez votre lecteur, en lui criant :

— Assez ! assez ! Je n'ai pas besoin que tu me lises cela...

— O mon papa, mais il paraît que c'est bien bon ces capsules-là... Ce n'est donc pas comme celles que l'on met sur un fusil pour servir d'amorce?

— Non, non, c'est autre chose.

— O mon papa, je voudrais bien en manger de ces capsules-là... Voudrez-vous m'en acheter pour me régaler?

— Veux-tu te taire, imbécile !... Ce n'est pas tout cela qu'il faut lire... Vois donc plus loin...

Votre petit garçon fait encore la moue et se remet à lire :

— *Topique contre le farcin, les glandes; baume astringent contre le piétin, crapaud, crevasses, javart...*

Vous vous retournez avec humeur dans votre lit, en vous écriant :

— En voilà assez !... Tu m'ennuies... je ne veux pas en entendre davantage. Tu me lis des choses dégoûtantes !

— Dame, mon papa, je vous lis le journal. Vous m'aviez dit que cela m'amuserait... mais cela ne m'amuse pas du tout.

— Ni moi non plus, va-t'en ; j'aime mieux dormir.

Assistons maintenant à la lecture du journal chez une dame du faubourg Saint-Germain.

C'est une vieille marquise fort riche qui a fait élever un de ses neveux, dont elle prend soin, dans les principes les plus sévères : elle le destine à l'état ecclésiasti-

que, et, lorsque par hasard il n'est pas au séminaire, il ne faut pas qu'on prononce devant son neveu un mot un peu gai ; il ne faut pas que l'on s'entretienne d'histoires, d'aventures où il est question d'amour. Enfin, il faut éviter de parler de la moindre chose qui pourrait attirer sa pensée sur des objets qui s'écarteraient de la plus sévère décence.

La vieille marquise est dans son salon, assise sur un divan ; elle souffre d'un rhumatisme qui l'empêche de se remuer.

Son neveu est à dix pas d'elle, assis sur le tout petit bord d'une chaise, tenant ses yeux baissés sur le parquet, et ne répondant à sa tante que par des monosyllabes. La vieille dame, qui s'ennuie beaucoup, et que la conversation de son neveu ne distrait pas de ses souffrances, lui dit enfin :

— Prenez le journal qui est sur ma causeuse... je n'ai pas pu lire aujourd'hui... je ne puis pas me remuer... Faites-moi un peu la lecture. Mon journal est grave... il est dans les bons principes, et sa lecture ne saurait être dangereuse pour vous.

Le jeune homme s'incline, se lève, va prendre le journal, revient s'asseoir sur le bord de sa chaise, et lit d'une voix haute et intelligible :

— *Des hémorroïdes : moyen de les traiter, de les guérir, de les prévenir même, sans employer de suppositoires. Les hommes en étant plus généralement affectés que les femmes, et le frottement de leur pantalon occasionnant sur cette partie...*

— Finissez !... finissez bien vite ! s'écrie la vieille

marquise en s'agitant sur son divan... O mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que cela?

— Je vais finir, ma tante; il n'y a plus que quelques lignes, reprend le jeune homme, et il poursuit :

— *Occasionnant sur cette partie délicate de leur personne...*

— Mais assez, monsieur; taisez-vous bien vite!... Est-il possible de me lire des choses pareilles!...

— Ma tante, c'est sur le journal... c'est vous qui m'avez dit de vous le lire.

— Je ne conçois pas cela! Il faut que ce soit une erreur commise par l'imprimeur !... Passez, monsieur... Lisez-moi bien vite autre chose, que j'oublie ce vilain article.

Le jeune homme reprend à haute voix :

— *Clyso-pompe d'un emploi aussi utile qu'agréable, qui tient entièrement dans une boîte et que l'on peut porter sur soi pour aller en société. La manière de s'en servir est aussi simple que commode; vous vous mettez à cheval sur une chaise et vous introduisez le canon...*

Les gémissements de la vieille dame interrompent encore le jeune homme; il regarde sa tante, qui essaye de remuer les bras et de frapper du pied, en balbutiant :

— Mais voulez-vous bien vous taire, mon neveu Comment osez-vous lire ces affreux détails?... c'est odieux! c'est révoltant !

— Ma tante, c'est le journal... je n'invente rien, moi.. je lis...

— Dans quel siècle vivons-nous! Mettre de telles

choses sur un journal que j'estimais... je n'en reviens pas...

— Voulez-vous que je passe à autre chose, ma tante?

— Je ne sais si je dois encore vous écouter...

— Voici un autre article, ma tante, qui vous fera peut-être plaisir.

Et le jeune homme lit :

— *Traité de la syphilis. Depuis que le trop fameux Christophe Colomb nous a rapporté en Europe cette...*

Ici la marquise pousse de véritables hurlements, et malgré son état de souffrance, elle retrouve assez de force pour se lever, aller à son neveu, lui arracher le journal des mains et le jeter au feu.

Voyons maintenant chez de bons bourgeois du Marais. Ils ont une petite fille de huit ans, fort gentille, fort espiègle, et qui, comme on dit vulgairement, apprend tout ce qu'elle veut. La petite fille a bien voulu apprendre à lire, afin de savoir de ces beaux contes, de ces belles histoires qui vous font peur le soir quand on mouche la chandelle. Mais l'enfant a déjà dévoré tous les livres qu'on lui a donnés, et elle demande toujours à lire, si bien que la maman, qui fort souvent n'a pas le temps de regarder le journal auquel son mari est abonné, a dit à sa petite fille :

— Tu me liras le journal tous les soirs pendant que ton père ira à son café.

La petite a sauté de joie, parce qu'on lui a dit que le journal était rempli d'histoires, d'assassinats, de vols, d'incendies, enfin de choses très-divertissantes et fort

capables de lui faire encore peur le soir. Elle attend avec impatience le moment de remplir ses fonctions de lectrice.

Enfin, après le dîner, le papa sort suivant son habitude pour aller au café; la petite fille reste avec sa mère et sa grand'maman, bonne femme de soixante-dix-sept ans qui est un peu en enfance; elle s'empresse de prendre le journal; sa mère a pris sa tapisserie, la grand'maman s'est fait donner son tricot auquel elle croit travailler, sans s'apercevoir que depuis cinq ans elle fait toujours le même bas, et l'enfant entame la lecture du journal :

— *Maison d'accouchements tenue par une sage-femme qui a reçu des leçons des premiers accoucheurs de Paris. Les personnes de famille qui ont une faiblesse à cacher peuvent se présenter voilées et...*

La maman interrompt la petite fille, en lui disant :

— Ma chère amie, c'est fort ennuyeux ce que tu nous lis là! je n'y comprends rien... Passons... passons à autre chose...

La vieille grand'mère, qui croit qu'il s'agit d'une table d'hôte, dit en branlant la tête :

— Je sais ce que c'est !... On y va pour cinquante sous... On a trois plats et du dessert... J'y ai été souvent... Mais on y donnait toujours du haricot de mouton, et je n'aime pas cela...

— La petite fille, qui est fort espiègle, regarde sa grand'mère d'un air malin, en disant :

— Est-ce que vous aviez une faiblesse à cacher, bonne maman ?

— Vous êtes une petite sotte, ma fille, dit la maman ; vous parlez de ce que vous ne comprenez pas !... Vous ne devez rien entendre à ce que vous venez de lire... Cela regarde les médecins... Une faiblesse veut dire un défaut de conformation dans les personnes.

— Oui, oui, reprend la vieille, j'en ai caché beaucoup de ces pauvres petits... moi ; c'était les carlins que j'aimais ; à présent on préfère les épagneuls, je ne sais pas pourquoi ! Les carlins sont bien plus aimables... J'en portais toujours un sous mon châle quand je sortais...

La petite fille fait une mine fort drôle, comme si elle voulait dire à sa mère : Je comprends très-bien ce que j'ai lu. Puis elle reprend le journal et lit :

— *Bandages, ceintures d'un nouveau genre pour les hernies et descentes, brevet d'invention : les hommes qui vont souvent à cheval et qui ne portent pas de...*

— Ah ! qu'est-ce que tu nous lis encore là ! s'écrie la maman, qui a rougi pour sa fille. Les journaux deviennent donc des amphithéâtres d'hôpitaux à présent !... je ne comprends pas alors qu'ils puissent trouver des lecteurs !...

— Maman, il est question de ceintures d'un nouveau genre, dit la petite fille... Mais, est-ce que les hommes portent des ceintures?... je croyais qu'il n'y avait que les femmes qui en mettaient par-dessus leur robe ; qu'est-ce que c'est donc que ces ceintures-là? Où donc les mettent ils, ces hommes?... Veux-tu m'en acheter une pour mettre le dimanche quand nous irons promener sur les boulevards ?

— Eh ! non, ma chère amie, ceci regarde les bossus ; c'est pour les redresser, et voilà tout.

— Oui, dit la grand'maman, j'en ai porté longtemps, moi ; ça m'allait très-bien... et des caleçons aussi.

— Mais vous n'étiez pas bossue, grand'maman?

— Allons, ma fille, assez de réflexions... Lisez-nous autre chose... dit la maman qui commence à se repentir d'avoir donné le journal à sa fille.

La petite reprend sa lecture :

— *Dartres, maladies de peau, maladies cutanées et autres affections chroniques résultant de galanteries qui...*

La maman n'en veut pas entendre davantage, elle ôte le journal des mains de sa fille, et le déchire en morceaux en s'écriant :

— En voilà bien assez, mon enfant; désormais je te jure que tu ne me liras plus le journal.

— Pourquoi donc, maman ! s'écrie la petite fille. On annonçait des galanteries... cela doit être bien gentil... Ce sont sans doute des messieurs qui font des cadeaux aux dames... et vous ne voulez pas que je finisse?

— Je sais ce que c'est, dit la grand'mère en secouant la tête : j'en ai eu une douzaine au moins... C'était la mode alors... On les garnissait de fourrures du haut en bas.

Tout ceci est exact : nous n'avons fait qu'indiquer par quelques mots ce que l'on trouve maintenant tout au long sur les annonces qui remplissent une grande partie des journaux de Paris. On ne permettrait pas à une jeune personne de regarder sur les murs, si elle pouvait y lire

des choses pareilles... et on les met sur les journaux qui vont dans les salons, dans les ateliers et dans l'intérieur des familles.

Et ces personnes qui lisent cela tous les jours sans en ressentir le moindre dégoût, se voilent le visage ou jettent les hauts cris lorsqu'un auteur emploie dans ses romans quelques-uns de ces bons vieux mots comiques et vrais que Molière semait à profusion dans ses pièces. Elles crieront au scandale, en voyant afficher le second titre de *Sganarelle*.

Paris fourmille de cabinets de lecture où vous pouvez, moyennant quatre sous par séance, vous installer dès huit heures du matin et rester jusqu'à onze heures du soir. Mais dans cet espace de temps, il est encore impossible de lire tous les journaux qui paraissent dans la journée.

PLUIE D'ORAGE

C'est un coup d'œil curieux à Paris, lorsque, par une belle journée d'été, les habitants de la grande ville ont voulu se donner le plaisir de la promenade, de voir le changement, le bouleversement, la révolution causée par une pluie d'orage qui fond tout à coup sur les promeneurs, les flâneurs et les marcheurs.

Les dames songent à leur chapeau, qui sera perdu ; elles cherchent des yeux un abri, un auvent, une porte cochère ou une voiture... Elles se mettent à courir... Il faut voir comme les moins lestes se retroussent et sautent les ruisseaux.

Dans un pareil moment, on s'inquiète peu si on montrera le bas de son jupon, le haut de son mollet, et

même la couleur de sa jarretière... Pour les amateurs de jambes, une pluie d'orage est l'incident le plus heureux qui puisse arriver; il y a des études délicieuses à faire.

Les hommes dont la toilette est fraîche, dont le chapeau est neuf, ne se soucient point non plus de recevoir l'averse; ils courent d'un côté, les dames d'un autre; les enfants en font autant, mais cela les amuse; les marchands ambulants tâchent de courir avec leur boutique. Les habitants de la grande ville ont l'air alors de se disputer le prix de la course.

Les portes cochères ouvertes sont bientôt tellement encombrées, que les premiers arrivés sont forcés de reculer et de recevoir la pluie qui tombe dans la cour. Les derniers venus reçoivent encore la pluie de la rue, et tous ces gens-là ont l'agrément d'être dans un courant d'air fort dangereux pour des personnes qui viennent de courir.

Le désagrément de cette situation n'empêche pas toutes les personnes qui ont trouvé cette espèce d'abri de rire et de se moquer de ceux qui passent trempés par la pluie, et qui, pour arriver jusqu'à eux, ne peuvent plus traverser le ruisseau, qui, en peu de minutes, est devenu un torrent.

Vous voyez un bon bourgeois qui a tiré son mouchoir de sa poche et l'a mis par-dessus son chapeau, en ayant soin de bien tenir les deux bouts pour qu'il ne s'envole pas. En moins d'une minute, le mouchoir est parfaitement trempé ; c'est égal, ce monsieur se figure que cela lui sert de parapluie.

Voilà quelques dames qui, pour garantir leur tête, ne craignent pas de dégarnir et d'enrhumer une autre partie de leur personne. Elles courent cachées sous leur robe, qu'elles ont retroussées sur leur tête. C'est le tableau de *Paul et Virginie* mis en action ; mais les *Virginie* sont seules.

En ce moment, l'observateur peut encore faire d'utiles réflexions sur le danger de se fier aux apparences.

Cette dame qui avait une robe de soie très-élégante vient de montrer un jupon sale.

Celle-ci, qui porte des fleurs et des dentelles sur sa tête, a une jupe toute rapiécée et des trous à ses bas...

« *Vanitas vanitum, et omnia vanitas!* »

C'est en ce moment que les omnibus sont courus, recherchés. Du plus loin qu'on les aperçoit, on leur fait des signes, on les appelle... Mais l'omnibus dédaigné il n'y a qu'un instant, parce que le temps était superbe, est déjà encombré de voyageurs... la plaque fatale est levée... Vous pouvez lire le mot : *complet!* et, malgré cela, vous vous obstinez à faire des signes au conducteur et à courir après la voiture.

Ah! qu'il est heureux alors celui qui, par une prévoyance bien méticuleuse, s'est muni d'un parapluie ; celui qui s'est dit : Il fait trop chaud aujourd'hui, nous aurons de l'orage!

Comprenez-vous que son parapluie est devenu le mouchoir qu'il peut jeter à ces odalisques surprises par l'averse? Il n'a que l'embarras du choix. En ce moment, un homme qui offre à une dame la moitié de son para-

pluie est toujours bien reçu, lors même qu'il serait affreux de figure, mal bâti, borgne et boiteux.

Et vous comprenez encore tout le parti que l'on peut tirer de la circonstance : il est permis d'être fort aimable, fort galant sous un parapluie... A Paris, les averses ont donné naissance à bien des aventures.

Mais, en général, ce ne sont pas les jeunes gens qui ont la pensée d'emporter un parapluie dans la prévoyance d'une averse; les hommes mûrs, les séducteurs sur le retour, se chargent de ce soin. Quand on a passé l'âge où l'on plaît par sa tournure, il n'est pas défendu de chercher à plaire par son parapluie.

LE BITUME

Ce liquide noir et inflammable que vomissent les volcans est devenu notre terrain habituel. Le Parisien, qui jadis faisait le voyage de Naples et gravissait le mont Vésuve pour voir bouillonner ce bitume, foule maintenant aux pieds cette matière qu'il ne regardait autrefois qu'avec crainte et respect, et, tout en se promenant sur les boulevards, il peut encore voir bouillonner le bitume, non pas sur la bouche d'un cratère, mais dans une grande chaudière de fer placée sur une espèce de poêle, dans lequel des individus fort noirs entretiennent un grand feu, en ayant soin de remuer avec une pelle le liquide visqueux qui répand au loin une fumée épaisse et une odeur fort désagréable.

Les gamins, les badauds ne manquent jamais de s'arrêter autour de la chaudière, et vous entendez là de ce réflexions, de ces dialogues qui peignent tout de suite le caractère et l'humeur d'une nation.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce vilain fricot, qui sent si mauvais et qui chauffe dans cette grande chaudière?... dit une espèce de provincial à une vieille portière.

— Ça, mon cher monsieur, c'est des pavés qu'on fait cuire pour daller notre pauvre boulevard, qui s'en serait ben passé !... Demandez-moi un peu si la promenade n'était pas plus gentille quand on marchait sur la terre comme dans un jardin. Quand il avait un peu plu... on enfonçait dans la crotte, c'est vrai !... mais au moins on avait l'agrément de marcher sur la terre.

— Comment, on va paver avec cette bouillie noire qui fume... pas possible ?...

— Je vous assure, mon cher monsieur, que l'on va étaler ça sur le boulevard, commes des confitures sur du pain... et on marchera ensuite dessus, ni plus ni moins que si c'était du parquet bien frotté.

— Mais on se brûlera les pieds...

— Ah ! mon cher ami, je ne vous ai pas dit que ça serait toujours chaud comme à présent !... Ça se refroidit en séchant. Mais c'est si uni, que l'on croirait marcher sur une glace... c'est horriblement glissant... en hiver, par le verglas, ce ne sera pas tenable... et c'est dangereux de glisser... surtout pour les femmes !... Vous comprenez !... Les hommes encore ont des pantalons... mais nous autres... c'est bien vétilleux !...

— Ohé ! ohé ! la friture !... s'écrie un gamin en accourant près de la chaudière. Tiens ! *qué que* c'est que ça?... ça se mange-t-il?... J'ai envie de laisser tomber mon pain là-dedans et de le lécher ensuite, pour voir si c'est bon !...

— Ah ! polisson ! ne vous en avisez pas !... s'écrie la vieille femme ; vous vous mettriez le feu dans le corps.

— C'est dommage ! ça ressemble à du raisiné.

— Quelle invention baroque ! s'écrie un grand monsieur à besicles ; ça ne vaudra rien, cela ne durera pas... cela fondra au soleil.

— Moi, j'avais une idée bien meilleure, dit un autre, c'était du plomb !

— Comment ! votre idée était du plomb... Je n'y suis pas !

— Vous ne comprenez pas? Plomber tout le boulevard...

— C'eût été trop coûteux !

— Mais non, des feuilles de plomb fines... comme ce qui enveloppe le chocolat... c'eût été très-joli et très-brillant.

— Moi, dit un petit homme, j'aurais préféré le zinc... Il fallait zinguer toute la voie publique... il n'y a rien au-dessus du zinc ; dans quelques années, je vous parie que toutes les maisons seront bâties en zinc : c'est bien plus léger que le moellon.

— Et pourquoi, dit une autre personne, n'aurait-on pas plutôt étamé les boulevards comme on étame les casseroles... moi, je suis pour l'étain !

— C'est juste, répond en riant un jeune homme, et

puis les boulevards n'auraient pas pris le vert-de-gris.

Un vieillard, qui tient une canne dont il frappe le sol, dit à son tour, en s'arrêtant presque à chaque mot :

— Oh! si l'on m'avait consulté... moi!... j'aurais trouvé bien mieux que tout cela!... d'abord... c'était bien facile... j'y avais pensé... j'aurais trouvé toute autre chose...

Comme le vieux bonhomme ne peut pas parvenir à dire ce qu'il aurait trouvé, la foule s'écoule et le laisse parler tout seul, en gesticulant avec sa canne.

Et, malgré tout ce que l'on a pu dire, le bitume s'est établi sur les boulevards qui, grâce à lui, sont devenus propres et unis comme des trottoirs; et on ne glisse pas plus souvent sur ce terrain que l'on ne glissait sur tout autre; mais c'est le sort de toutes les améliorations d'avoir d'abord des détracteurs.

LES GRISETTES AU SPECTACLE

Les grisettes de Paris adorent le spectacle et les acteurs : elles ont aussi un doux penchant pour les auteurs, parce qu'ils font des pièces, qu'ils vont sur les théâtres, et enfin qu'ils sont ce qu'elles appellent de la *boutique* (la boutique, pour ces demoiselles, signifie le théâtre), et elles aiment tellement la *boutique* que tout ce qui y approche, y tient, y touche, a des droits à leur affection.

Pour ces demoiselles, un acteur est un dieu, un auteur un demi-dieu, un danseur un quart de dieu; ensuite les décorateurs, musiciens, machinistes, contrôleurs, lampistes, habilleurs, allumeurs, souffleurs et pompiers

attachés au théâtre ont aussi leur petite portion de divinité.

Avec un billet de spectacle, à Paris, on est vite dans les bonnes grâces d'une grisette, surtout si c'est un billet qui ne paye point de droit; mais les acteurs n'ont pas besoin de donner des billets pour faire la conquête de ces demoiselles : du moment que l'on monte sur les planches, que l'on joue des rôles, que l'on se costume, que l'on fait les amoureux, les traîtres, les seigneurs, les bergers ou les comiques, le cœur d'une grisette vole au-devant de l'heureux mortel qu'elle a vu un jour en Espagnol, une autre fois en Turc, en chevalier ou en Polonais; car en prenant un acteur pour amant, elle se figure être aussi la maîtresse d'un Polonais, d'un Turc ou d'un Espagnol... Et c'est si gentil d'aimer une personne qui n'est pas toujours la même!... De ce côté-là, nous pensons un peu comme les grisettes : *In varietate voluptas.*

A la promenade, dans la rue, sur les boulevards, en quelque endroit enfin que se trouve une grisette, si un acteur passe près d'elle, sa figure s'anime, ses yeux brillent et deviennent très-agaçants; si elle est seule, elle ralentira sa marche et se retournera plusieurs fois pour regarder l'artiste et lui faire comprendre qu'elle l'a reconnu; si elle est avec une amie, elle lui donnera un grand coup de coude dans les côtes en disant de manière à être entendue de l'acteur :

— Tiens! voilà ce monsieur qui joue si bien... dans le dernier drame que nous avons vu au théâtre de la *Gaîté*... où nous avons tant pleuré... il faisait le co-

mique... il était en vieux... et il est tout jeune... oh! que c'est drôle... comme il se grime bien.

— Mais ce n'est peut-être pas lui, ma chère, répond l'amie en tâchant de donner du velouté à sa voix.

— Oh! que si!... oh! j'en suis sûre... je le reconnais bien... il a un pied de femme, ça m'a sauté aux yeux.

L'acteur auquel tout cela s'adresse ne peut s'empêcher de sourire : si les grisettes sont jolies, il leur adresse quelquefois la parole; celles-ci sont enchantées et fières de causer avec un acteur; la connaissance sera bientôt faite.

En général, les grisettes affectionnent le drame, les pièces où il y a de fortes émotions à éprouver. Et puis à l'*Ambigu*, à la *Gaîté*, aux *Folies-Dramatiques*, au *Cirque*, les femmes sont admises au parterre, et la grisette voltige du parterre à la seconde galerie; il en est quelques-unes qui montent à la troisième galerie, mais ce sont les grisettes du dernier ordre, ou plutôt ce sont de fausses grisettes, de malheureuses ouvrières coiffées d'un fichu, qui ne comprennent pas toute la portée d'un mélodrame, et qui se mettent à casser des noix au moment le plus épineux la pièce. Quant à l'amphithéâtre ou paradis, les grisettes qui se respectent n'y vont jamais; elles abandonnent cette place aux gamins, aux marchandes de marrons, aux vendeurs de contre-marques, aux parents des figurantes, aux gardes municipaux et aux employés aux trognons de pommes; ceux-ci sont bien obligés par leurs fonctions de se tenir au dernier amphithéâtre pour surveiller le public de l'endroit, dont

un des principaux amusements est de lancer sur le parterre ou dans les loges des coquilles de noix, des noyaux de cerises dans la saison, mais surtout des trognons de pomme, car il paraît que ce fruit doit toujours donner de mauvaises pensées aux habitants du paradis.

La grisette qui va au spectacle ne dîne pas, ou dîne à la hâte; le plaisir qu'elle éprouve lui ôte l'appétit, et d'ailleurs elle sait bien qu'elle se dédommagera pendant les entr'actes.

Elle arrive de bonne heure, elle veut tout voir, et puis elle veut être bien placée : si elle va à la seconde galerie, elle veut être sur le premier rang. Si elle choisit le parterre, elle tâchera de se placer tout contre l'orchestre; d'abord parce que là elle pourra voir les acteurs de plus près, ensuite parce qu'on peut s'appuyer sur la séparation, ce qui est très-commode et délasse un peu, et il est bien permis de chercher les positions qui délassent lorsqu'on entre dans une salle de spectacle à cinq heures pour y rester quelquefois jusqu'à minuit passé.

Mais la grisette va rarement seule au spectacle; il faut avoir avec soi une amie pour lui communiquer les émotions que l'on éprouve; pour causer de la pièce, des acteurs, des actrices; s'il fallait être toute une soirée sans causer, le plaisir ne serait pas complet; aussi ces demoiselles vont-elles presque toujours en compagnie; elles se rendent souvent à un théâtre par bande de quatre, cinq et six, et quelquefois davantage. Elles franchissent les escaliers avec une rapidité effrayante; vous les entendez avant de les voir. Elles arrivent à la seconde galerie;

pendant que l'une d'elles donne les billets à l'ouvreuse, les autres sont déjà entrées et franchissent les banquettes en s'écriant :

— Tiens, mettons-nous là... — Non, non, Dedelle, là-bas plutôt, nous serons mieux. — Ah ! mesdemoiselles, pourquoi donc ne pas nous mettre en face ? il y a de la place. — Non, le lustre gêne, il vaut mieux être de côté. — Ah ! cette bêtise ! n'est-ce pas, Louise, que le lustre ne gêne pas ? — Je vous dis que nous serons bien ici.

Enfin, ces demoiselles se sont placées de côté sur le devant, mais bientôt la galerie se remplit, il vient du monde derrière les grisettes, puis encore d'autres personnes sur le troisième banc. Et pour voir, quand on est sur le côté et que l'on n'est pas sur les premiers rangs, il est rare que l'on ne soit pas obligé de se pencher en avant.

Aux troisièmes galeries et au paradis, on a l'habitude de mettre une espèce de rampe en fer qui permet aux personnes placées au second rang de s'appuyer en se tenant debout et sans gêner le premier banc : par exemple, les derniers venus qui occupent le troisième rang ne se gênent pas pour s'appuyer sur les personnes qui se reposent sur la rampe. C'est un coup d'œil curieux de voir tout ce monde groupé, entassé, ramassé ; des têtes sortent de dessous un bras, d'autres se faufilent entre les jambes, et on éprouve un sentiment d'effroi en songeant que, si la rampe de fer venait à se briser, tous ces gens-là dégringoleraient dans le parterre.

Mais à la seconde galerie, comme il n'y a pas de

rampe, les personnes qui sont de côté, sur le derrière, se lèvent ou se penchent en avant, et les grisettes sont presque sans cesse en querelles avec leurs voisins.

— Monsieur, vous me gênez; vous vous appuyez sur mon dos... ne vous avancez donc pas comme ça.

— Mais, mademoiselle, je ne vois pas.

— Qu'est-ce que ça me fait à moi !...

— Je n'ai pas payé pour ne rien voir.

— Il fallait faire comme nous, venir plus tôt pour être devant !...

— Dites donc, madame, avez-vous fini de vous mettre sur moi ?... Que vous m'étouffez, sans compter que vous chiffonnez tout mon bonnet !...

— Eh ! mon Dieu ! vous faites bien de l'embarras avec votre bonnet de quinze sous !...

— Ah ! dis donc, Virginie, entends-tu cette madame Ragotin, qui dit que j'ai un bonnet de quinze sous !

— Ça lui va bien, avec son vieux chapeau vert gras... la passe a été faite avec quelque éventail... et cette fourrure au collet de sa robe... Ah ! ah ! la queue de notre chat qu'elle a subtilisée !

— Sont-elles insolentes, ces chipies-là !... Mesdemoiselles, si vous ne vous taisez pas, je vais aller chercher le commissaire.

— Eh bien, allez-y donc... nous verrons si vous avez le droit de vous pencher comme cela sur nous.

— Dis donc, Georgina, et ce vieux monsieur qui est debout derrière moi, et qui me pleure sur la tête, comme c'est amusant !

— Il n'a donc pas de mouchoir, ce vieux-là !...

— Il y a des gens bien embêtants au spectacle !... D'autant plus que je crois qu'il pleure avec son nez... Je demande à changer de place.

— Merci, je sors d'en prendre.

Les personnes que ces disputes impatientent crient de temps à autre : — Silence donc !... — Paix donc, mesdemoiselles ! — Vous troublez le spectacle !

— Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce qu'il dit celui-là ?... Nous troublons le spectacle !... Qu'il commence donc par se taire, ce monsieur.

— On nous vexerait, et nous ne répondrions pas ! ce serait un peu drôle !... — Il est gentil ce monsieur, je le reconnaîtrai !... Je le retiens pour la valse.

— Ah ! j'ai faim, moi ; et toi, Georgina?

— Moi, j'ai soif, je boirais bien volontiers du coco... Ah ! si je tenais en ce moment un verre de coco, comme je le savourerais !...

— J'aime pas cette boisson-là, moi, je préfère le punch.

— Mesdemoiselles, silence donc ! on n'entend pas !...

— Tiens, cette bêtise !... on danse la *cachucha* pour le présent. Est-ce qu'il veut entendre le bruit des entrechats, ce monsieur ?... Oh ! cette boule !... C'est au moins un charcutier qui ne peut pas se défaire de ses saucisses !

Et, dès qu'un acte est fini, ces demoiselles se lèvent, montent sur les banquettes, s'appuient sur toutes les épaules qui se trouvent sur leur passage, et sortent pour aller se rafraîchir et acheter des provisions.

Elles reviennent quelquefois lorsque la pièce est déjà

commencée; alors elles se poussent, elles se pressent, elles se font jour à travers les spectateurs. Peu leur importe de marcher sur des pieds, de déranger le monde : il faut qu'elles regagnent leur place; elles y arrivent enfin avec leur morceau de flan ou de galette enveloppé dans du papier et qu'elles tiennent à leur main. Elles s'asseyent, elles écoutent et mangent; lorsque la pièce a des situations attendrissantes, une des grisettes dit à une autre :

— Prête-moi donc ton mouchoir... j'ai de la frangipane dans le mien. — Je veux bien, mais ne te mouche pas dans les coins, au moins... — Qu'elle est bête!... c'est pour pleurer... d'ailleurs, je ne prends pas de tabac, moi.

Et, l'acte fini, vous croyez que ces demoiselles vont se tenir tranquilles à leur place; non, vraiment, elles sortent encore; elles sortent à chaque entr'acte ; après avoir bu... elles ont besoin d'autres choses, et elles ne sont pas filles à se gêner.

Les grisettes qui vont se placer au parterre ont, en général, plus de tenue; elles veulent même quelquefois singer les femmes comme il faut. Elles tâchent de se mettre tout contre l'orchestre, parce que c'est mieux composé que dans le centre et aux entrées du parterre; puis, de loin, comme on ne voit pas bien la séparation, on peut croire qu'elles sont à l'orchestre. Dans les entr'actes, comme elles sortent beaucoup moins qu'aux secondes galeries, elles ont sans cesse les yeux attachés sur les entrées de l'orchestre, parce que c'est là que paraissent les acteurs, les auteurs, les journalistes; lorsque

tous ces personnages qui tiennent au théâtre viennent faire un tour dans la salle, ils ne s'asseyent jamais, mais perchent quelques minutes sur les marches de l'entrée, avancent la tête, regardent sur la scène, jettent un coup d'œil dans les loges, aux galeries, à l'orchestre; échangent quelques saluts avec des connaissances, et disparaissent aussi subitement qu'ils sont entrés; ce sont des oiseaux de passage qu'il faut saisir au vol : aussi les grisettes les guettent constamment et sont toujours les premières à les apercevoir.

Quand un acteur paraît à l'entrée de l'orchestre, la grisette, qui a sans cesse un œil sur la scène et l'autre de ce côté, l'aperçoit sur-le-champ, et cela lui cause de grandes distractions : elle joue de la prunelle, de manière que, si l'acteur jette les yeux de son côté, il est impossible qu'il ne rencontre pas les siens; puis elle dit à son amie :

— Tiens, voilà X... à l'entrée de l'orchestre, à gauche... tiens, il se penche... il a une redingote noisette à la propriétaire...

— Ah! oui, je le reconnais... il cause avec un grand brun que je vois souvent ici... Qu'est-ce que c'est donc que ce grand-là?

— Un journaliste ou un auteur... il a toujours un lorgnon à la main... c'est un genre...

— Ah! ma chère, on peut être myope, ça n'est pas défendu. Moi, j'ai eu un amant qui l'était tellement, que le soir, dans la rue, il prenait les hommes pour des chevaux et les femmes pour des bornes; je me suis fâchée avec lui, parce qu'un soir il a renversé deux vieilles

femmes en croyant sauter par-dessus un banc de pierre; je me suis dit : Certainement, un soir, il voudra m'escalader aussi.

— Ah! voilà X... qui regarde de notre côté...

— Il sourit...

— Tu crois?

— Oui... il m'a souri.

— A toi!... par exemple!... c'est à moi.

— Pourquoi serait-ce plutôt à toi qu'à moi?... Elle est étonnante, cette Alphonsine! Elle croit que les hommes ne peuvent reluquer qu'elle; chacune a son petit mérite, vois-tu.

— Mon Dieu! je ne prétends pas rabaisser le tien, ma chère! Seulement, je dis que ce ne serait pas la première fois que X... m'aurait regardée : il me connaît bien... une fois, à la queue, il m'a protégée et fait passer par l'entrée des loges louées.

— Oh! c'est différent... tu m'en diras tant... mais il paraît qu'il t'a assez vue, car il est parti.

La conversation cesse, et ces demoiselles écoutent la pièce; dans l'entr'acte, un garçon de théâtre se glisse par derrière le rideau, et vient accrocher un tapis sur les planches de la scène.

— Oh! il va y avoir une décoration avec un tapis, dit une grisette; moi, j'adore les pièces où il y a des tapis : c'est bien bon genre... c'est pour cela que j'aime beaucoup le Gymnase.

— Moi, j'aime mieux les décors champêtres.. et les pièces espagnoles... Oh! les pièces espagnoles!... Quand les hommes ont des toques et des hauts-de-chausses en

soie, je trouve que c'est toujours bien plus intéressant.

Mais la pièce se joue : les grisettes sont tout oreilles, surtout s'il n'y a plus personne de la *boutique* à l'entrée de l'orchestre. Quelquefois un ouvrier en casquette, un homme du peuple assis près d'elles, leur adresse la parole et semble avoir envie de faire leur connaissance ; mais elles le reçoivent fort mal, et souvent ne lui répondent pas ; pour faire la conquête de ces demoiselles, il faut être artiste, ou tout au moins porter un chapeau rond et un pantalon à sous-pieds.

UNE LOGE D'ACTRICE

O vous, qui n'êtes ni directeur, ni auteur, ni acteur, ni musicien, ni actionnaire, ni souffleur, ni pompier, et qui n'avez pas vos entrées sur le théâtre, où cependant vous brûlez de vous glisser, pour voir les actrices de près... au risque de perdre vos illusions, ce qui pourrait fort bien arriver, je vous en préviens... venez... je vais vous introduire non pas sur le théâtre, mais dans la loge d'une de ces dames, ce qui est une faveur bien plus précieuse encore.

Nous n'irons pas dans un théâtre de premier ordre, car, dans la plupart des loges de ces dames, vous trouveriez de l'élégance, du luxe, de riches portières cachant les portes, des meubles du meilleur goût, des glaces su-

perbes, des divans, des tapis moelleux, des lampes d'albâtre ; puis une société choisie, des hommes de lettres, des journalistes, des célébrités dans tous les genres, qui viennent faire leur cour à l'actrice que le public applaudit. Vous vous croiriez là dans un salon de la Chaussée-d'Antin, et cela n'aurait rien de piquant à vos yeux.

Nous entrerons dans un théâtre du second ordre ; c'est moins élégant, moins riche, mais c'est plus original. Non pas que, dans les théâtres de second ordre, quelques-unes de ces dames n'aient aussi des loges fort coquettement décorées... Il en est même qui peuvent rivaliser de luxe avec celle d'une célébrité de nos premiers théâtres, et du reste cela n'a rien de surprenant, puisque quelquefois c'est la même personne qui a fait décorer les deux.

Mais nous choisirons la loge d'une actrice dont la renommée ne fatigue pas chaque jour la réclame et les lecteurs de journaux.

La propriétaire de cette loge joue dans la seconde pièce ; elle arrive au moment où l'on commence la première. Elle n'a pas trop de temps devant elle, parce qu'il faut qu'elle se fasse coiffer.

Elle entre par cette petite porte qui est ordinairement derrière le théâtre. En passant devant le concierge, elle s'arrête, avance la tête et dit : « Il n'y a rien pour moi? » Car beaucoup de ces dames attendent toujours quelque chose, même lorsqu'elles ont tout ce qu'il leur faut. Quand la réponse est négative, la figure de l'actrice se rembrunit légèrement, parce qu'il est très-flatteur de recevoir des déclarations d'amour et des billets doux, alors

même qu'on n'a pas l'intention d'y répondre. On montre cela à ses camarades, à ses rivales, cela les fait enrager, et c'est toujours fort agréable.

L'actrice a monté l'escalier; elle arrive au couloir où sont les loges des dames, qui ordinairement ne se trouvent pas à côté de celles des hommes : ce qui vous fait savoir que la décence se glisse partout, même dans l'intérieur d'un théâtre; mais on les a tant calomniés, ces pauvres comédiens !... Cependant, il y a des théâtres où les sexes sont mêlés.

L'actrice passe devant les loges de ses camarades; la plupart ne sont pas fermées, car l'une appelle l'habilleuse, l'autre attend le coiffeur, celle-ci va demander du rouge à l'une de ses voisines, tandis que celle-là va lui emprunter du blanc.

Après quelques bonsoirs, quelques petits mots échangés, l'actrice entre dans sa loge; elle la possède à elle seule, et c'est déjà quelque chose, parce que beaucoup de ces dames n'ont qu'une loge pour deux, et quelquefois pour trois, ce qui amène toujours des désagréments et des querelles. Cependant, du moment que l'on est sortie des utilités, il est rare que l'on n'ait pas une loge pour soi seule; à moins cependant que, d'un commun accord, et pour en avoir une plus vaste, on ne la partage avec une camarade dont on est l'amie. Mais, au théâtre comme partout, l'amitié est bien fragile! Pour qu'elle soit de quelque durée entre ces dames, il faut surtout qu'elles ne jouent point le même emploi.

Une loge pour une personne n'est pas grande dans les théâtres du boulevard. Figurez-vous un espace de huit

pieds carrés à peu près, dans lequel il faut que vous fassiez tenir une glace, ou un grand miroir, une espèce d'armoire basse comme un petit buffet qui tient tout un côté de la muraille, et dont le dessus sert de table et de toilette, puis quelquefois une véritable toilette; ensuite un coffre, un ou deux cartons, deux ou trois planches sur lesquelles on met des pots de rouge, de blanc, de bleu, de pommades, de pâtes, de savons, d'essences, d'huiles antiques, de poudres, d'opiat, de gomme, et une infinité d'autres cosmétiques; un porte-manteau après lequel on pend la robe de ville et quelques costumes de théâtre, deux ou trois chaises, un divan, ou tout au moins une banquette, ou un fauteuil, ou un tabouret. Puis une moitié de poêle, ou un simple tuyau qui est censé donner de la chaleur, et enfin un bec de gaz qui va ordinairement trop fort, ou n'éclaire pas assez, et que l'actrice n'ose jamais tourner elle-même de peur de voir la flamme s'élever jusqu'au plafond.

Quand trois personnes sont réunies dans une de ces loges, vous comprenez qu'il y a en a une assise dans un petit coin sur le coffre, le divan ou une chaise, et à laquelle il est défendu de bouger; il n'est même pas nécessaire de le lui défendre.

L'actrice entre dans sa loge, qui est éclairée. Elle commence par jeter de côté son chapeau, son châle, ou sa pelisse, par se débarrasser du fichu qui est noué autour de son cou, et en faisant tout cela, elle murmure :

— Ah ! que cela sent mauvais ici !... ce gaz infecte... cela prend à la poitrine... Je voudrais que le diable emportât leur gaz... ce bec va trop fort aussi.

Elle sort de sa loge et entre dans celle qui est à sa gauche, où l'actrice qui fait les ingénuités cause mystérieusement avec un auteur au sujet d'un rôle, ou sur tout autre sujet.

Celle qui vient d'arriver dit, en apercevant l'auteur dans la loge de sa camarade :

— Ah ! pardon, je vous dérange...

— Mais non, du tout ! tiens, par exemple, c'te bêtise !... (répond l'ingénuité tout en se retournant pour attacher sa jarretière) ; je causais avec X... au sujet de la pièce qu'il a lue ce matin, et je lui demandais de me rallonger un peu mon rôle... et de m'ajouter deux ou trois couplets, car enfin je chante... j'ai de la voix... eh bien, faites-moi donc chanter !... Ils sont étonnants, ces auteurs... quand ils ont une actrice qui chante bien, ils ne lui mettent que des morceaux d'ensemble, des bouts de sortie, des riens du tout, quoi !...

— Votre rôle n'est pas joli, peut-être ? s'écrie l'auteur en haussant les épaules avec impatience.

— Je ne dis pas cela, mon petit ; si, il est gentil... Ce n'est pas un de ces rôles étourdissants... qui enlèvent un public, mais enfin je ne me plains pas du rôle.

— C'est heureux.

— Mais je me plains du chant... je n'ai que de vieilles rengaines... et l'amoureuse a tous les jolis morceaux... Comme il me semble que j'ai au moins autant de voix qu'elle, je dis que ce n'est pas juste.

Celle qui vient d'arriver, et que cette discussion n'intéresse pas, parce qu'elle ne joue point dans la pièce en question, s'écrie :

— Je voudrais bien baisser mon gaz, moi ; il va trop fort, mais je n'ose pas y toucher... il n'y a donc pas un garçon de théâtre par ici?... Te connais-tu à cela, toi?

— Moi, toucher à leurs becs de gaz!... ah! le plus souvent...

Et l'ingénuité va dans le couloir, et se met à crier avec une voix de premiers rôles :

— Madame Rot!... madame Rot!...

Madame Rot est l'habilleuse de ces dames ; on entend de quelques loges plus loin sa voix qui répond :

— Qu'est-ce qui m'appelle?

— Eh ben, c'est moi... je ne suis pas lacée, dites donc...

— Je vais venir.

L'actrice qui vient d'arriver, et que nous nommerons Zizi, s'écrie à son tour :

— Madame Rot, si vous voyez Bichet, le coiffeur, envoyez-le-moi. Ah!... voilà Pierre... Pierre! venez donc me baisser mon gaz... c'est effrayant comme ça flambe dans ma loge!

Le garçon de théâtre entre dans la loge de mademoiselle Zizi ; il rétablit l'équilibre dans la lumière et l'actrice se remet à se déshabiller.

Elle est en train de mettre la chaussure du personnage qu'elle représente, lorsqu'on entr'ouvre sa porte. C'est l'actrice qui joue les comiques ; elle est costumée en servante d'auberge, et avance sa tête en disant :

— Es-tu seule?

— Oui, oui ; viens donc cancaner un peu.

— Ma chère, je suis furieuse!

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Tu n'étais pas à la lecture de ce matin?

— Non, puisque je ne joue pas dans la pièce de X... Il ne me donne jamais de rôle, ce grand serinard-là... Au reste, je n'y tiens pas! elles ne sont pas si bonnes, ses pièces!... c'est spirituel comme mon genou!

— O ma chère, figure-toi qu'il vient de me donner une panne, mais tout ce qu'il y a de plus panne!... un bouche-trou jouerait cela!... Et encore, avant la lecture, quand je lui demandais si je jouerais dans sa pièce, est-ce qu'il n'a pas eu le front de me répondre: Oui, oui, vous avez un rôle et vous serez contente!... Mais je ne le jouerai pas, son rôle... oh! par exemple, j'aimerais mieux rompre mon engagement!...

Pendant que la première comique parle, mademoiselle Zizi tourne, retourne, et bouleverse tout sur l'armoire qui fait toilette, en murmurant:

— Qu'est-ce qu'ils ont fait de mon lacet de soie?... j'en avais un tout neuf hier que j'avais laissé là-dedans... mais on vous prend tout ici; il n'y a pas moyen de retrouver quelque chose.

— Comprend-on cela?... moi, enfin, ce n'est pas pour me faire valoir, mais tout le monde sait que je suis aimée du public... Je ne dis pas que j'ai du talent... mais je fais rire... voilà! eh bien, qu'ils tâchent donc de faire rire, les autres qui en ont tant de talent... voilà!

Zizi retourne dans le couloir et crie à tue-tête,

— Monsieur Bichet!... mais je vous attends... venez

donc me coiffer!... Ah! quel ennui que cet être-là!... il faut toujours attendre après lui...

— Si encore on me donnait un rôle court... mais qui eût une jolie scène... quelques mots comiques... je ne dirais rien, parce que je sais bien que tous les rôles ne peuvent pas être de six cents!... mais pas un mot drôle!... pas un effet à faire... je défie à qui que ce soit de faire de l'effet dans ce rôle-là.

La voix du régisseur se fait entendre dans le couloir et crie en faux bourdon :

— Mademoiselle Tonton! c'est à vous!

L'actrice qui se nomme Tonton sort précipitamment de la loge en disant :

— Ah! tiens, c'est vrai... j'allais manquer mon entrée, moi... pour me faire empoigner... Oh! non... le public m'aime trop... j'aurais dit quelque bêtise en entrant, et ils auraient ri... On le tient un peu son public!... Ah! dis donc, Zizi, j'ai un fameux cancan à te conter au sujet de Marinette.

— Ah bien! tu reviendras.

— Oui... ah! ah!... tara... a a a a... hum!... Ah! j'ai un chat dans la gorge.

Mademoiselle Zizi a fini de se chausser et de mettre ce vêtement de dessous indispensable aux femmes lorsqu'elles montent sur un théâtre.

Le coiffeur arrive; c'est un jeune homme fort gentil et qui oppose le plus grand flegme à la vivacité de ces dames.

— Ah! monsieur Bichet, que vous êtes cruel, voilà une heure que je vous attends...

— Avez-vous un ruban?

— Oui... Ensuite je suis obligée de me dépêcher pour m'habiller... Je vous ai appelé dix fois.

— Avez-vous de la pommade?

— Oui... Vous savez pourtant bien que je commence l'autre pièce, moi... ça me fait mal de m'impatienter!

— Avez-vous des épingles noires?

— Oui... Il y a des gens qui sont heureux! que rien n'émeut... n'inquiète... Toujours des anglaises, vous savez?

— Oui, oui.

Il n'y a pas deux minutes que le coiffeur tient la tête de mademoiselle Zizi, lorsqu'on cogne doucement à la porte de sa loge.

— Entrez! crie l'actrice sans se déranger.

On tourne la clef, et un monsieur dont la figure est encadrée dans des favoris noirs très-épais, et les mains emprisonnées dans des gants jaunes d'une extrême fraîcheur, se glisse dans la loge avec son chapeau sur la tête et sa canne à pomme d'argent dans la poche de son léger paletot.

— Est-ce que je puis entrer? dit le monsieur en souriant fort agréablement. Et l'actrice, qui n'a pas pu tourner la tête, mais qui a reconnu le jeune homme dans la glace qui est devant elle, lui répond d'un ton très-familier :

— Pourquoi pas? Ah! venez donc un peu qu'on vous parle; vous êtes aimable!... me faire attendre deux heures chez moi, ce matin, pour ne pas venir... Tenez, mettez-vous là... Prenez garde de vous asseoir sur ma

ceinture, malheureux!... Allons, bon, j'en étais sûre; il est déjà dessus...

—Mais non! mais non! calmez-vous... la voilà, votre ceinture...

Et le monsieur, après avoir débarrassé une chaise d'une foule d'objets et être parvenu non sans peine à se faire une petite place, s'assoit dans un coin, regardant coiffer mademoiselle Zizi.

— Voyons, répondez-moi donc, pourquoi n'êtes-vous pas venu ce matin?

—Parce qu'il m'est survenu un déjeuner avec deux amis.

—Ah! ouiche!... comme je donne là-dedans!... ce n'est pas à moi qu'il faut dire ces choses-là... monsieur Bichet, les touffes un peu plus relevées.

— Oui, mademoiselle.

— Vous aviez quelque femme à promener probablement.

— Quelle idée!... et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'on ait un déjeuner d'homme?

—Vous m'avez dit cent fois que vous n'aimiez pas les déjeuners, que cela vous faisait mal... très-bien... le front plus découvert... c'est cela.

—Voulez-vous me donner des épingles?

— Tenez... En avez-vous assez?

— Oui...

— Que cela tienne bien surtout, que cela ne fasse pas comme à Palmyra qui a perdu une de ses anglaises l'autre soir en scène, au moment où on l'arrache des bras de son père... que l'on mène au supplice... ah! a-t-on ri!

— Mademoiselle Palmyra avait voulu se coiffer elle-même... elle n'a que ce qu'elle mérite... Voilà, mademoiselle.

— Merci, monsieur Bichet.

Et le coiffeur, qui vient d'en finir avec mademoiselle Zizi, sort de la loge pour aller prendre une autre tête. La jeune actrice s'assied devant sa glace, et commence alors à mettre son rouge tout en causant avec le monsieur qui est dans un coin.

— A propos, que disiez-vous donc hier dans les coulisses à mademoiselle Astasie ?

— Moi... ma foi, nous causions de choses et d'autres.

— Cela a duré bien longtemps... pour une conversation de choses et d'autres !... j'ai idée que ce n'était pas d'autres que vous parliez !...

— Vous savez qu'Astasie est assez moqueuse : elle me faisait remarquer un de vos jeunes premiers qui a toujours le même geste...

— Eh bien, si son geste est gentil, il a raison d'y tenir... Écoutez, Kouzikoff, je vous ai prévenu que j'étais jalouse... cela m'ennuie de vous voir causer dans les coulisses avec Astasie... si je vous voie encore près d'elle, je lui ferai une drôle de scène...

— Vous êtes folle.

— C'est possible, mais enfin vous voilà prévenu ; faites-y attention.

— Ne croyez-vous pas que je suis amoureux d'Astasie ?

— Amoureux, je ne dis pas... mais les hommes sont si indignes ! il suffira d'un costume baroque pour leur

donner des idées anacréontiques... Ah bien !... voilà que je me mets du rouge sur le nez ! c'est adroit.

En ce moment on frappe deux petits coups à la porte. M. Kouzikoff fronce le sourcil, en disant :

— Qui est-ce qui vous arrive là?... C'est insupportable ! on ne peut pas être deux minutes tranquille !

Une voix masculine dit dans la couloir :

— Mademoiselle Zizi, est-ce qu'on peut vous présenter son hommage ?

L'actrice fait un mouvement d'impatience en murmurant : Ah ! c'est B... Est-ce qu'il vient encore m'ennuyer, cet auteur-là... avec son lorgnon ?

— Il vous fait la cour?...

— Lui ! par exemple!... vous allez voir comme je vais le recevoir... Restez derrière la porte, il ne vous verra pas.

Mademoiselle Zizi entr'ouvre la porte de sa loge, et se tient à l'entrée, de manière à ce que la personne qui est dans le couloir ne puisse pas voir M. Kouzikoff.

Un monsieur qui a beaucoup de désinvolture dans la démarche s'apprête à entrer dans la loge de mademoiselle Zizi, qui l'arrête en lui disant :

— Ah ! c'est vous, monsieur B...? Pardon, c'est que je m'habille.

— Je serais désolé de vous déranger... je voulais savoir si vous alliez ce soir au bal d'artistes qui a lieu...

— Moi, aller au bal ! oh ! jamais... est-ce que je vais au bal?... je vais rentrer bien sagement me coucher quand j'aurai joué.

— Comment ! vous n'aimez donc pas le plaisir, la danse ?...

—Non ; la danse n'est pas ce que j'aime !... Madame Rot... je vous attends.

—Me voilà ! —Allons donc !

—Bonsoir, mademoiselle Zizi.

— Bonsoir, monsieur B... je vous souhaite bien du plaisir au bal.

—J'en aurais eu beaucoup, si je vous y avais rencontrée.

—Vous êtes trop aimable.

Mademoiselle Zizi rentre dans sa loge en disant à M. Kouzikoff :

—Eh bien, vous avez entendu notre conversation... j'espère que c'est bien innocent.

— C'est-à-dire qu'il espérait vous mener au bal.

— Non; il me demandait seulement si j'y allais... parce qu'on lui a dit que je valsais bien et qu'il adore la valse... Ah! voilà madame Rot ! enfin !...

L'habilleuse entre dans la loge. C'est une grande et forte femme de trente-cinq à cinquante ans, à l'abord un peu grenadier, et dont la mise est fort négligée, qui a été jolie, qui a été coquette, qui a fait des conquêtes, mais qui ne songe plus qu'à habiller ces dames, à leur vendre des bouteilles de blanc, à faire leurs commissions dramatiques, et à leur rapporter parfois ce qu'un homme comme il faut et bien couvert lui a dit pour elles. Du reste, l'habilleuse est la discrétion même, et lorsqu'elle trouve un monsieur dans la loge d'une de ces dames, c'est absolument pour elle comme si elle ne voyait rien.

—Faut-il que je m'en aille? dit M. Kouzikoff en voyant entrer l'habilleuse.

— Non, non ; vous pouvez rester... je suis habillée en dessous... ce n'est que la robe à me passer... Tenez, pour vous occuper, noircissez-moi une épingle noire à cette chandelle que je vais allumer.

— Pourquoi faire ?

— Vous le verrez... Dépêchons-nous, madame Rot, j'ai peur d'être en retard ; où en est on ?

— Voilà Astasie qui va s'empoisonner.

— Ah ! bon ! j'ai le temps alors... Tâchez donc que cela me pince mieux de la taille... c'est trop large, cela !... ces dames du magasin sont terribles pour me faire des robes qui bâillent du dos...

— Nous mettrons des épingles, et demain on leur fera refaire cela.

— Ah ! oui, je vous en prie ; vous serez bien gentille... Dites donc, est-ce vrai que, dans la pièce que l'on joue après-demain, Palmyra sera poudrée ?

— Mais oui... une perruque... coiffure Régence.

— Ah ! grand Dieu !... de la poudre avec sa petite figure chafouine... Je louerai une loge pour voir cela, si on ne me donne pas de billets... Avons-nous du monde, ce soir ?

— Oui... une belle chambrée.

— Tant mieux : je n'aime pas jouer devant des banquettes, moi ; ça me démonte tout de suite.

M. Kouzikoff, qui tient une épingle noire dans la flamme d'une chandelle, pousse un cri parce qu'il vient de se brûler ; mademoiselle Zizi part d'un éclat de rire, en disant :

— Ah ! est-il douillet !... Mais on ne noircit que la tête...

Allons, c'est bien... mettez-la ici... Ah! un coup de pistolet... voilà la pièce qui finit... Merci, madame Rot...

L'habilleuse a fini, elle s'en va; mademoiselle Zizi, qui a un costume de paysanne, se regarde du haut en bas, puis dit au monsieur qui est là :

— Comment me trouvez-vous?

— Toujours charmante.

— Ah! je ne demande pas de compliments... pourvu que vous ne me préfériez pas mademoiselle Astasie!

— Que vous êtes enfant!

— Mon petit bonnet est-il bien posé?

— Comme un ange.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc à sonner, celui-là?... est-ce qu'ils ne veulent pas faire d'entr'actes aujourd'hui?... Ah! mon épingle, voyons.

Mademoiselle Zizi prend l'épingle noire que l'on a tenue à la flamme de la chandelle; elle s'approche de la glace, puis avec la tête de l'épingle noircie, elle se fait légèrement un petit trait noir dans le coin de l'œil du côté de la tempe.

— A quoi sert ce que vous faites là? demande M. Kouzikoff.

— Mon cher ami, cela grandit les yeux.

— Les vôtres n'ont pas besoin de cela.

— Oh! c'est égal, au théâtre voyez-vous, il y a de ces choses qu'il ne faut jamais négliger... Ah! mon blanc, à présent... par exemple voilà une petite bouteille que madame Rot m'a vendue... c'est du blanc liquide à la rose... cela lui revient bien à trois sous, et elle me l'a fait payer trois francs. Mais je ne serai plus si bête... je

m'en ferai moi-même maintenant, il n'y a rien de si facile.

Pendant que mademoiselle Zizi se met une couche de blanc sur les bras et les mains, on ouvre la porte de la loge et mademoiselle Tonton entre en s'écriant :

— Ah ! ma chère... je n'en peux plus... ai-je ri !... Ah ! bonsoir, monsieur Kouzikoff !... Ah ! il n'y a qu'ici qu'on voit des choses pareilles.

— Quoi donc ?

— Palmyra qui vient de faire faire une annonce.

— Ah ! bah !... et parce que... ?

— Parce que soi-disant elle a été très-malade ce matin... elle a encore des crampes... elle est enrouée...

— Ah ! bah ! c'est une envie d'éternuer rentrée qu'elle aura eue...

— Et elle a fait réclamer l'indulgence du public...

— As-tu fini !...

— Mais, le plus joli, c'est notre régisseur qui a pataugé en faisant l'annonce. Quand il a eu fait ses saluts au public, il a dit : « Messieurs, mademoiselle Palmyra ayant des *rampes* dans l'estomac, elle craint que cela ne la gêne pour chanter, et elle réclame toute votre indulgence... »

— Oh ! délicieux !

— Alors il y a un titi qui s'est écrié : « J'crois ben que ça doit la gêner... En v'là une blague !... »

— Ah ! ah ! ah ! Mais, à propos, Tonton, tu avais un autre cancan à me conter... Ah ! qu'il est ennuyeux avec sa sonnerie, celui-là !

— Voilà ce que c'est : d'abord, il y a deux jours, il y

avait un article superbe dans un journal de théâtre pour la petite Marinette.

— O mon Dieu!... Marinette qui ne sait pas dire quatre mots de suite.

— Tu sais que, dans la dernière pièce, Marinette... ah! encore quelqu'un...

Le régisseur entr'ouvre la porte de la loge, en disant :

— Êtes-vous prête, mademoiselle Zizi?

— Oui ; vous pouvez frapper.

Le régisseur referme la porte et disparaît. La jeune comique reprend :

— Marinette fait une petite paysanne qui dit seulement au seigneur qui veut l'embrasser : « Je ne veux pas vous écouter, monseigneur. »

Eh bien, le journal a mis : « On a remarqué dans cette pièce une jeune et jolie personne, nommée Marinette, qui s'acquitte d'un petit rôle avec une grâce et une gentillesse toutes particulières. Nous ne doutons pas que les auteurs ne s'empressent de lui confier des rôles plus importants, car il y a dans cette jeune actrice tout ce qui décèle un grand talent et un bel avenir. »

— Ah ! ah ! c'est trop fort... et elle ne peut pas ouvrir la bouche sans être huée !...

— Dame ! voilà ce que c'est que d'avoir un amant journaliste !

— Ah! elle en a donc un?... et sa mère qui ne la quittait pas...

— Oui; on sait ce que tout ça veut dire. Moi, je ne suis pas une prude, certainement, mais il y a de ces

choses qui me font mal... Ainsi, quand je voyais la mère de Marinette suivre sa fille jusque sous le théâtre, dans la pièce où elle descend par une trappe... je disais : Tout ça...

Une grosse voix crie dans le couloir :

— On va commencer la seconde pièce !

— Je vais me déshabiller, dit Tonton. Bonsoir, monsieur Kouzikoff.

— Bonsoir, mademoiselle.

— Et moi, je vais jouer, dit mademoiselle Zizi, en sortant de sa loge, suivie du monsieur, qui vient enfin de quitter son petit coin.

— Kouzikoff, vous n'allez pas venir sur le théâtre ; vous allez vous placer dans la salle... entendez-vous ?...

— Mais...

— Oh ! point de mais... Allez vous mettre à l'avant-scène, et si vous faites des yeux à Astasie... je le verrai bien.

— C'est que je la sais par cœur cette pièce-là... j'aimerais autant aller au café.

— Du tout ! du tout ! je veux vous voir à l'avant-scène ; au moins je verrai ce que vous faites, et j'espère que vous viendrez me chercher après, pour me reconduire.

— Quelle question !

— Ah ! mon Dieu ! je crois qu'on lève la toile... et je suis en scène au lever du rideau... Mon bouquet !... Ah ! Dieu ! j'allais l'oublier...

Mademoiselle Zizi va prendre un bouquet dans sa loge, et court précipitamment sur le théâtre.

M. Kouzikoff redescend l'escalier qui mène dans la rue, pour rentrer ensuite dans la salle, par la porte du public.

Mademoiselle Zizi, qui se trouve en scène avec celle de ses camarades qu'elle soupçonne d'être sa rivale, lui lance des regards foudroyants pendant que l'on joue l'ouverture, si bien que mademoiselle Astasie lui dit d'un petit air assez impertinent :

— Ah çà, dis donc, Zizi, est-ce que tu as envie de me fusiller avec tes yeux? On dirait que tu as la prétention de me faire peur.

— C'est bon... nous verrons... Ah ! je sais vos intentions à l'égard de Kouzikoff... vous voudriez bien me le souffler, mais vous en serez pour vos œillades ! Il vous trouve horrible !

— Ah ! je m'en fiche pas mal de votre Moscovite : je n'aime pas les hommes du Nord, moi, c'est trop froid.

— Vous cherchiez pourtant bien à le réchauffer...

— Vous mentez...

— Impertinente !...

En ce moment le rideau se lève ; dans la pièce, ces deux dames jouent deux sœurs qui s'adorent. Après s'être fait la grimace derrière la toile, elles se regardent bien tendrement devant le public et chantent un petit duo où elles ne cessent de se répéter :

— Ma seule amie — ma tendre sœur — ton amitié charme ma vie! — tu suffis seule à mon bonheur :

Mais elles trouvent moyen d'entremêler cela d'épithètes fort peu honnêtes, qu'elles s'adressent à voix

basse, et elles se pincent en ayant l'air de s'embrasser.

L'acte finit ; la querelle recommence, le régisseur est obligé de séparer ces dames. Mademoiselle Zizi retourne dans sa loge en s'écriant qu'elle va se trouver mal : mais c'est tout simplement pour remettre son rouge et regarder si son costume n'est pas chiffonné.

Quant à mademoiselle Astasie, elle va revêtir un costume d'homme dans lequel elle est fort gentille, et, tout en se disposant à mettre sa perruque, se sourit dans la glace, en disant :

— Dans deux jours, Kouzikoff aura planté là mademoiselle Zizi !... et je sais bien pour qui.

UNE FAMILLE DANS LE PEUPLE

Ce que vous trouverez souvent à Paris, si toutefois vous voulez vous donner la peine de visiter les faubourgs et d'entrer dans la demeure des gens du peuple, c'est une famille comme je vais vous en tracer le tableau.

Une femme qui n'a que trente ans habite dans une maison du faubourg Saint-Antoine ; elle occupe, dans le fond d'une cour assez sombre, un petit appartement au quatrième étage, composé seulement de deux pièces.

Cette femme est veuve depuis trois années, et son mari, ouvrier ébéniste, lui a laissé quatre enfants à élever.

Les ouvriers de Paris se marient sans posséder souvent d'autre fortune que leurs bras et leur santé; ordi-

nairement leur femme a aussi un état : ils travailleront chacun de leur côté, et ils pensent qu'ils gagneront toujours assez pour être heureux, d'autant plus qu'ils se marient par amour. Ce n'est plus guère que parmi le peuple que l'on fait de ces mariages-là.

Mais ce qui arrive le plus vite chez ces jeunes ménages d'ouvriers, ce sont les enfants.

Pourquoi les enfants viennent-ils plus promptement et sont-ils plus nombreux dans les basses classes que chez les riches?... C'est probablement encore la suite des mariages d'amour.

Dans la haute société, avec trente mille francs de rentes, un homme fait souvent la grimace quand sa femme lui annonce un troisième enfant ; il dit :

— J'avais déjà un garçon et une fille, c'était bien assez... Il me faudra dépenser de l'argent pour l'éducation de mon fils... Il m'en faudra ensuite pour marier ma fille!... Je n'avais pas besoin qu'il m'arrivât encore un enfant... Celui-là est de trop... C'est très-fâcheux!... C'est un cadeau dont je me serais bien passé.

Dans la classe ouvrière, où l'on vit au jour le jour, le plus modeste ménage ne se plaint pas quand la Providence lui envoie un enfant de plus. Les pauvres gens craindraient d'offenser Dieu en murmurant contre les suites naturelles de leur amour, et lorsque la femme vient en rougissant annoncer à son mari que bientôt ils auront un troisième ou un quatrième gage de leur tendresse, le mari embrasse sa femme en lui disant :

— Un enfant de plus... eh bien, je travaillerai avec plus d'ardeur encore !... Je me lèverai avant le jour, je

me coucherai plus tard, et nous trouverons bien encore de quoi nourrir celui-là !

— Eh ! d'ailleurs, répond la mère, on est bien dédommagé de ses peines... de ses fatigues, lorsque l'on a près de soi un enfant de plus à caresser, lorsque l'on voit sa petite figure qui vous sourit et qui demande un baiser.

Vous voyez que tout cela ne ressemble pas aux réflexions du monsieur qui a trente mille livres de rentes.

Il en était arrivé ainsi dans le ménage de l'ouvrier ébéniste. Sept années seulement s'étaient écoulées depuis qu'il avait épousé la femme de son choix, et déjà celle-ci l'avait rendu père trois fois, et elle portait encore dans son sein un nouveau fruit de leur union, et ces gens-là ne se plaignaient pas; ils se trouvaient très-heureux parce que le mari avait toujours du travail ; que la femme, tout en soignant ses enfants, trouvait encore le temps de faire de petits ouvrages dont le produit lui permettait de donner quelques douceurs à ses marmots, et enfin parce que sa petite famille venait à ravir, et que les joues de l'enfant du peuple sont presque toujours fermes et roses, tandis que l'on a souvent bien de la peine à faire vivre celui qui est déjà riche en naissant.

Par exemple, pour trouver dans le produit de son travail de quoi soutenir son ménage et élever ses enfants, il fallait que l'ouvrier n'allât pas à la guinguette le dimanche et le lundi ; il fallait aussi qu'il passât, sans s'y arrêter, devant les marchands de vin et les débits de consolations. C'est ce qu'il faisait, et il ne s'en trouvait pas moins heureux ; il est même présumable qu'il l'était davantage que

s'il se fût abandonné à l'ivrognerie et à la fainéantise; car, dans le peuple, comme dans les hautes classes de la société, il y a des âmes pures qui savent apprécier les jouissances qui ne laissent après elles ni dégoût, ni remords.

Mais la bonne conduite, la probité, l'amour du travail, ne mettent pas à l'abri des coups du sort. A la vérité, s'il en était ainsi, probablement tout le monde se conduirait bien et il n'y aurait aucun mérite à être vertueux.

L'honnête ouvrier, atteint d'une maladie grave, mourut lorsque sa femme venait, depuis quelques jours seulement, de mettre au monde leur quatrième enfant.

Cette femme perdait un époux qu'elle adorait et qui la faisait vivre, elle restait veuve avec quatre enfants dont le plus âgé n'avait que sept ans. Pour bien des femmes, c'eût été un motif de désespoir, de découragement, et le découragement mène quelquefois aux résolutions les plus funestes; mais la veuve de l'ouvrier regarda ses enfants qui n'avaient plus qu'elle pour subsister; elle comprit qu'avant tout il fallait avoir de la force d'âme, du courage; elle comprima sa douleur, renfonça ses larmes, et ne s'occupa plus qu'à se procurer assez de travail pour pouvoir donner du pain à sa famille.

Il y a dans le peuple de ces âmes nobles et fortes que la peine, les privations, le travail le plus rude, ne sauraient effrayer, et qui acceptent sans murmurer toutes les misères que le ciel leur envoie, comme si le malheur leur était dû.

Un grand courage vient toujours à bout de ce qu'il veut entreprendre. A force de travail cette pauvre veuve

accomplit sa tâche; elle se lève au point du jour, elle veille fort tard devant une lampe fumeuse qui l'éclaire à peine; dans la journée, elle ne perd pas une minute, une seconde de son temps; constamment assise contre sa fenêtre, elle travaille à l'aiguille, et sa main la fait aller avec une agilité surprenante; elle est devenue assez habile pour faire à elle seule l'ouvrage de deux ouvrières, mais aussi ses enfants ne manquent de rien; et à force d'ordre, de soins, d'économie, elle trouve encore moyen de donner à son modeste intérieur un aspect de propreté, de rangement, qui ressemble presque à de l'aisance.

Pour cette femme, il n'est ni fête, ni dimanche; il n'y a jamais ni promenade, ni plaisir, ni repos, et cependant elle ne se plaint pas, et maintenant que trois années se sont écoulées depuis la mort de son mari, elle recommence à sourire en regardant ses enfants, elle sent qu'elle peut encore éprouver quelque bonheur sur la terre.

Sa famille se compose de trois filles et d'un fils. Son fils est le plus jeune; sa fille aînée approche de sa dixième année, et déjà elle veut travailler aussi, elle se félicite de pouvoir bientôt venir en aide à sa mère. Chez les enfants du pauvre, on se fait une joie, un bonheur de pouvoir, par son travail, soulager, aider ses parents; c'est une gloire, c'est un honneur après lequel on aspire; comme dans les classes riches de la société les jeunes gens aspirent après le moment où ils pourront aller seuls dans le monde, et les jeunes personnes après celui où elles seront mariées.

Chez la veuve de l'ouvrier, les enfants ne pensent qu'à aimer leur mère, et ils voudraient déjà être en état de lui prouver leur amour. Entrez chez cette femme si laborieuse, et contemplez le tableau qui est devant vos yeux. Elle est encore jeune et belle cette femme qui passe sa vie à travailler sans cesse ; mais elle ne s'occupe plus de cela ; elle a oublié sa jeunesse, elle ne sait plus qu'elle peut encore plaire. Cependant quelques hommes ont essayé de le lui faire entendre ; elle ne les a pas écoutés, ou bien elle leur a montré ses enfants, en leur disant : Voilà maintenant tout ce que je dois aimer.

Quelques ouvriers ont offert d'épouser, sans être effrayés par la vue de la nombreuse famille, mais la veuve a répondu à leurs propositions :

« Eh ! si avec vous j'avais d'autres enfants, ceux-ci ne pourraient-ils pas me reprocher la part de tendresse que je donnerais aux vôtres ? »

C'est une telle femme qui habite une bien modeste chambre dans le faubourg Saint-Antoine ; elle travaille sans cesse, mais elle chante quelquefois pour amuser ses enfants. La fille aînée, à qui elle a appris à lire, enseigne maintenant la lecture à sa sœur âgée de sept ans ; une autre qui n'en a que cinq, écoute déjà la leçon pour tâcher de retenir quelque chose, et le petit garçon, qui n'a que trois ans à peine, se roule dans la chambre en disant qu'il voudrait être grand et travailler pour acheter de beaux joujoux à sa maman.

Ne croyez pas que ce séjour annonce la misère : non, tout est rangé, tout est propre ; les enfants sont habillés chaudement ; il n'y a pas un trou, pas un accroc à leurs

effets qui sont entretenus, raccommodés avec soin. Le dimanche, la veuve se lève plus tôt, afin de blanchir elle-même toutes les petites robes, tous les vêtements de sa jeune famille, et lorsque, par hasard, elle sort un moment pour promener ses enfants, chacun admire leur tenue, leur propreté, et la pauvre mère est heureuse et fière de pouvoir les faire sortir sans que leur vue inspire la pitié.

Quand vient l'heure des repas, la veuve donne à chacun de ses enfants sa portion de pain; ils ont assez, mais ils n'ont que juste le nécessaire; et pourtant quelquefois un plus pauvre encore vient frapper à la porte de la mère de famille et réclamer des secours que les riches n'accordent pas toujours; mais la veuve ne les repousse jamais, et s'approchant de ses enfants, elle leur dit :

— Mes enfants, voilà quelqu'un qui a encore moins que nous, car nous avons assez pour vivre, et il n'a pas, lui, de quoi avoir du pain. Retranchons un peu à chacun de nous; cela ne nous privera qu'un peu, et cela sera beaucoup pour lui.

A ce discours, les enfants présentent à leur mère la part de pain qu'elle vient de leur donner; sur chacune de ces parts, la veuve en ôte un peu, en ayant soin d'en prendre beaucoup sur la sienne, et elle remet tout cela à celui qui est venu implorer sa charité.

Loin de se plaindre de voir leur portion diminuée, les enfants de la veuve sourient à leur mère :

— Tu aurais pu m'en prendre davantage, dit l'aînée.

— Moi, je n'ai pas faim aujourd'hui, dit une autre; et il n'est pas jusqu'au petit garçon qui ne s'écrie :

— Il fallait donner tout mon pain... je ne suis pas gourmand, moi ! D'ailleurs j'en mangerai beaucoup quand je serai grand.

Alors la digne veuve se trouve encore bien heureuse en embrassant ses enfants.

LES TABLES D'HOTE

Dans une grande ville la table d'hôte est une fiction, c'est tout simplement une autre espèce de restaurant à tant par tête, où, par exemple, vous n'avez pas le droit, pour votre argent, de demander les mets que vous aimez; il faut vous contenter de ceux que l'on vous sert, lors même qu'ils sont fort peu variés, et rarement de votre goût. Mais enfin, puisqu'on est convenu d'appeler tables d'hôte ces maisons où l'on ne dîne pas à la carte, et où tout le monde se place à la même table, faisons connaissance avec celles de Paris.

Il y en a beaucoup, à différents prix et tenues sur différents tons. Vous en trouvez depuis 1 fr. par tête jusqu'à 10 fr. Il est rare d'en voir s'établir à un prix

au-dessous ou au-dessus. La plus grande quantité de tables d hôte est dans les prix modérés de 3 à 5 fr. Dans l'une le café est à part, dans l'autre il sera compris ; mais, le plus ordinairement, le café et la liqueur se payent à part.

La table d'hôte, dans une grande ville, est le rendez-vous des étrangers qui aiment à dîner avec les mêmes personnes, afin de faire vite des connaissances ; des célibataires qui n'ont ni famille, ni ménage, quelquefois même ni amis, et qui, en se retrouvant souvent avec les mêmes visages, finissent par se persuader qu'ils tiennent à quelqu'un; des industriels de contrebande, c'est-à-dire de ces gens qui n'ont aucune profession, aucune industrie, et qui cherchent partout des dupes pour vivre à leurs dépens. Dans une table d'hôte, ils tâcheront toujours de se placer près des étrangers; ils seront pour eux pleins d'égards, de prévenances, de petits soins, tout en ne négligeant pas de lancer de temps à autre quelques mots sur leur fortune, leur crédit et leurs belles connaissances. Il y a toujours des gens qui se laissent prendre à ces piéges-là.

Si les floueurs sont très-communs aux tables d'hôte, les blagueurs n'y sont point rares non plus. Ces derniers y vont dans le but de s'amuser, de faire poser les uns, de mystifier les autres, et avec le désir de se moquer de tout le monde.

Vous trouverez encore là des jeunes gens novices dans le monde, auxquels on a dit que dans une table d'hôte on prenait l'habitude de la société et des bonnes manières, en faisant connaissance avec des personnes qui ne demandent qu'à vous former.

Puis, de ces mauvais sujets qui n'ont plus le sou, et qui, après avoir vécu en princes pendant quelques mois, vont dîner à une table d'hôte modeste dans laquelle on leur fait crédit sur leur bonne mine, et où ils font habituellement un pouf.

Quelquefois des hommes de lettres vont là pour observer ; quelques gens de finance s'y rendent par curiosité ; des négociants y vont dans l'espérance de dîner bourgeoisement et à bon compte, et une foule d'autres personnes par désœuvrement, ou pour savoir ce que c'est.

Mais dans les tables d'hôte où l'on reçoit des femmes (et c'est maintenant le plus grand nombre), cette partie de la société est la plus curieuse, et mérite surtout l'attention de l'observateur.

Pour qu'une femme, à Paris, aille dîner à une table d'hôte, il faut qu'elle n'ait point de ménage, de famille autour d'elle ; il faut qu'elle ait dépouillé toute la timidité de son sexe et qu'elle ne craigne pas de se trouver chaque jour à table près d'un homme qui peut lui être inconnu, car, dans une table d'hôte, si c'était toujours les mêmes habitués, on finirait par n'être qu'avec des gens de connaissance. Mais, à Paris, il n'en est point ainsi. Un habitué, ou même une persoune qui aura été une fois par hasard à une table d'hôte et qui s'y sera trouvée bien, s'y rendra une autre fois avec un ami, deux amis, trois amis même. Chacun peut en faire autant; la personne qui tient la table est toujours contente quand on lui amène de nouveaux visages; elle dit :

« Quand il y a pour neuf, il y a pour dix... et ainsi de suite... »

Raisonnement fort triste pour les habitués qui ont bon appétit.

Revenons à ces dames qui fréquentent les tables d'hôte. Il est rare qu'elles soient jeunes et jolies. Pourquoi? Parce que celles qui ont ces deux avantages trouvent assez de dîners dans les cabinets particuliers, sans avoir besoin de venir à une table d'hôte. Ainsi donc, si ces dames que vous voyez sont jeunes, elles ne sont pas jolies; si elles sont jolies, elles ne sont plus jeunes. Cependant il y a des exceptions : par exemple, on rencontre souvent de fort belles femmes dans les tables d'hôte où l'on joue gros jeu.

Les dames qui vont dîner là ont beaucoup voyagé, beaucoup couru le monde; elles parlent quelques mots de cinq à six langues qu'elles jettent à tous moments dans la conversation. Ces dames-là ont eu bien des aventures!.. c'est très-romanesque! c'est à ne pas le croire; si vous les écoutez, vous n'aurez pas le temps de dîner.

En voilà d'autres dont la tournure est équivoque et les manières tant soit peu décolletées; mais elles font passer cela en se donnant un air étranger... et un accent... de quel pays est leur accent? Vous seriez bien embarrassé pour le deviner et ces dames pour vous le dire. N'importe, ces dames sont des comtesses étrangères, c'est convenu; il faut donc leur pardonner de parler le français comme des cuisinières et de montrer si souvent une complète ignorance de nos usages.

Voilà ensuite de vieilles femmes qui veulent faire les jeunes : elles sont fardées, elles sont peintes, elles sont teintes, elles sentent le musc, l'ambre, les essences;

elles ont une mise qui n'est plus de leur âge et les rend encore plus ridicules ; enfin elles regardent les hommes dans le blanc des yeux, en poussant de gros soupirs, et comme on n'y répond guère, ce sont elles qui les premières se décident à faire la déclaration de leur amour au malheureux mortel qui les a charmées.

Joignez à cela quelques figurantes de nos grands théâtres, des marquises ruinées, quelques lorettes dépaysées, des femmes entretenues qui ne le sont plus, des filles séduites qui voudraient l'être, et vous aurez une idée des dames qui se montrent dans une infinité de tables d'hôte.

Il existe cependant, à Paris, quelques établissements de ce genre où la société est bien composée ; pour y être admis, il faut réellement être présenté par quelqu'un de connu, et qui fait connaître la personne qu'il amène. Les dames y sont rares ; le plus souvent, elles ne sont point admises.

Mais le dîner n'est pas toujours ce qui amène du monde à une table d'hôte ; le dîner est le prétexte, le jeu est le vrai motif ; le jeu, cette passion que vous retrouvez chez tous les peuples, dans toutes les classes, qui se déguise sous mille formes, et rentre par une fenêtre quand on vient de la chasser par une porte. A Paris, depuis que l'on a supprimé la loterie et fait fermer les maisons de jeu, bien des gens ont cherché des moyens pour attirer chez eux ces joueurs qui ne savent plus que devenir et que faire de leur argent, désolés de ce qu'on leur ait ôté la facilité de se ruiner en une journée ou en une nuit. Beaucoup de maisons de jeu clandestines se sont for-

mées, malgré les défenses de la police ; mais, en dépit de toutes les précautions que prennent ceux qui tiennent ces jeux occultes, il est bien rare que l'on ne parvienne pas à les découvrir. Ceux qui vont dans ces endroits prohibés s'exposent donc à des scènes fort désagréables, qui quelquefois peuvent les conduire en police correctionnelle. Il y a des joueurs qui affrontent tout ; il en est d'autres que la passion n'entraîne pas jusqu'à braver les lois : pour ceux-là, il fallait des réunions, des sociétés qui n'eussent point l'apparence des maisons de jeu. Les tables d'hôte offraient cet avantage. Ce n'est point un endroit public, puisqu'il faut être présenté. Après le dîner on est tout naturellement réunis, et une petite partie se forme sans que cela puisse tirer à conséquence. D'ailleurs on ne joue point de jeux de hasard.

La bouillote, l'écarté, l'impériale, sont les jeux usités dans les tables d'hôte. Quelquefois on s'y permet aussi le vingt-et-un, le macao, et cela ressemble beaucoup aux jeux de hasard. Mais la personne qui tient l'établissement vous dira : On joue si petit jeu, que c'est seulement pour s'amuser ; et il faudrait avoir l'humeur bien tracassière pour voir un danger dans ce qui n'est qu'un léger passe-temps.

O vous qui vous laissez entraîner à faire une partie dans les tables d'hôte, ne vous fiez pas à ces douces paroles.

On commence une partie en jouant dix sous ; quelques minutes après on joue un napoléon, et celui qui a perdu la légère somme qu'il voulait bien risquer est le premier à vouloir augmenter les enjeux.

Les tables d'hôte où l'on ne joue pas doivent inspirer plus de confiance ; peut-être le dîner n'y est-il pas aussi fin, aussi délicat que dans les autres, c'est possible, c'est probable même, parce que dans celles où le jeu vient ensuite, on fait plus de frais pour attirer du monde, quelquefois même on perd sur le dîner que l'on donne, car on est bien certain de se rattraper après. Dans les premières, vous devez avoir plus de confiance dans la société qui vous entoure; vous y trouverez encore des blagueurs, des gourmands, de vieilles femmes coquettes, mais vous verrez beaucoup moins de chevaliers d'industrie, de floueurs, de ces dames qui, avec le plus agaçant sourire, ont un bonheur inconcevable pour retourner le roi à l'écarté.

Il y a des pourvoyeurs et des pourvoyeuses de tables d'hôte : ces gens-là dînent gratis ; il y en a même qui ont une remise sur chaque convive qu'ils procurent. Dans les tables d'hôte où l'on joue gros jeu, ce sont ordinairement les femmes galantes qui trouvent moyen de faire venir du monde, elles donnent leur rendez-vous à l'endroit où elles dînent, et ne manquent pas de dire à la personne dont elles ont fait la conquête :

— Si vous avez quelques amis à nous amener, ne vous gênez pas ; au contraire, cela fera grand plaisir. D'ailleurs, ils trouveront une société choisie et des femmes charmantes qui ne sont pas bégueules :

En effet, les dames qui vont dans ces endroits-là n'ont pas l'habitude de faire les bégueules avec les hommes qui jouent gros jeu.

Un jeune homme qui ne connaît point Paris, rencontre,

au spectacle, une dame fort élégante, qui se donne des manières presque distinguées. Le jeune homme s'y laisse prendre : d'ailleurs, quand on est amoureux, on se laisse abuser facilement. Il demande un rendez-vous ; on l'engage à venir le lendemain dans une maison charmante, où se réunit la meilleure société de Paris, pour dîner, moyennant cinq francs par tête.

Le jeune homme accepte avec empressement. Le lendemain il est exact, et arrive à l'endroit qu'on lui a indiqué. Il demande madame de Flicflac... ou un nom dans ce genre-là; ces dames ne se gênent pas pour se donner du *de*. La beauté de la veille vient au-devant de ce monsieur, qu'elle présente à la société.

Le jeune homme se trouve au milieu d'une quinzaine de personnes qui presque toutes se donnent des titres, des grades, de la noblesse : l'un est soi-disant comte, l'autre baron, celui-ci est un ancien chevalier, celui-là est un ci-devant général; il y a fort peu de roturiers et encore ceux qui le sont parlent à chaque instant de leurs maisons, de leurs rentes, de leurs millions. Les dames sont élégantes, quoique leurs parures soient un peu fanées ; elles regardent le jeune homme d'une façon très-provoquante, et celui-ci est enchanté de se trouver dans une si belle société.

On se met à table ; le jeune homme est à côté de sa conquête : il peut lui presser, lui pincer le genou, elle ne s'en formalise pas, au contraire ; de l'autre côté, il a pour voisin un monsieur qui se dit ancien marin, qui ne parle que de duels qu'il a eus, de gens qu'il a tués, qui parie mettre à quarante pas une balle dans le trou d'une

aiguille, et avec une épée vous blesser à l'endroit que vous choisirez; qui fait ensuite une foule de petites choses agréables en société ; par exemple, à peine est-on au second service, qu'il parie une bouteille de champagne boire un verre plein jusqu'aux bords qu'il place au milieu de son assiette, et cela sans toucher le verre et sans répandre une goutte de vin.

Madame de Flicflac pousse le genou du jeune homme, en lui disant tout bas :

— Pariez... je suis sûr qu'il ne pourra pas faire ce qu'il dit.

Le jeune homme parie, le monsieur exécute parfaitement ce qu'il a parié de faire; la bouteille de champagne est gagnée.

Un moment après, le même monsieur s'écrie :

— Voilà qui est bien plus fort. Je vais placer deux verres de champagne pleins l'un sur l'autre, et je viderai celui de dessous sans rien répandre de celui de dessus.

Madame de Flicflac pousse encore son voisin, en lui disant :

— Pariez donc; cette fois il est impossible qu'il fasse cela.

Le jeune homme parie; le monsieur réussit encore parfaitement dans ce second tour. La bouteille de champagne est encore gagnée, et ce monsieur si adroit propose un troisième tour. Bref, au dessert, le jeune homme a perdu cinq bouteilles de champagne en sus de son écot. ce qui met son dîner à trente-cinq francs au lieu de cinq; mais la société est d'une gaieté charmante; on le trouve

extrêmement aimable, il a vu faire des tours d'adresse surprenants, et madame de Flicflac se laisse pincer tout ce qu'il veut.

Après le dîner, on passe au salon et quelques personnes commencent une petite partie de bouillotte. On propose au jeune homme de faire une cave, il préférerait causer avec madame de Flicflac, mais celle-ci lui dit :

— Jouez donc, je me placerai près de vous. J'ai dans l'idée que je vous porterai bonheur. Nous serons de moitié.

Le jeune homme n'ose pas refuser. Il se met au jeu, et madame de Flicflac se place près de lui, de manière à bien voir ses cartes, chose à laquelle elle paraît tenir beaucoup, toujours dans l'intention de lui porter bonheur.

Mais le soi-disant marin, qui tout en jouant regarde très-souvent madame de Flicflac, gagne à la bouillotte avec la même facilité qu'il a exécuté à table des tours d'adresse. Le jeune homme, que la perte commence à échauffer, met au jeu tout l'argent, tout l'or qu'il a sur lui ; il perd encore. Et madame de Flicflac, qui voulait être de moitié dans son jeu, disparaît sous le prétexte d'aller chercher sa bourse, et ne juge pas convenable de revenir.

Le jeune homme, qui a perdu tout ce qu'il avait, quitte le jeu d'assez mauvaise humeur et en maudissant la veine constante du marin; celui-ci roule aussitôt des yeux furibonds et lui dit que s'il a eu l'intention de l'insulter, il est tout prêt à descendre avec lui pour le tuer au coin de la rue.

Le jeune homme remercie; il ne juge pas nécessaire de se donner encore ce plaisir-là. Il s'éloigne en trouvant que la connaissance de madame de Flicflac lui a coûté un peu cher.

Cependant ce ne sont pas toujours les jeunes gens qui sont *floués* dans les tables d'hôte : voici une anecdote historique. La scène se passe dans un de ces établissements situés au centre de Paris, et où l'on dîne pour trois francs, sans le café.

Parmi les habitués de cette table d'hôte sont deux dames qui ont le mauvais côté de la cinquantaine, quoiqu'elles ne se donnent pas plus de trente-six ans. Elles ont eu bien des aventures, bien des malheurs; cependant il leur est resté une aisance honnête, et si elles fréquentent les tables d'hôte, c'est parce qu'elles aiment la société, et que leur cœur sensible espère y rencontrer un cœur auquel il pourra s'attacher.

Ces deux âmes si tendres ont remarqué un jeune homme qui vient assez souvent à la réunion; le jeune homme est joli garçon : il a l'air un peu mauvais sujet, et n'en paraît que plus séduisant; il n'a jamais le sou, mais son cœur n'en doit être que plus vulnérable. Chacune de ces dames se met en frais pour lui plaire : l'une lui apporte des pistaches au chocolat, l'autre des pralines grillées; celle-ci lui donne une jolie bourse en filet, celle-là un lorgnon élégant; et tout cela est accompagné de regards brûlants, de gros soupirs, de serrements de main, quelquefois même de coups de pieds sous la table. Le jeune homme, qui a l'humeur très-bouffonne, se laisse regarder, serrer les mains, presser les pieds, et accepte

les petits présents de ces dames, mais, bien loin de répondre à leur flamme, il fait en secret la cour à une jeune étrangère assez gentille qui vient aussi quelquefois à la table d'hôte.

Les deux beautés surannées ne se sont pas aperçues du penchant que leur vainqueur éprouve pour la jeune étrangère, mais elles se sont fort bien aperçues qu'elles étaient rivales, et couraient toutes deux le même lièvre ou, si vous aimez mieux, le même amour. Déjà des mots piquants ont été échangés : c'est à qui de ces dames supplantera l'autre ; et pour captiver le séduisant mauvais sujet, elles redoublent près de lui de petits soins, de petits cadeaux, de galanteries. Mais le jeune homme reçoit tout cela avec la même amabilité; il se moque également de ses deux conquêtes, qui le trouvent de plus en plus adorable, parce que si l'amour est aveugle quand il est jeune, il doit avoir perdu les cinq sens quand il est vieux.

L'homme adoré avait manifesté une fois le plaisir qu'il aurait à se promener en calèche au bois de Boulogne, puis à se rendre aux Bouffes dans une loge à ui.

Quelques jours après, les deux vieilles arrivent au dîner de la table d'hôte, et l'une aborde le jeune homme en lui disant :

— Voici une loge des Bouffes pour ce soir.

Et l'autre dame s'empresse de lui dire :

— A sept heures une calèche sera en bas pour aller au bois de Boulogne.

Celui auquel on offre cela reçoit fort bien ces deux par-

ties de plaisir ; il accepte le coupon de loge qu'il met dans sa poche, en disant :

— La calèche sera aussi la bienvenue.

Mais cela ne fait pas le compte des deux rivales. Elles se lancent des regards foudroyants ; elles voudraient se manger les yeux, et, pendant tout le temps du dîner, elles cherchent un moyen d'en finir, parce qu'elles sentent bien que cet état de rivalité ne peut pas durer, et qu'il faut y mettre un terme.

Pendant qu'on prend le café, les deux vieilles, poursuivies par la même pensée, passent dans le salon de jeu. Là, se trouvant en tête à tête, elles éclatent.

— Madame !... il faut pourtant que cela finisse !...

— Oui, madame ! c'est ce que je me suis dit pendant tout le courant du dîner.

— Vous faites la cour à M. O... d'une manière bien visible !...

— Il me semble, madame, que vous ne vous cachez pas non plus pour l'assommer de vos galanteries...

— C'est bien plutôt vous qui l'assommez !... Vous lui faites chaque jour un cadeau !

— Vous avez toujours les poches pleines pour lui ; vous le bourrez de bonbons comme un perroquet !

— Et vous de pâtisseries comme un caniche ! Encore aujourd'hui vous lui apportez une loge des Bouffes !...

— Et vous qui espérez le promener en calèche !...

— Vous devez bien voir qu'il est charmant avec moi.

— Quand il me parle, ne voyez-vous pas comme il est aimable !

— Et avec moi donc!... il est d'une gaieté! il ne peut pas me regarder sans rire.

— Il me dit des choses fort galantes; dernièrement il m'a comparée à la *matrone d'Éphèse!*

— Moi, il m'a positivement assuré que j'avais la chute de reins de la Vénus pudique.

— Et comment a-t-il pu vous dire cela, madame?... Est-ce que votre... chute lui est connue?... Pauvre garçon! je crois qu'il aimerait mieux voir celle du Niagara!...

— Ah! madame! ménagez vos expressions, je vous en prie!... vous dites des choses d'une inconvenance!...

— Pas si inconvenantes que vos manières et vos mines lorsque vous êtes près de M. O...

— Qu'est-ce que vous entendez par mes mines, madame?

— C'est assez ridicule, pour qu'on le remarque, vous lui faites continuellement des yeux blancs!...

— Vous voudriez bien pouvoir lui en faire de blancs, vous!... mais cela vous serait difficile! les vôtres sont toujours rouges comme ceux d'un lapin!

— Tout cela n'empêche pas, madame, que je ne sois aimée de M. O...

— Vous... par exemple!... C'est moi qu'il aime, madame.

— Oh! non! c'est moi qu'il préfère.

— Vous devriez renoncer à sa conquête, madame.

— C'est bien plutôt vous qui devriez renoncer à lui.

Ici, les deux rivales s'arrêtent un moment; elles ont besoin de reprendre haleine, de réfléchir. Toutes les

deux se craignent, toutes les deux comprennent qu'elles se nuisent. Tout à coup, l'une d'elles paraît frappée d'une inspiration subite, et allant vers l'autre d'un air moins féroce, lui dit :

—Tenez!... l'amour nous a subjuguées toutes deux... et nous avons chacune autant d'avantages pour réussir... Je ne pense pas que l'une de nous veuille faire un sacrifice à sa rivale?...

—Oh ! ce ne serait pas moi, d'abord.

—Ni moi. Mais, au lieu de nous quereller, ce qui ne sert à rien qu'à nous bouffir les yeux, je vais vous proposer un moyen d'en finir.

— Quel est-il?

—Jouons M. O... à l'écarté ; celle qui perdra la partie renoncera à son amour et ne cherchera plus à nuire à sa rivale... Cela vous va-t-il?

— Ma foi, oui, j'accepte !... Jouons notre jeune homme, cela vaut mieux que de nous disputer ; c'est plus digne de nous. Mais pas de tricherie !

—Oh ! jamais je ne triche quand il s'agit d'amour.

—Allons, voilà une table et des cartes, terminons tout de suite, car si je suis favorisée du sort, j'emmène mon gain aux Bouffes.

—Et moi au bois de Boulogne. Tenez, ma chère, convenons que celle qui gâgnera jouira du spectacle et de la voiture.

—Je le veux bien; c'est notre va-tout !

Ces dames se placent à une table d'écarté : elles sont profondément émues et elles tremblent en donnant les cartes, car jamais elles n'ont joué si gros jeu.

— Le roi ! dit l'une.

Et l'autre s'écrie :

— Ah ! Dieu ! que vous me faites mal ! — J'ai le point.

— Ah ! mon cœur se brise.

— J'en demande !

— Jamais ! je renais à l'espérance.

— Du pique...

— Fi donc. Je coupe... atout et la vole !

— O cher ami !... A vous à faire... me faudrait-il te perdre?

— Trois à trois.

— Il a de si beaux yeux !...

— Je joue... Et des dents...

— Je n'ai pas de ça.

— Et des cheveux !...

— Je n'ai rien de tout ça !

— Il est bâti en Apollon !

— Je suis volée.

— J'ai gagné ! A moi M. O..., la calèche et le spectacle.

La vieille que la chance a favorisée, quitte vivement la table, où sa rivale reste accablée, anéantie ; elle se précipite dans le salon voisin, où elle a laissé le jeune homme qu'elle vient de gagner à l'écarté ; elle le cherche des yeux ; il n'y est plus. Elle présume qu'il est en bas et l'attend dans la calèche ; elle descend à la hâte. La calèche n'est point à la porte ; elle s'informe au concierge :

— Est-ce qu'une calèche n'est pas venue à sept heures ?

— Si, madame.

— Est-ce que M. O... n'est pas descendu ?

— Si madame. M. O... est descendu en effet...

— Eh bien, pourquoi ne m'a-t-il pas attendue?... Mais il a dû vous dire où je devais le rejoindre ?

— Permettez, madame, d'abord M. O... n'est pas descendu seul...

— Il n'était pas seul?... Quoi ! il avait emmené de ses amis?... comme c'est imprudent !...

— Mais non, madame, ce n'était pas des hommes... Il n'avait avec lui que la jeune dame étrangère...

— Qu'est-ce que vous dites, concierge ?...

— Je dis ce que j'ai vu, madame : ils ont monté tous deux dans la calèche, et M. O... a dit... « Vous ferez bien des remercîments à ces dames de notre part. Nous allons nous promener au bois de Boulogne, et nous profiterons ensuite de la loge des Bouffes. »

La vieille reste pétrifiée et, lorsqu'elle se décide à remonter trouver sa rivale, elle lui dit, d'une voix lamentable :

— Ma chère amie, voilà la première fois peut-être que cela arrive à deux personnes qui jouent ensemble : nous avons perdu toutes deux !

MONSIEUR EST OCCUPÉ

Il y a dans Paris une foule de personnes qui n'ont rien à faire et qui veulent paraître occupées; chez celles qui sont riches, c'est purement vanité.

Quand on a vingt mille livres de rentes, vous comprenez bien qu'on ne veut pas avoir l'air de s'ennuyer, de ne savoir que faire de soi, de bayer aux corneilles toute la journée.

Chez celles qui n'ont point de fortune, c'est calcul; on veut tâcher de faire croire que l'on est accablé d'affaires, de travail, de visites, enfin c'est une manière très-usitée de se faire *mousser*.

Vous allez chez un homme d'affaires que vous ne connaissez point encore, mais que l'on vous a recommandé

comme habile et surtout très-employé, très-occupé ; à Paris, la vogue passe presque toujours pour du mérite.

L'homme d'affaires, qui n'a aucune affaire pour le moment, mais qui veut faire croire qu'il en est accablé, est tout seul dans son cabinet, assis devant son bureau... bâillant devant un journal, et s'amusant avec son canif à faire de petites entailles sur son pupitre.

Tout à coup on sonne : mais la domestique a le mot d'ordre.

C'est un monsieur qui se présente, en disant :

— Monsieur X..., s'il vous plaît?

— C'est ici ; mais c'est que monsieur est occupé.

— Ah ! je voudrais pourtant bien lui parler pour affaire... le consulter.

— Si monsieur veut entrer et attendre dans le salon.

La personne est introduite dans un salon ; on la prie de s'asseoir et on la laisse là.

Trois quarts d'heure... une heure s'écoule, pendant laquelle l'homme d'affaires est toujours dans son cabinet, se dandinant sur sa chaise, ou tailladant son pupitre avec son canif, comme s'il voulait exécuter une gravure sur bois.

La personne qui attend commence à s'ennuyer ; elle tousse, elle crache, dans l'espérance qu'on viendra... On vient enfin ! mais c'est la domestique qui a oublié un plumeau sur une chaise et va l'emporter. Celui qui attend l'arrête en lui disant :

— Est-ce que M. X... sera encore longtemps oc-

cupé?... c'est que... j'ai des courses à faire... si vous pouviez aller le lui dire...

— Je vais tâcher de lui parler, monsieur.

La domestique va trouver son maître dans son cabinet, et lui dit en souriant :

— Ce monsieur qui attend depuis une heure commence à s'embêter là-dedans.

— Je m'en moque pas mal!... Quelle espèce d'homme est-ce? est-il déjà venu ici?

— Non, monsieur... je ne le connais pas... ça a l'air de quelqu'un de province.

— Alors il ne me verra pas aujourd'hui; il faut le faire revenir. Allez lui dire que je suis trop occupé en ce moment pour lui parler, que je le prie de m'excuser et de revenir demain.

La domestique retourne au salon et s'acquitte de sa commission. Celui qui a attendu plus d'une heure est fort contrarié et s'écrie :

— Comment!... je ne pourrai pas voir votre maître aujourd'hui?

— Oh! non, monsieur... il n'y a pas moyen... monsieur est trop occupé...

— C'est désolant!...

La personne s'éloigne en disant : « A demain alors! » et persuadée qu'un homme qui est toujours si occupé doit avoir immensément de mérite et de capacité.

Une autre fois, un jeune homme, nouvellement marié et dont la femme est malade, se rendra chez un médecin qu'on lui a enseigné.

Le docteur, qui n'a pas encore pu se faire une clien-

tèle, est enfermé dans son cabinet, où il se figure qu'il déjeune avec une panade dont il a quelque peine à avaler les dernières cuillerées. Sa domestique frappe par une petite porte dérobée. Le docteur lui crie sans lui ouvrir :

— Qu'est-ce qui est là?

— C'est moi, monsieur.

— Qu'est-ce que vous voulez?

— C'est un monsieur qui demande à vous parler pour sa femme qui est malade.

— Dites que je suis en grande consultation... qu'il attende.

La bonne va trouver le jeune homme et lui dit :

— Monsieur est en grande consultation... il vous prie d'attendre.

— Mon Dieu... ma femme qui souffre...

— Asseyez-vous, monsieur.

— Savez-vous si ce sera long?

— Ah! dame... *quéquefois*, c'est long!

— A-t-il beaucoup de confrères avec lui?

— Mais... oui... il a tout plein de choses avec lui.

— Alors je vais attendre... mais ne laissez passer personne avant moi, je vous en prie.

— Oh! il n'y a pas de danger, monsieur!

Et, en effet, il n'y a aucun danger, puisque le jeune homme est seul à attendre. Après une bonne demi-heure qui semble éternelle à celui dont la femme est souffrante, la domestique revient enfin dire : Vous pouvez entrer, monsieur.

Vous pensez bien que le docteur a eu le temps de se

préparer. Il a l'air d'achever sa toilette; il met sa cravate; il va et vient dans son cabinet, il n'est pas un moment sans remuer, et au milieu de ce mouvement perpétuel il semble avoir à peine le temps de répondre à la personne qui lui arrive.

— Monsieur... je viens pour ma femme...

— Ah! pardon, monsieur, mille pardons... je vous ai fait attendre... mais je suis toujours tellement occupé...

— Monsieur, ma femme est malade depuis hier...

— Très-bien... très-bien... enfin je n'ai pas le temps de m'habiller... je n'ai pas le temps de manger... c'est cruel... je n'ai pas encore pu déjeuner aujourd'hui.

— Voulez-vous bien venir avec moi, monsieur?...

— A présent?... oh! c'est impossible!... c'est impossible!... On m'attend... tenez... je devrais déjà y être... chez la comtesse de Flaqueville, et ensuite une consultation chez un Anglais, un pair de la Grande-Bretagne.

— Mais, monsieur, ma femme qui a tout un côté enflé...

— Très-bien, très-bien... ce ne sera rien... j'irai la voir... laissez-moi votre adresse, j'irai dans une heure... mais à présent cela me serait impossible.

— Dans une heure!... mais vous me le promettez, monsieur?

— Oui, oui... Oh! je vais vous inscrire sur mon carnet... j'ai dix-neuf visites à faire ce matin; mais je vous donne le numéro trois.

Le jeune homme laisse son adresse et s'éloigne, persuadé qu'un médecin qu'on a tant de peine à avoir doit posséder à fond tous les secrets de son art; il va dire à sa

femme de prendre patience; et notre docteur se remet à manger sa panade.

Entrons maintenant dans ce superbe hôtel. Un monsieur, affligé de soixante mille francs de rentes et d'autant d'années, s'est posé dans le monde en protecteur des artistes, en Mécène des talents naissants; il dit à chacun: Venez me voir... nous causerons... je vous pousserai...

L'artiste se présente chez ce monsieur avec confiance; mais le domestique qui lui ouvre la porte lui dit:

— Monsieur ne peut pas vous recevoir en ce moment... il est occupé.

— Ah! diable!... c'est lui-même qui m'a engagé à venir le voir... allez donc lui dire mon nom; je suis sûr qu'il vous donnera l'ordre de me laisser entrer tout de suite.

Quelquefois le domestique se décide à faire cette commission. Il se rend près de son maître, qui est profondément endormi sur un divan, et qui, au bruit que fait son valet, s'éveille en s'écriant avec humeur:

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... Je ne vous ai pas sonné... Qui vous a prié d'entrer chez moi?

— C'est un jeune artiste, monsieur... qui prétend que vous l'avez engagé à venir vous voir...

— Qu'il aille donc se faire... lanlaire! celui-là... C'est pour cela que vous m'éveillez, imbécile! Allez lui dire que je suis très-occupé... mais que je le recevrai une autre fois.

Chez nos lions, nos dandys du jour, il n'est pas rare de recevoir la même réponse; l'un ne veut pas absolument se déranger s'il est en train de faire ses ongles, ou

de chercher une nouvelle manière de nouer sa cravate. Un autre veut faire croire qu'il est en bonne fortune, et, à l'ami du jour qui se présente chez lui, le valet de chambre vient dire d'un air mystérieux :

— Monsieur est bien fâché... mais il lui est impossible de vous recevoir en ce moment : il est... trop occupé...

— Comment ! moi... son ami !... son Pylade !...

— Mon Dieu, monsieur, vous seriez son... tailleur, que vous n'entreriez pas en ce moment.

— Ah çà, mais... il a donc une occupation bien sérieuse... bien importante ?

— Oh ! oui, monsieur !

— Tu souris, coquin !... Ah ! je devine... j'y suis... ton maître est en bonne fortune !... Il est avec quelque joli minois qui sera venu le trouver en cachette ! Le séducteur ! le mauvais sujet !... N'est-ce pas que j'ai deviné, hein ?...

— Dame, monsieur... il est certain que mon maître n'a pas envie de quitter ce qu'il tient...

— Suffit ! suffit !... j'en sais assez... Allons, je m'éloigne... Oh ! je comprends alors qu'il n'y a pas moyen de le déranger.

L'ami s'éloigne en se disant :

— L'heureux mortel ! je voudrais bien être occupé comme lui.

Or, savez-vous ce que fait le lion qui vient de défendre sa porte ? Il se sert maintenant de cet instrument qui a causé tant de tribulations à M. *de Pourceaugnac*

UN BATEAU DE BLANCHISSEUSES

On dit que la rivière coule pour tout le monde; elle devrait couler spécialement pour ces pauvres femmes occupées toute une matinée et toute une journée à laver dans la rivière ou dans le canal.

Le bateau est grand ; il est long, il est recouvert d'un toit en planches supporté par de petites pièces de bois ; tout cela parfaitement exposé au froid, au vent, à la pluie, à toutes les intempéries de la saison.

Encore si on ne lavait qu'en été, pendant les grandes chaleurs!... l'état aurait presque du charme.

Mais on lave en toutes saisons, et dans le plus fort de l'hiver même. Pendant que la glace recouvre l'eau,

on la casse devant le bateau, afin que l'on puisse toujours laver.

Les blanchisseuses sont presque toutes à genoux sur le devant du bateau, les deux jambes dans une espèce de petite boîte en bois, le corps penché sur l'eau et tellement penché quelquefois, que l'on ne comprend pas comment la partie supérieure n'emporte celle qui est... postérieure; mais cet accident n'arrive presque jamais.

Ne croyez point que les femmes qui ont embrassé cet état pénible, se plaignent de leur sort : bien au contraire; vous les entendez presque toujours rire, chanter. Il n'y a rien de plus gai qu'un bateau de blanchisseuses.

D'abord, ces dames parlent toujours; quand ce n'est pas l'une, c'est l'autre; le plus souvent, c'est toutes ensemble.

Voulez-vous vous en faire une idée? Écoutez un instant :

— En voilà une qui crotte sa robe!...

— C'est qu'elle méprise les omnibus.

— La chemise d'un petit-maître... fine par devant... grosse par derrière... Fiez-vous donc à ces messieurs... Toutes leurs paroles sont dans le même genre... des pièces rapportées.

— Oh! une pratique qui prend si souvent du haut de ses bas pour mettre aux talons qu'elle en fait des chaussettes!... En v'là de l'économie!...

— *Qu'on est heureux, qu'on est joyeux au bois de Romainville!* Ah! bien, si j'avais seulement six bonnes camisoles comme celles que je lave là...

— Bah! laisse donc! tu aurais peur des voleurs; tu

n'oserais plus sortir de chez toi... *Les gueux, les gueux, sont les gens heureux, ils s'aiment entre eux...* quand ils ne se donnent pas des coups de poings.

— Le propriétaire de ce pantalon abuse certainement de ses genoux... toujours déchirés... Il doit être bien galant, ce monsieur-là!

— Ah! tu crois donc que c'est en se mettant aux genoux de sa belle qu'il fait craquer son pantalon?... Tu es bonne enfant, toi!... C'est tout bonnement un particulier qui a la passion du jeu de *siam;* c'est en visant les quilles qu'il se met à genoux.

— Un jupon qui a trente-six pièces... C'est gentil pour faire un costume d'arlequin.

— Ah! Dieu! j'ai les mains que je ne les sens plus!

— Je sens joliment mon estomac, moi!

— Qu'est-ce que tu as pour ton dîner?

— Rien du tout entre deux plats. Si tu veux partager, je t'invite... Fais pas de façon.

C'est en babillant de la sorte que les blanchisseuses trompent le temps, oublient leur pauvreté et achèvent gaiement leur travail.

Et venez dans un bateau annoncer à ces blanchisseuses qu'une de leur camarade est malade et sans pain, toutes ces femmes qui n'en ont pas pour elles, trouveront cependant moyen de porter des secours à celle qui ne peut pas travailler.

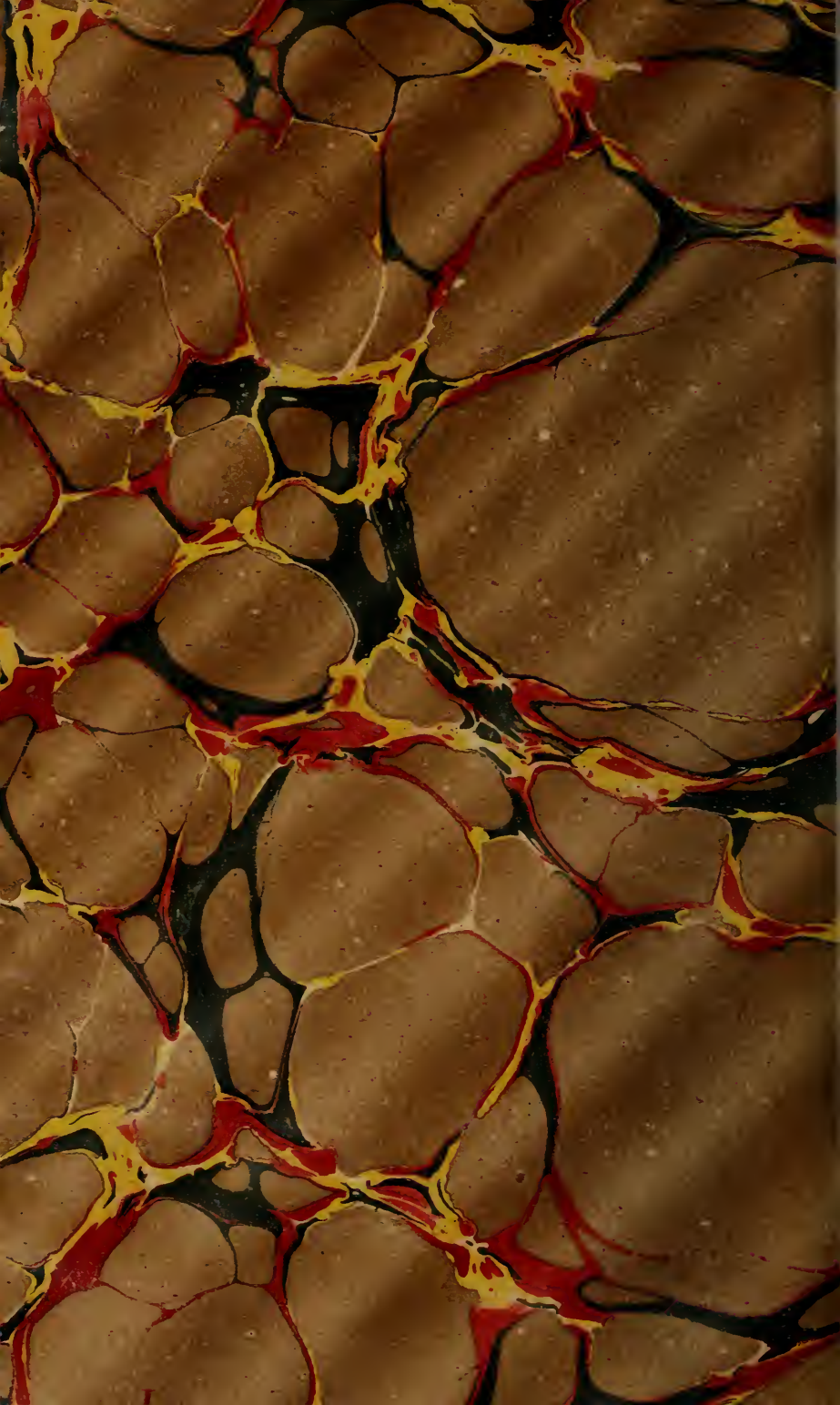
FIN

TABLE

DES TABLEAUX CONTENUS DANS CE VOLUME

Quelques mots avant d'entrer en matière. . . . . .

Le bureau des nourrrices. 1
Bains à domicile. 11
Bouquetières en boutique. 27
Chantier de bois à brûler. 35
Les trottoirs. 39
Une soirée dans la petite propriété. 43
Les floueurs. 58
La petite poste. 70
L'homme de lettres marron. 74
Notre-Dame de Lorette. 89
La rue Saint-Denis. 91
Estaminets. — Divans. 98
Les greniers. 106
Le vent. 110
La sortie du spectacle. 113
Les marchands de vin. 123
Les marchands de contre-marques. 129
Les garnis. 136
Les bouges et les souricières. 140

Les modes. 150
Le Jardin des Plantes. 154
Les dames au marché. 162
Le dimanche à Paris. 170
Les marchands de cheveux. 180
Magasins de nouveautés. 185
Les débits de consolations. 194
Le canon du Palais-Royal. 206
Les blagueurs. 210
Les romains. 220
Les Champs-Élysées. 226
La lecture du journal. 230
Une pluie d'orage. 240
Le bitume. 244
Les grisettes au spectacle. 248
Une loge d'actrice. 259
Une famille dans le peuple. 279
Les tables d'hôte. 287
Monsieur est occupé. 304
Un bateau de blanchisseuses. 311

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.